

Université de Montréal

**Langage de femmes et pouvoir :
évolution du langage des femmes en politique au Japon**

Par
Claude-Ève Dubuc
Département d'anthropologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès sciences (M.Sc.)
en anthropologie

Août 2004

© Claude-Ève Dubuc, 2004



Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

*Langage de femmes et pouvoir :
évolution du langage des femmes en politique au Japon*

présenté par :

Claude-Eve Dubuc

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Kevin Tuite

Pierrette Thibault

Bernard Bernier

Résumé en français et mots clés français

Le présent mémoire propose une analyse des changements linguistiques observés dans le discours des femmes politiciennes au Japon et du rôle joué par la variable « pouvoir » dans ceux-ci. Notre recherche s'appuie sur un corpus constitué de retranscriptions de séances à la Diète Nationale comprenant les interventions de politiciennes et de politiciens au cours de trois périodes clés. Il s'agit, en l'occurrence de Moriyama Mayumi et Doi Takako au début des années 80, de Doi Takako en 1989-90, et pour la période contemporaine, nous avons sélectionné des séances avec des femmes telles que Tanaka Makiko, Noda Seiko, Obuchi Yuko, et Tujimoto Kiyomi, de même que des hommes comme Shii Kazuo et Abe Shinzo. Cette recherche a pour objectif de mettre en lumière l'évolution du langage des femmes politiciennes du début des années 80 à aujourd'hui en considérant que le discours de Doi Takako en 1989-90, alors qu'elle est la première femme chef de parti au Japon, a été un élément déclencheur de ce changement. Cette étude, sur l'écart entre le discours des femmes et des hommes dans le monde politique, vise essentiellement à mieux comprendre le rôle joué par la variable « pouvoir » dans la relation entre langue et genre.

Mots clés français :

Ethnolinguistique, Japon, femmes, langue, pouvoir, politique, Doi Takako.

Résumé en anglais et mots clés anglais

This research is an analysis of the linguistic changes noted in the language used by political women in Japan and of the part played by the variable of « power » in them. Our analysis uses a sample made of transcripts of meetings of the National Diet, in which Moriyama Mayumi and Doi Takako take part in the early 80's, the same Doi Takako in 1989-90, and Tanaka Makiko, Noda Seiko, Obuchi Yuko as well as Tsujimoto Kiyomi today, and the male politicians Shii Kazuo and Abe Shinzo. This research has, as a first goal, to put in light the changes which have occurred in the language of political women between the early 80's and today, considering that the nomination of Doi Takako at the head of her party in 1986 has been a factor of change in the status of women in the political world. It also has for goal to analyse the gap between the language used by men and women in politics today. Finally, we wish, through this research, to gain a better understanding of the influence of « power » in the relationship between language and gender.

Mots clés anglais :

Ethnolinguistic, Japan, women, language, power, politic, Doi Takako.

Table des matières

Résumé en français et mots clés français	i
Résumé en anglais et mots clés anglais	ii
Liste des tableaux	v
Liste des sigles et des abréviations	vi
Remerciements	vii
Introduction	1
Chapitre I : Problématique et cadre d'analyse	5
1. Problématique	5
1.1. Recension des écrits sur le langage féminin	5
1.2. Contexte de la question	11
2. Cadre d'analyse	13
Chapitre II : Méthodologie	16
1. Choix du type de données	16
2. Choix des sujets	18
3. Cueillette des données	23
4. Analyse des données	24
5. Un Complément d'enquête	26
Chapitre III : Les Femmes et la politique au Japon	27
1. Le Mouvement des femmes avant 1945	28
2. Le Féminisme après 1945	30
2.1. Évolution du mouvement féministe après 1945	30
2.2. Problèmes actuels	33
3. Les Femmes et la politique après 1945	34
3.1. Le Niveau national	35
3.2. Le Niveau Local	37
4. Le Choix politique	39
4.1. Ces Femmes et leurs choix.....	39
4.2. La Perception et les réactions	41
Chapitre IV : Le Lexique	44
1. Les Pronoms personnels	44
2. Le Vocabulaire particulier	50
3. Le Kango	52

Chapitre V : La Syntaxe	54
1. Les Particules finales	54
2. Les Catégories des prédicats	59
3. Les Inversions	61
Chapitre VI : La Politesse	64
1. Le Langage de respect	65
2. Le Langage de modestie	67
3. Le Langage de politesse	72
4. Autres marques de politesse	75
Chapitre VII : Adoucissement des affirmations	80
1. Questions à la forme négative	80
2. La Formulation des affirmations	81
Chapitre VIII : La Perception du genre	88
1. L'Objectif du questionnaire	88
2. La Méthode	89
3. Les Résultats du questionnaire	90
Chapitre IX : Discussion et interprétation des résultats	97
Conclusion	109
Bibliographie	111
Annexe 1: Politiciens, dates et nature des séances	117
Annexe 2 : Extrait d'une retranscription d'une séance à la Diète Nationale	121
Annexe 3 : Extrait du questionnaire.....	125

Liste des tableaux

Tableau I :	Manifestations des pronoms personnels de la première personne en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers	45
Tableau II :	Manifestations des pronoms personnels de la deuxième personne en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers	48
Tableau III :	Utilisation du vocabulaire <i>kango</i> en nombre de mots par cent lignes	52
Tableau IV :	Répartition de la production de particules finales par locuteur en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers	56
Tableau V :	Répartition du pourcentage des prédicats produits selon leur catégorie	60
Tableau VI :	Nombre d'inversions produites selon les différentes catégories, exprimé en pourcentages et en nombres entiers	62
Tableau VII :	Manifestations des différentes formes du langage de respect en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers	66
Tableau VIII :	Manifestations des différentes formes du langage de modestie en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers	69
Tableau IX :	Autres formes du langage de modestie en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers	70
Tableau X :	Manifestations des différentes formes de la copule nominale en pourcentages et en nombres entiers et des formes verbales en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers	74
Tableau XI :	Manifestations d'adjectifs, noms et autres formes polies en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers	77
Tableau XII :	Manifestations de questions à la forme négative en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers	80
Tableau XIII :	Présence des divers verbes ou formes d'adoucissement en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers	83
Tableau XIV :	Résultats du questionnaire selon le sexe des répondants	92

Liste des sigles et abréviations

SOV : désigne l'ordre syntaxique favorisé par certaines langues, soit « sujet, objet, verbe »

C.O.D : Complément d'objet direct

C.O.I : Complément d'objet indirect

M.M. : Moriyama Mayumi (femme)

D.T. (S) : Doi Takako (époque Showa) (femme)

D.T. (H) : Doi Takako (époque Heisei) (femme)

T.M. : Tanaka Makiko (femme)

N.S. : Noda Seiko (femme)

O.Y. : Obuchi Yuko (femme)

T.K. : Tsujimoto Kiyomi (femme)

A.S. : Abe Shinzo (femme)

S.K. : Shii Kazuo (femme)

LDP : Parti Libéral Démocrate

JSP : Parti Socialiste du Japon (ancien nom du SDP)

SDP : Parti Socio Démocrate

NHK : Japan Broadcasting Corporation

Remerciements

Je tiens à remercier Kevin Tuite, mon directeur de maîtrise, pour ses conseils avisés tout au long des multiples revers qui ont ponctué ma recherche et pour le soutien qu'il m'a apporté dans mes différents choix.

Merci à Funabiki Takeo, mon professeur responsable à l'Université de Tokyo, sans qui notre recherche aurait pris fin au premier revers.

Merci également à Christine Corbeil, ma mère et mon ange gardien, pour son aide immense, ses encouragements et ses conseils. Je lui dois d'avoir pu trouver la force d'achever ce mémoire.

Merci à Moriyama Mayumi et aux membres de son bureau, pour leur gentillesse et leurs efforts pour m'aider dans ma recherche de données.

Merci aussi à Francine Yelle, technicienne en gestion des dossiers des étudiants du 2^e et 3^e cycle, sans qui nous n'aurions pas pu effectuer les nombreuses démarches administratives nécessaires à notre maîtrise à partir du Japon.

Finalement, merci Tanaka Ken qui m'a donné le courage et la force de mener à bien ce mémoire.

Introduction

Notre premier contact avec la langue japonaise eut lieu pendant nos études collégiales. Les deux cours de niveau débutant que nous avons alors suivis, nous dévoilèrent un univers nouveau dont la différence avec le nôtre nous fascina dès les premiers instants. C'est à ce moment que notre passion pour la culture et la langue japonaise et notre désir de mieux les comprendre débutèrent réellement. Suite à notre admission à l'Université de Montréal au baccalauréat bi-disciplinaire en études est-asiatiques et anthropologie, notre curiosité pour le Japon fut constamment alimentée et nous eûmes la chance de nous découvrir un intérêt parallèle et complémentaire pour le domaine de l'ethnolinguistique et l'étude de la relation entre genre et langue. En effet, le japonais possède une langue féminine particulièrement développée, ce qui attira notre attention dès les premiers instants de notre apprentissage. De plus, au cours de notre baccalauréat, nous avons eu la chance de séjourner au Japon à deux reprises, respectivement pour deux et trois mois, à la fois dans un milieu urbain et dans celui, plus traditionnel, de la campagne. C'est alors que nous savons pu observer plus concrètement la place des femmes dans la société japonaise et la valorisation de leur parler particulier. Or, ce langage féminin étant décrit comme un parler doux, effacé et non affirmé, nous avons commencé à nous questionner sur la façon dont il évoluait dans la société japonaise moderne alors que le statut des femmes est censé avoir progressivement changé. En effet, sachant qu'aucune langue n'est statique, nous avons voulu analyser les modifications introduites dans le langage des femmes au Japon et en comprendre le sens.

Ce parcours d'études nous a donc préparée à effectuer la présente recherche, mais c'est grâce à la bourse qui nous fut offerte par Mombukagakusho¹ après notre entrée à la maîtrise, que nous avons pu envisager aller faire notre travail de terrain au Japon et acquérir les connaissances du japonais indispensables à notre analyse. Tout en sachant dès le départ, que nous voulions travailler sur l'évolution du langage des femmes dans le Japon moderne, nous n'avions cependant pas déterminé dans quel cadre

¹ Ministère de l'éducation et des sciences au Japon

précis prendrait forme notre recherche. C'est au cours des premiers six mois de notre séjour là-bas, alors que nous étions inscrite à des cours intensifs de japonais à l'Université de Tokyo, que nous en sommes venue à nous intéresser au langage des femmes en position de pouvoir et plus particulièrement celui des politiciennes. Les commentaires sexistes que nous avons entendus lors des nombreuses apparitions de Tanaka Makiko² dans les bulletins de nouvelles, à savoir «qu'elle était allée faire pipi lors d'une intervention à la Diète Nationale», ou encore «qu'elle semblait un peu fatiguée et devrait se reposer pour ne pas mettre sa santé en danger», ont piqué notre curiosité et motivé notre intérêt pour la question du statut des femmes en politique et la façon dont celui-ci se traduit dans leur langage. En effet, le langage des femmes au Japon étant caractérisé par la faiblesse, l'effacement de soi et la douceur, nous voulions savoir comment les politiciennes pouvaient-elles être prises au sérieux dans leur domaine, quelles stratégies discursives devaient-elles déployer sans pour autant perdre toute crédibilité auprès de la population. Ainsi, nous en sommes venue à nous questionner sur les stratégies linguistiques utilisées par les femmes politiciennes afin de s'exprimer avec la force nécessaire pour être reconnues en tant que membres du monde politique tout en conservant une part de féminité, telle que définie dans la société japonaise.

Nous avons donc retenu les deux objectifs de recherche suivants. Premièrement, retracer l'évolution du langage des femmes politiciennes du début des années 80 à aujourd'hui. Rapidement, nous avons réalisé que notre analyse devait nécessairement s'appuyer sur le fait que la nomination d'une femme comme chef de parti en 1986, fut probablement un élément déclencheur du changement de statut des femmes en politique. Cette étude de l'évolution du langage des femmes politiciennes devrait, entre autres, nous permettre de mieux comprendre le rôle joué par la variable « pouvoir » dans la relation entre langue et genre.

Deuxièmement, nous voulons repérer, voire observer, les différences entre le langage des femmes et des hommes telles qu'elles se manifestent aujourd'hui dans le

² Les noms japonais sont écrits, dans le présent travail, en respectant l'ordre original nom/prénom.

contexte du discours politique. Encore une fois, nous visons l'analyse du rôle exercé par la variable « pouvoir » dans la création et le maintien de ces différences. A l'instar de O'Barr et Atkins qui affirment:

« What has previously been referred to as « women's language » is perhaps better thought of as a composite of features of powerless language (which can but need not to be a characteristic of the speech of either women or men) and of some other features which may be more restricted to women's domain »³

il nous semble tout à fait pertinent, à l'aide de notre corpus de recherche, de vouloir en vérifier la portée dans le cadre de notre analyse.

Dans le premier chapitre de ce mémoire, nous établirons notre problématique, ainsi que notre cadre d'analyse, en effectuant une recension des écrits sur la relation entre langue et genre. Nous y effectuerons également un examen du contexte de notre question, soit le langage des femmes tel qu'analysé dans la langue japonaise. Finalement, nous expliciterons les concepts théoriques servant de guides à notre recherche. Au chapitre II, nous exposerons notre méthodologie de recherche, en précisant le choix du type de données, le choix des sujets, la cueillette des données, l'analyse de celles-ci et finalement l'emploi d'un complément de recherche. Troisièmement, le contexte d'émission d'un discours étant un élément déterminant quant à la forme que prendra celui-ci, nous examinerons l'histoire du féminisme et de l'implication des femmes en politique au Japon. Ainsi, dans le chapitre III, nous retracerons quelques éléments significatifs de l'histoire du mouvement des femmes avant et après 1945, du rôle joué par les femmes en politique à partir de cette décennie, de même que nous chercherons à comprendre les raisons et les conditions sous-jacentes à leur choix de rentrer dans ce monde traditionnellement réservé aux hommes.

Une fois toutes ces informations en main, nous exposerons l'analyse de notre corpus dans les chapitres IV à IX. Celle-ci débutera par l'examen des caractéristiques lexicales telles qu'observées dans notre échantillon, soit les pronoms personnels, le

³ William M. O'Barr et Bowman K. Atkins, « « Women's Language » or « Powerless Language »? », Women and Language in Literature and Society, 1980, p.109.

vocabulaire particulier et le *kango*. Nous poursuivrons, au chapitre V, par l'analyse des traits syntaxiques significatifs dans la question du genre, à savoir les particules finales, les catégories des prédicats et les inversions. Ensuite, nous examinerons, au chapitre VI, les manifestations des différentes formes de la politesse dans la langue japonaise, soit le langage de respect, le langage de modestie, le langage de politesse et les autres marqueurs qui ne sont pas compris dans ces trois catégories. Nous nous pencherons par la suite, au chapitre VII, sur les différentes méthodes relevées dans notre échantillon, servant à adoucir une affirmation ou, au contraire, à lui donner plus de force. Au chapitre VIII, nous exposerons le pourquoi et le comment d'un questionnaire que nous avons fait passer à des gens de notre entourage au Japon, ainsi que les résultats obtenus à celui-ci. Finalement, au chapitre IX, nous reviendrons sur l'ensemble des éléments constituant notre analyse, au cours d'une discussion sur nos résultats. Débutons donc maintenant ce mémoire sur le langage utilisé par les femmes dans le monde politique japonais.

Chapitre I :

Problématique et cadre d'analyse

1. Problématique

La présente recherche vise à faire l'analyse de l'évolution de la relation entre pouvoir et langage chez les femmes politiciennes au Japon. Le concept clé de notre recherche étant le « langage des femmes », nous croyons qu'il est essentiel, à la conduite de notre analyse, de débiter par une recension des différents écrits parus sur le sujet jusqu'à maintenant. Par la suite, notre démarche consistera à mettre en perspective la problématique du langage des femmes dans le contexte spécifique du Japon.

1.1. Recension des écrits sur le langage féminin

Selon Bodine (1983 : 42), l'étude de la différence sexuelle dans le langage a débuté avec Frazer, en 1900, alors que ce dernier chercha à vérifier s'il existe un lien entre le genre et les différences langagières. À l'époque cependant, les langues européennes n'étaient pas soumises à de telles observations de la part des chercheurs, ceux-ci considérant comme langage féminin ou masculin, uniquement les traits linguistiques utilisés en exclusivité par un des deux sexes. Or, ces traits sont exceptionnels dans les langues européennes chez lesquelles on retrouve plus de différences « par préférence »⁴. Au début des années 20, dans le cadre de ses recherches sur le langage des femmes, Jespersen observe qu'elles possèdent un vocabulaire moins développé, utilisent des structures syntaxiques plus simples et ont une plus grande tendance que les hommes à parler avant d'avoir réfléchi, laissant plus souvent leurs phrases inachevées⁵.

⁴ Il s'agit ici de traits linguistiques utilisés dans une plus grande fréquence par un des deux sexes, sans toutefois lui être exclusifs. Par exemple, en français, les termes « mignon » ou encore « magenta » se retrouvent principalement, mais non exclusivement, dans le langage des femmes. On parle donc d'une différence par préférence.

⁵ Tel que rapporté dans l'ouvrage de Hinoko Itakura, *Conversation Dominance and Gender : A Study of Japanese Speakers in First and Second Language Contexts*, 2001, p. 14.

Par la suite, des chercheurs, tel Mary Haas (1944) qui s'est intéressé à trois langues muskogéennes dont le Koasati, étudièrent le sexe comme une variable indépendante liée à des variables linguistiques, au même titre que le statut social ou l'âge. Toutefois, selon Fasold (1990 : 91) « *Interest in a language as a possible cause and effect of the relation between men and women in a social and political sense was not to develop until some time later* ». Il faudra donc attendre les années 70, avec les travaux de Robin Lakoff, pour que débute la recherche sur « genre et langage » en tant que domaine d'étude en soi. Lakoff⁶ identifie six traits linguistiques qui permettent de différencier le langage des femmes de celui des hommes : (1) le recours à des distinctions lexicales telles que les termes désignant des couleurs, (2) les sacres faibles vs durs⁷, (3) l'usage d'adjectifs « féminins » vs « neutres »⁸, (4) l'utilisation de « questions tag »⁹, (5) utilisation d'intonations interrogatives avec des affirmations et (6) la force du langage direct. Bien que les recherches de Lakoff eurent un impact majeur dans le domaine, la méthodologie d'introspection qu'elle utilisait a soulevé de nombreuses critiques par la suite.

À partir du milieu des années 70, des recherches sociolinguistiques se sont penchées sur le rôle du langage dans le positionnement et le maintien des femmes à un niveau inférieur dans la société. À titre d'exemple, on peut citer les travaux de Zimmerman et West qui, comme le rapporte Itakura (2001 : 16), tentèrent de démontrer que l'attitude supérieure des hommes s'exerce dans toute interaction. Ils étudièrent donc les manifestations de cette domination à travers la distribution de différents traits de l'interaction entre des hommes et des femmes observés au cours de conversations enregistrées. Dans cette même perspective, West¹⁰ a examiné la question des interruptions, Eakins et Eakins¹¹, la longueur des tours et leur nombre, et Fishman¹², les

⁶ Tel que rapporté dans l'ouvrage de Hinoko Itakura, *opcit*, p. 14.

⁷ Les femmes utiliseraient plus des formes telles que « citronn! » ou « zut! », alors que les hommes opteraient plus pour des expressions telles que « sacrament! » ou « câlisse! ».

⁸ Par exemple, hommes et femmes peuvent dire « c'est une idée géniale », par contre un homme provoquerait des doutes sur sa masculinité s'il disait « c'est une idée divine ».

⁹ Questions de type « n'est-ce pas? » ou « non? » ajoutées en fin de phrase pour sécuriser l'attention de l'interlocuteur et obtenir son approbation.

¹⁰ Tel que rapporté dans l'ouvrage de Candace West, « La Conversation : Stratégies de la conversation », *Parlers masculins, parlers féminins?*, 1992, p.143 à 170.

¹¹ Tel que rapporté dans l'ouvrage de Hinoko Itakura, *opcit*, p. 19.

changements de sujet, trois recherches dont nous aborderons maintenant brièvement les résultats.

Premièrement, dans un article où elle fait référence aux travaux de Harvey Sacks, Emmanuel Schegloff et de Gail Jefferson, ainsi qu'à ses propres recherches, Candace West analyse les stratégies de la conversation¹³. Selon elle :

« La notion d'« interruption » présuppose une certaine répartition des droits des locuteurs à prendre leur tour et à le terminer avant que le locuteur potentiel suivant ne soit autorisé à commencer. De même, l'existence de silences « gênants » connote le fait que l'on est plus ou moins obligé de prendre la parole dès que les autres ont terminé leur tour »¹⁴.

De plus, elle distingue deux catégories de parole simultanée, soit le chevauchement et l'interruption. Un chevauchement se produit lorsque l'interlocuteur commence son énoncé au milieu d'une syllabe terminant le discours du locuteur, alors qu'une interruption est une « violation » des règles de la conversation par une intrusion plus profonde dans l'énoncé du locuteur actuel. Or, bien que lors de conversations non mixtes les silences, les chevauchements et les interruptions soient distribués également et de façon symétrique chez les hommes et les femmes, les conversations mixtes présentent de fortes dissymétries. En effet, dans 96% des cas ce sont les hommes qui interrompent les femmes, qui, par ailleurs, deviennent souvent silencieuses après ces interruptions¹⁵. West observe aussi que les hommes ont tendance à agir envers les femmes comme envers les enfants, en les interrompant lorsque leur comportement, verbal ou non, apparaît discutable. Ces interruptions seraient un moyen de contrôle reflétant les inégalités sociales entre les sexes.

Deuxièmement, il importe également de mentionner les travaux de Eakins et Eakins (1978) et de Edelsky (1981), qui portèrent sur la longueur des tours de parole et la distribution de leur nombre comme indicateurs de la domination masculine. Les premiers ont conclu que les hommes sans exception, lors de réunions départementales,

¹² *Ibid*, p. 18.

¹³ Candace West, *opcit.*

¹⁴ *Ibid*, p. 142-143.

¹⁵ *Ibid*, p.151.

parlaient plus longtemps à chaque fois que la parole leur était donnée. La seconde, qui s'est penchée, elle aussi, sur les échanges verbaux dans le contexte des réunions de personnel, constate que la domination des hommes dépend du type de « plancher »¹⁶. Ainsi, il semble que d'une part, les hommes s'approprient des tours de parole plus longs et suscitent plus de réponses lorsqu'ils prennent le plancher au cours d'un « monologue », et que d'autre part, il n'y a pas de différence selon le sexe du locuteur en ce qui a trait à la longueur des tours de parole lorsque ce plancher est développé en collaboration par plusieurs participants, bien que les femmes manifestent alors plus de comportements de sollicitation.

Il ne faut certes pas oublier les travaux de Fishman (1983) sur les changements de sujet en tant que marqueurs de la dominance des hommes dans les interactions. En effet, cette chercheuse a analysé le contenu des enregistrements de conversations entre des couples ayant accepté de laisser un magnétophone à leur domicile, en fonction de la fréquence du nombre de questions demandées, des affirmations produites, des réponses minimales produites et des introductions de nouveaux sujets, qu'ils soient acceptés ou non. Ses résultats témoignent d'une réelle différence des sexes dans les échanges verbaux. Ainsi, les femmes posent beaucoup plus de questions que les hommes, comme moyen d'attirer leur attention sur ce qu'elles disent; les hommes produisent deux fois plus d'affirmations que les femmes; les hommes ont des réponses minimales pour résister à l'introduction de nouveaux sujets par les femmes, alors que ces dernières les utilisent comme des expressions « backchannel »¹⁷; finalement, une plus grande proportion des sujets introduits par les hommes sont repris comme sujets mutuels dans la conversation. Ainsi, elle conclut que les femmes doivent, dans une conversation mixte, faire plus de travail de support et de maintien que les hommes.

Peter Trudgill¹⁸, quant à lui, prenant pour corpus un dialecte urbain de la ville de Norwich, s'est penché sur les relations entre genre et prestige caché¹⁹. Il reconnaît que

¹⁶ Traduction du terme anglais «floor», référant à l'individu ou au groupe d'individus qui détient la parole.

¹⁷ Tels que décrits par Cosnier (1982)

¹⁸ Peter Trudgill, *On Dialect : Social and Geographical Perspectives*, 1983

¹⁹ Traduction de l'expression anglaise: «covert prestige».

les hommes utilisent, plus souvent que les femmes, des formes linguistiques non standards, et, il justifie cela par la valorisation d'expressions liées à la masculinité. Par exemple, la rudesse ou la brutalité sont culturellement valorisés chez les hommes, mais fortement dévalorisés chez les femmes, ce qui expliquerait les différences dans le comportement linguistique observé. Il ajoute que l'utilisation plus grande des formes de prestige par les femmes s'explique, en partie, par le fait qu'étant plus impliquées dans les soins des enfants et la transmission de la culture, elles sont davantage conscientes de l'importance que leurs enfants acquièrent les normes de prestige. D'autres recherches suggèrent également que les femmes utilisent des formes linguistiques de prestige comme moyen d'atteindre un statut qui leur est généralement nié dans d'autres aspects de la vie.

C'est toujours dans la perspective de recherche mettant en rapport les notions de genre, de langage et de domination masculine que des travaux sont menés dans les années 80. Ainsi, dans leurs travaux sur la construction du genre, Barrie Thorne, Cheris Kramarae et Nancy Henley²⁰ à l'instar de plusieurs autres par la suite, insistent sur l'importance de tenir compte du contexte dans lequel prennent place les interactions lorsqu'on analyse les différences entre hommes et femmes. Dans cette même ligne de pensée, Hinoko Itakura affirme que « *speaker gender becomes relevant to the analysis of language only in so far as it is related to asymmetrical relationships within the social power structure* »²¹. En effet, au cours de conversations, les locuteurs s'identifient à des rôles imposés par la société plutôt que liés à des facteurs biologiques, la compréhension de ceux-ci est donc essentielle à celle du lien entre genre et langue.

D'autres recherches, menées dans les années 80, examinent les différences entre le langage des hommes et des femmes non pas comme l'expression de l'inégalité entre les sexes, mais comme le reflet de différences culturelles ou encore de différences dans le style conversationnel. On peut donner comme exemple de ce courant de pensée, les travaux de Deborah Tannen qui ont porté sur différentes stratégies linguistiques, à

²⁰ Barrie Thorne, Cheris Kramarae et Nancy Henley, *Language, gender, and society*, 1983.

²¹ Hinoko Itakura, *Conversation Dominance and Gender, A Study of Japanese Speakers in First and Second Language Contexts*, 2001, p.23.

savoir le caractère indirect, les interruptions, le silence vs la volubilité, la production de nouveaux sujets de même que le conflit verbal. Selon cette auteure, ces stratégies peuvent être utilisées et interprétées à la fois comme des signes de domination ou des marqueurs de solidarité, dépendamment du style discursif du locuteur. A ce propos, elle réitère l'importance de distinguer les intentions du locuteur et l'effet des stratégies linguistiques employées. Par ailleurs, d'autres recherches ont fait l'hypothèse que les hommes et les femmes utilisent les mêmes formes linguistiques dans des stratégies discursives différentes visant des buts interactionnels opposés.

Toutefois, si dans l'analyse de la conversation on peut observer des différences dans l'utilisation des mêmes formes linguistiques par les hommes et les femmes, dans certaines langues, les différences ne proviennent pas uniquement de l'utilisation, mais aussi des formes elles-mêmes. Ainsi, Ann Bodine²² propose quatre catégories de différences linguistiques selon qu'elles sont basées sur le sexe du locuteur, sur celui de l'interlocuteur, sur celui des deux, ou sur celui de la personne dont on parle. Premièrement, la différenciation fondée sur le sexe du locuteur serait celle la plus souvent mentionnée dans les recherches portant sur les différences de genre dans la langue. Ces différences peuvent être au niveau de la prononciation ou des expressions²³; elles peuvent être exclusives²⁴ ou préférentielles²⁵. Deuxièmement, les différenciations fondées sur le sexe de l'interlocuteur, quant à elles, peuvent être considérées comme un universel linguistique. Par ailleurs, l'existence de ces différences implique également souvent la présence de celles basées sur le sexe du locuteur. Parmi les exemples que l'on peut citer, il y a, bien sûr, les pronoms de la deuxième personne ou encore les inflexions verbales. Troisièmement, Ann Bodine propose la catégorie des différences fondées à la fois sur le sexe du locuteur et sur celui de l'interlocuteur. Toutefois, même s'il est logique de trouver quatre possibilités dans les langues comportant cette

²² Ann Bodine, «Sexocentrisme et recherches linguistiques», *Parlers masculins, parlers féminins*, 1983.

²³ Par exemple, la présence ou absence d'affixe, l'emploi différent de racines, d'interjections, de pronoms personnels, etc.

²⁴ Seul un des deux sexes utilise une forme donnée.

²⁵ Les deux sexes utilisent la forme en question, mais un des deux l'utilise de façon significativement plus marquée.

catégorie²⁶, il semble qu'aucun exemple de langue comportant les quatre types de rapport n'ait été trouvé à ce jour, le plus grand nombre étant trois dans le Bixoli (seul cas relevé). Finalement, la catégorie de la différenciation fondée sur le sexe de la personne dont on parle est également mentionnée par Bodine. En effet, les différences de formes morphologiques et lexicales liées au sexe de la personne dont on parle sont très fréquentes²⁷, mais elles ne sont pas étudiées dans la littérature ethnographique, car elles sont jugées naturelles.

Les différences entre les sexes sont nombreuses dans nos sociétés et dans nos cultures, il n'est donc pas étonnant qu'elles exercent une influence significative sur les langues. Comme ce survol des recherches ayant traité de la question l'a démontré, cette influence peut s'exercer à plusieurs niveaux et reflète, avant tout, une réalité sociale et culturelle. Les différences observées entre le langage des femmes et le langage des hommes ne sont donc pas liées à des facteurs biologiques, mais plutôt à une construction sociale des genres et des rôles qui leur sont associées; elles sont donc indissociables de leur contexte.

1.2. Contexte de la question

Cette recension des écrits sur le lien entre langue et genre nous amène à parler du contexte de notre question, soit le langage des femmes au Japon. On dit de la langue japonaise qu'elle reflète particulièrement la sensibilité des locuteurs à la distance sociale ainsi qu'au statut relatif, premièrement entre eux et les interlocuteurs, et deuxièmement, entre eux et la personne à laquelle ils réfèrent. De plus, Itakura affirme que «*the lower status of Japanese women in this hierarchical system is said to be manifested in their use of the Japanese language*»²⁸. En effet, bien que la situation se soit améliorée depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, les femmes occupent, dans la société japonaise, un statut inférieur à celui des hommes. Ainsi, dans le passé, et dans une moindre mesure

²⁶ Lorsqu'une femme s'adresse à une femme, une femme à un homme, un homme à une femme et finalement, lorsqu'un homme interpelle un autre homme.

²⁷ Par exemple, l'utilisation du terme « fillette » pour désigner une jeune fille.

²⁸ Itakura, Hinoko, Conversation Dominance and Gender: A Study of Japanese Speakers in First and Second Language Contexts, 2001, p. 8.

aujourd'hui encore, on attend d'elles qu'elles témoignent de la modestie envers les hommes de statut social égal ou supérieur à elles, en utilisant un langage poli et des formes d'adresse honorifiques, en se prosternant plus bas que ceux-ci, ou encore en marchant toujours légèrement derrière leur mari. Ces multiples traits culturels et sociaux ont laissé une empreinte profonde dans le langage des femmes au Japon, langage qui se distingue de façon très marquée et à plusieurs niveaux de celui des hommes.

On retrouve donc, au Japon, une langue des femmes qui se démarque clairement de celle des hommes et fait l'objet d'une conscience sociale forte. En effet, il n'est pas rare d'entendre un homme imiter une femme, ou même une femme en citer une autre, utilisant des marqueurs linguistiques de féminité²⁹. Par ailleurs, la prise de conscience vis-à-vis de la diminution des marqueurs linguistiques de féminité dans le langage des générations les plus jeunes, est réelle et suscite souvent de fortes réprobations. Ceci confirme donc le fait que la façon distincte des femmes de s'exprimer est encore hautement valorisée dans la culture japonaise. Or, cette langue féminine est souvent décrite comme étant « sans pouvoir », comme plaçant la femme dans une position inférieure à l'homme à qui elle s'adresse. Face à cette réalité, on peut se questionner sur les stratégies déployées par les femmes qui, dans la société japonaise moderne, occupent des positions de pouvoir. Autrement dit, comment agissent-elles lorsqu'elles se hissent à des postes supérieurs et ont autorité sur des hommes? Selon une analyse de différentes émissions télévisées effectuée par Janet S. Shibamoto³⁰, il semblerait que les femmes cantonnées dans des rôles traditionnels utilisent plus de verbes polis et d'auxiliaires verbaux directifs que les hommes; par opposition, celles qui jouent des rôles non traditionnels, ressentent des « conflits linguistiques » entre leur statut social inférieur et leur aspiration à occuper un place plus valorisée socialement. Les femmes japonaises placées dans de telles situations auraient recours, pour donner du poids à leur discours et résoudre les conflits linguistiques ressentis, à des stratégies de « maternage³¹ » et de

²⁹ Les particules finales *wa* et *kashira* sont le plus souvent employées pour imiter les femmes au Japon (voir chapitre 5), tant par des humoristes que dans une simple citation lors d'une conversation ou par certains homosexuels.

³⁰ Citée par Hinoko Itakura dans Conversation Dominance and Gender: A Study of Japanese Speakers in First and Second Language Contexts, 2001, p. 10.

³¹ Par la stratégie de la « maternage », les femmes s'adressant à un subordonné ont recours à des formes linguistiques généralement utilisées par des mères s'adressant à leurs enfants.

« pouvoir passif³² ». Toutefois, ainsi que Shibamoto l'affirme elle-même, son corpus étant constitué d'émissions télévisées, il est indispensable de le considérer avec circonspection, car il est possible qu'il ne soit pas un reflet fidèle du discours réel des femmes japonaises. Cependant, il est possible d'affirmer que le langage des femmes positionnées dans des rôles non traditionnels se différencie à la fois des stéréotypes féminins de langage et de la langue masculine puissante. À la lumière de tout ceci, il nous semble que les recherches à venir devraient se pencher sur les conflits linguistiques et sur les stratégies adoptées par ces femmes qui défient les conventions sociales et se trouvent dans des rôles non traditionnels.

2. Cadre d'analyse

Pour analyser l'évolution du langage des femmes en politique et leurs stratégies visant à résoudre les conflits linguistiques auxquels elles font face, nous avons privilégié trois concepts : la communauté de pratique, le genre et les marqueurs de genre.

Premièrement, le concept de communauté de pratique est défini par Penelope Eckert et Sally McConnell-Ginet en ces termes:

« A community of practice is an aggregate of people who come together around mutual engagement in an endeavour. (...) a community of practice is different from the traditional community, primarily because it is defined simultaneously by its membership and by the practice in which that membership engages³³ ».

Nous tenterons donc, dans la présente recherche, d'analyser les liens entre langue, pouvoir et genre, non pas de façon générale, mais dans la spécificité de la communauté de pratique que représente le monde politique japonais. En effet, nous croyons que la recontextualisation des actes de parole à l'intérieur de la communauté de pratique que représente le monde politique, et plus précisément l'appartenance à la Diète Nationale

³² La stratégie du « pouvoir passif » consiste à donner des ordres sans avoir recours aux formes impératives.

³³ Eckert, Penelope et Sally McConnell-Ginet, «Think Practically And Look Locally : Language and Gender As Community-Based Practice», *Gender articulated*, 1995, p. 464.

en tant que membre siégeant, est essentielle à la compréhension de tous les facteurs entrant en jeu dans les choix linguistiques posés par nos sujets.

Deuxièmement, nous aborderons la question du sexe des locuteurs dans une perspective où le genre est considéré comme une construction socioculturelle et non comme une réalité déterminée par différents traits biologiques. Ainsi, selon Eckert et McConnell-Ginet, « *gender can be thought of as a sex-based way of experiencing other social attributes such as class, ethnicity or age (...)*³⁴ ». Le genre est pris en compte, non pas en tant que facteur biologique qui détermine un certain comportement, mais en tant que catégorie construite par la société, guidant les choix et comportements des individus. Dans cette optique, la réalité biologique qu'est le sexe n'est pas en cause dans les différences linguistiques selon le genre. De plus, la remarque de Itakura à l'effet que : « *speaker gender becomes relevant to the analysis of language only in so far as it is related to asymmetrical relationships within the social power structure* »³⁵, semble particulièrement pertinente dans le cas de notre échantillon.

Finalement, nous aborderons les traits linguistiques différents chez les hommes et les femmes en tant que « marqueurs de genre ». Un marqueur de genre est un trait linguistique ou phonologique dont on dit qu'il caractérise le langage des femmes ou celui des hommes. Ce sont, par exemple, des formes linguistiques utilisées par des femmes de classes sociales diversifiées, voulant marquer leur féminité à l'intérieur de la société, de même que les hommes témoignent de leur masculinité par leur non emploi de celles-ci. Par ailleurs, ces marqueurs peuvent être « exclusifs » ou « non exclusifs ». Un marqueur exclusif est un trait linguistique utilisé uniquement et exclusivement par un des deux sexes. Dans le cas de la langue japonaise, on peut donner l'exemple du pronom personnel de la première personne *ore* qui est uniquement employé par les hommes et peut donc être désigné comme marqueur exclusif de genre, en l'occurrence le masculin. Ce sont cependant les marqueurs non exclusifs qui sont les plus fréquents. Un marqueur non exclusif est un trait linguistique qui peut être employé par les hommes

³⁴ Eckert, Penelope et Sally McConnell-Ginet, "Think Practically And Look Locally: Language and Gender As Community-Based Practice", *Gender articulated*, 1995, p. 471.

³⁵ Itakura, Hinoko, *Conversation Dominance and Gender: A Study of Japanese Speakers in First and Second Language Contexts*, 2001, p. 23.

ou les femmes, mais que l'on observe nettement plus souvent dans le langage d'un des deux sexes. C'est donc par la fréquence d'utilisation qu'ils marquent le genre. Ainsi, en japonais par exemple, l'utilisation poussée de niveaux de politesse élevés est synonyme de féminité, bien que les hommes les utilisent aussi, mais dans une fréquence moins élevée.

Ainsi se termine ce chapitre consacré à la problématique et au cadre d'analyse. Maintenant que nous disposons des outils nécessaires pour comprendre les différents facteurs qui entrent en jeu dans la relation genre/langue et pouvoir, nous sommes prêts à débiter l'analyse de notre corpus. Toutefois, avant d'aller plus avant, il importe d'examiner les raisons ayant motivé le choix de ce corpus et de notre échantillon; nous expliciterons également la méthode de cueillette et d'analyse des données et, finalement, nous justifierons le recours à un questionnaire, comme outil complémentaire.

Chapitre II : Méthodologie

Le présent chapitre vise à exposer le parcours et les différents choix liés à la méthodologie qui ont fait de notre recherche ce qu'elle est aujourd'hui.

1. Choix du type de données

Notre parcours de recherche a été ponctué de revers importants, en particulier lorsqu'il fut question de constituer notre corpus de données. Nous tenons tout d'abord à exposer les raisons qui nous ont contrainte à le modifier en cours de route.

À l'origine, l'objectif principal de notre recherche était d'étudier l'évolution du discours des femmes politiciennes en tant que reflet des enjeux que vivent celles-ci quant à la construction de leur image et de leur identité. Pour réaliser cet objectif, nous avons pensé que des documents audio-visuels accompagnés de retranscriptions seraient une source d'informations idéale, puisqu'ils permettent l'analyse de l'ensemble des marqueurs de genre tant syntaxique, phonétique que kinesthésique. Notre intention première était donc de faire d'une pratique électorale japonaise la base de notre corpus. Cette pratique consiste, de la part des candidats, à prononcer de nombreux discours debout sur le toit de leur voiture de campagne. Nous étions convaincue de la pertinence de ce corpus en raison de l'informalité de ces discours et de l'influence qu'exerce la perception de l'auditoire sur le langage employé. Nous avons donc décidé de rassembler des documents audio-visuels présentant ces discours pour en faire l'analyse. Toutefois, lors de notre collecte de données, nous avons rencontré des obstacles imprévus. En effet, les différents postes de télévision japonais, incluant la télévision nationale NHK, nous ont affirmé ne posséder aucun enregistrement de ces discours car l'obligation à l'impartialité en temps d'élection ne leur permet pas de les diffuser. Or cette réponse nous a laissée sceptique d'autant plus que nous avons eu l'occasion de voir quelques-uns de ces enregistrements dans le cadre de reportages traitant, en rétrospective, des élections. Malgré notre insistance, nous nous sommes heurtée à un refus total de collaborer et nous avons dû envisager une autre ressource. Nous avons donc demandé

au bureau chef des différents partis politiques de même qu'à celui des politiciens choisis pour notre échantillon, mais tous, ont affirmé ne pas posséder de tels enregistrements. Après des mois de recherches, de contacts téléphoniques et d'interventions personnelles, l'accès au corpus nécessaire à notre analyse demeurait plus qu'incertain.

Suite à de nombreuses remises en question, nous avons finalement décidé de conserver notre approche, mais de modifier l'époque visée dans la carrière des politiciens. A défaut de trouver des documents audio-visuels et des retranscriptions de discours prononcés en temps d'élection, nous avons décidé de privilégier des interventions ayant eu lieu après la période électorale, soit celles à la Diète Nationale. Notre plus grande réticence face à ce corpus, qui nous avait fait nous en écarter au début de nos démarches, était le contexte hautement formel dans lequel il prend place. En effet, dans la langue japonaise, la formalité a pour effet d'amenuiser les différences linguistiques entre locuteurs, comprenant celles liées au sexe. Ainsi, nous craignions que l'effet uniformisateur de la formalité exerce une influence trop forte et fasse disparaître les marques de genre. Toutefois, après vérification, nous avons constaté que la formalité ne pouvait pas bâillonner tous les marqueurs de genre et que ceux qui persistaient étaient d'autant plus significatifs dans la construction de l'image et de l'identité des politiciennes. Nous avons donc choisi d'analyser, comme corpus de recherche, les enregistrements audio-visuels et les retranscriptions officielles des séances de la Diète Nationale. Par ailleurs, dans la mesure du possible, nous avons choisi des séances sur le budget, car l'échange de questions et de réponses entre les intervenants s'y fait de manière plus informelle, les marqueurs de genre ont, selon nous, plus de chance de se manifester.

Finalement, nous avons sélectionné trois périodes en ce qui concerne notre collecte de données. En raison du tournant provoqué par le « Madonna boom » en 1989³⁶, nous faisons l'hypothèse que cette année-là a joué un rôle déclencheur dans le changement des habitudes linguistiques des politiciennes. C'est pourquoi, nous avons choisi de comparer le langage de femmes politiciennes au début des années 80, à celui

³⁶ Une explication plus détaillée de ce phénomène est donnée au chapitre III.

des femmes participant au monde politique aujourd'hui, tout en examinant le discours de Doi Takako, la meneuse du « Madonna boom » en 1989-90. Nous serons attentives à la fréquence de manifestation des différents traits linguistiques (variable quantitative discrète), traditionnellement cités comme marqueurs du langage des femmes au Japon et ailleurs, en fonction de deux variables qualitatives: le genre du locuteur et, pour les femmes, l'époque d'émission du discours.

2. Choix des sujets

Le choix des sujets étudiés dans notre échantillon a été effectué avec l'aide de l'anthropologue Funabiki Takeo, notre professeur responsable à l'université de Tokyo et connaisseur du monde politique japonais. Étant donné l'importance de la perception du public dans les choix linguistiques et la construction de l'image des politiciens, et la contrainte que représente le nombre extrêmement restreint de femmes en politique, nous avons donc effectué la sélection de notre échantillon en fonction d'un critère précis : une grande visibilité dans les médias. Les politiciennes retenues sont : Moriyama Mayumi et Doi Takako pour le début des années 80, la même Doi Takako, seule cette fois, pour 1989-90, et Noda Seiko, Obuchi Yuko, Tsujimoto Kiyomi et Tanaka Makiko, personnage incontournable de la politique contemporaine, pour aujourd'hui. Finalement, nous avons sélectionné deux politiciens Abe Shinzo et Shii Kazuo, afin d'avoir un point de comparaison entre le discours des hommes et celui des femmes en politique. Des éléments de leur trajectoire personnelle, familiale et professionnelle seront présentés dans la présente section.

Femmes de l'échantillon :

(Début des années 80 et 1989-90)

Moriyama Mayumi (M.M.)³⁷ : (Début cinquantaine dans notre échantillon) elle est née le 7 novembre 1927 à Tokyo. Après avoir vécu la Seconde Guerre mondiale, elle fait partie de la première génération de femmes à accéder aux études supérieures et utilise

³⁷ Les abréviations présentées à la suite du nom des sujets sont celles utilisées dans les tableaux d'analyse.

cette chance pour entrer à la faculté de droit de l'Université de Tokyo, université la plus prestigieuse du Japon. Elle se marie en 1949 avec Moriyama Kinji et, après sa graduation en 1950, elle commence à travailler pour le Ministère du Travail. Elle aura par la suite trois enfants tout en continuant à travailler avec le support de son mari. Elle est élue pour la première fois en 1980 à la Chambre des Conciles au sein du parti Libéral Démocrate (LDP). Elle est alors l'exemple type des candidates supportées par ce parti, soit des femmes répondant à l'image traditionnelle de la réussite féminine, c'est-à-dire mariées avec des enfants maintenant indépendants. Elle sera élue trois fois à la Chambre des Conciles avant de passer, en 1996, à la Chambre des Représentants, où elle siège toujours aujourd'hui. Elle occupa au long des années de nombreux postes hauts placés et fut, entre autre, la première femme nommée secrétaire générale du cabinet du ministère d'État en 1989, lors de la tentative du LDP de rehausser son image auprès des femmes. Elle est aujourd'hui Ministre de la justice.

Doi Takako (D.T.) : (Début cinquantaine dans notre échantillon au début des années 80 et 61/62 ans en 1989-90) elle est née le 30 novembre 1928 dans la ville de Kobe³⁸. Elle obtient son diplôme en droit à l'Université de Doshisha. Il semblerait que ce soit après avoir lu un article annonçant faussement sa candidature aux élections, qu'en 1969 après 20 ans d'enseignement, voulant corriger cette erreur, elle décide de se présenter à la mairie et, choquée par un commentaire sexiste³⁹ elle se présente réellement et est élue pour la première fois pour le Parti Socialiste (JSP). Elle fut beaucoup critiquée par les autres membres de son parti pour son manque de féminité et son statut de célibataire. Toutefois, suite à de nombreux revers subits par le JSP, elle est nommée à sa tête en 1986⁴⁰. Lors des élections suivantes en 1989, la population, outrée par une nouvelle taxe à la consommation et des scandales sexuels et financiers au sein du LDP, vote massivement pour le JSP qui double alors ses sièges. La stratégie de Doi Takako, qui consiste à encourager de nombreuses femmes à se présenter comme candidates lors de ces élections, sera nommée « Madonna boom ». Elle démissionne du poste de chef de parti en 1991, puis devient la première femme présidente de la Chambre des Conciles

³⁸ Située dans la préfecture de Hyogo, dans la région du Kansai au sud-est du Japon.

³⁹ Un commentaire sexiste insinuaient qu'elle n'aurait aucune chance de gagner.

⁴⁰ Pour plus de détails, voir le chapitre III.

entre 1993 et 1996, année où elle reprend la tête du SDP (nouveau nom du JSP) jusqu'en novembre 2003. Elle siège encore aujourd'hui à la Chambre des Représentants.

(Aujourd'hui)

Noda Seiko (N.S.) : (Fin trentaine/début quarantaine dans notre échantillon) elle est née le 3 septembre 1960 dans la préfecture de Fukuoka. Elle gradue du département de culture comparée, division des langues étrangères, de l'Université Sophia en 1983, suite à quoi elle est engagée par l'Hôtel Impérial. En 1990, elle se présente pour la première fois pour le LDP lors des élections à la Chambre des Représentants dans la préfecture de Gifu⁴¹, où son grand-père avait été un légiste influent. C'est en 1993 qu'elle remporte ses premières élections. En 1998, elle devient Ministre des Postes et des Télécommunications, elle est la plus jeune ministre dans l'histoire du Japon. Elle siège toujours aujourd'hui à la Chambre des Représentants en tant que représentante du LDP.

Obuchi Yuko (O.Y.) : (Fin vingtaine dans notre échantillon) elle est née le 11 décembre 1973 à Tokyo. C'est la fille de l'ancien Premier Ministre Obuchi Keizo. Au cours de son enfance, elle apprend à la fois le piano et le koto, un instrument de musique traditionnel japonais. En mars 1996, elle gradue du département d'économie de l'Université Seijo et est engagée par la chaîne de télévision TBS en avril de la même année. Elle y travaille trois ans avant d'entrer dans le bureau de son père pour y jouer le rôle de secrétaire. De janvier à avril 2000, elle part étudier les langues aux Etats-Unis et à son retour en juin 2000, elle se présente comme candidate LDP dans la préfecture de Gunma⁴² et est élue à la Chambre des Représentants où elle siège toujours aujourd'hui.

Tsujimoto Kiyomi : (Début quarantaine dans notre échantillon) elle est née dans la préfecture de Nara le 28 avril 1960. En 1983, alors qu'elle étudie en éducation à l'Université de Waseda, elle crée le « Peace Boat » du Groupe pour les Échanges Internationaux et envoie 2 000 jeunes dans plus de 60 pays grâce à différents

⁴¹ Située dans la région du Kansai.

⁴² Située dans la région du Kanto.

programmes. En 1992, elle participe au Sommet sur l'environnement des Nations Unies, en 1993, elle reçoit un prix d'enseignement et en 1995, elle est coordinatrice volontaire lors des secours suite au tremblement de terre de Kobe. C'est en 1996 qu'elle participe pour la première fois à des élections dans la région du Kanto pour le SDP, dont Doi Takako est chef à l'époque, et est élue à la Chambre des Représentants. Elle est appréciée par le public pour son franc parlé et ses combats contre la corruption des politiciens, mais en mars 2002, un scandale éclate en lien avec des versements de salaires frauduleux à deux employés et elle doit démissionner de son siège. En février 2004, elle est condamnée à deux ans de prison, mais la condamnation est suspendue pour cinq ans. Elle se présente à Osaka lors des élections de juillet de la même année avec « pardon » pour slogan, mais le SDP ne la supporte pas en raison de sa condamnation. Elle subit alors une défaite.

Tanaka Makiko: (Fin cinquantaine dans notre échantillon) elle est née le 14 janvier 1944 à Tokyo. C'est la fille de l'ancien Premier Ministre Tanaka Kakuei. Alors qu'elle fréquente l'école secondaire, elle surmonte l'opposition de ce dernier et part étudier dans une école privée aux États-Unis. Elle gradue en 1963 et rentre au Japon pour étudier au département de sciences économiques de l'Université de Waseda jusqu'en 1968. Elle abandonne son rêve de devenir actrice en raison de l'opposition féroce de son père. En 1969, elle épouse Suzuki Naoki (qui prendra le nom de Tanaka), lui-même fils d'une famille de politiciens, avec qui elle aura trois enfants. En 1983, elle supporte la candidature de son mari dans la préfecture de Fukushima et 10 ans plus tard, en 1993, se présente à son tour dans la préfecture de Niigata et est élue à la Chambre des Représentants. C'est déjà à l'époque une critique sévère du LDP, son propre parti. En 2001, âgée de 57 ans, elle est nommée Ministre des affaires étrangères dans le cabinet Koizumi et sa popularité, particulièrement auprès des femmes, est sans borne. Bien qu'un scandale économique la force à démissionner de son poste et à quitter le LDP, elle n'a pas perdu sa popularité et siège toujours aujourd'hui, mais comme indépendante, à la Chambre des Représentants pour la préfecture de Niigata.

Hommes de notre échantillon :

Abe Shinzo: (Fin quarantaine/début cinquantaine dans notre échantillon) il est né le 21 septembre 1954 dans une famille distinguée de politiciens. Son père est Abe Shintaro, ancien secrétaire général du LDP et son grand-père est l'ancien Premier Ministre Kishi Nobusuke. Après avoir gradué en sciences politiques à l'Université de Seikei en 1977, il part aux États-Unis pour poursuivre ses études en science politique à l'Université de Californie du Sud. À son retour, il travaille pour la compagnie Kobe Steel Ltd. et à partir de 1982, il devient assistant exécutif au Ministère des Affaires Étrangères, puis secrétaire personnel du chef du Concile Général du LDP. En 1993, il se présente pour la première fois comme candidat du LDP à la Chambre des Représentants et est élu. Il occupe ensuite différents postes importants et est nommé secrétaire générale du LDP. Il remporte toutes les élections suivantes et siège toujours à la Chambre des Représentants.

Shii Kazuo: (Fin quarantaine/début cinquantaine dans notre échantillon) il est né le 29 juillet 1954 dans la préfecture de Chiba. Il se joint à l'âge de 19 ans au Parti Communiste (JPC) dont son père est un membre actif, et gradue du département de génie physique de la faculté de génie de l'Université de Tokyo en 1979. Il participe par la suite à différentes réunions et conférences du JPC et grimpe les échelons à l'intérieur du parti. En 1993, il participe pour la première fois à des élections pour la Chambre des Représentants, il les gagne ainsi que toutes les suivantes. Bien qu'il fasse partie du « mainstream » du JPC en ce qui concerne les idées liées au capitalisme et le système économique en place au Japon, il participe à donner une flexibilité nouvelle à l'image anciennement dure et rigide de son parti, entre autre en visitant en 1996 pour la première fois dans l'histoire des deux partis les bureaux de l'ennemi juré, le LDP.

Ainsi se termine la présentation des huit individus choisis comme sujets de notre recherche. Ce choix ne fut pas aisé, principalement en raison du nombre extrêmement réduit de femmes qui participent à la vie politique, nous croyons cependant que notre sélection reflète la configuration du monde politique tel qu'il est réellement. Une fois ce choix fait, nous avons débuté notre cueillette de données, dont nous examinerons maintenant les différents aspects.

3. Cueillette des données

Ainsi que nous l'avons exposé dans la première section de ce chapitre, nous avons établi que la meilleure source de données serait des enregistrements audio-visuels accompagnés de retranscriptions des différentes séances à la Diète Nationale où nos sujets étaient intervenus. Il nous fallait donc, dans un premier temps, déterminer quelles séances feraient l'objet de notre analyse. À l'aide du site Internet de la Bibliothèque de la Diète Nationale⁴³ où l'ensemble des séances de la Diète sont répertoriées, nous avons fait des recherches pour trouver à quelles séances nos sujets avaient participé au cours des différentes périodes qui nous intéressaient. La liste étant longue pour certains et courte pour d'autres, nous avons procédé par sélection. Premièrement, nous avons choisi, lorsque ce fut possible, des séances sur le budget en raison de leur niveau d'informalité un peu plus élevé. Dans les cas où celles-ci étaient trop nombreuses, nous avons fait une seconde sélection basée sur le nombre et la longueur des interventions de nos sujets. Deuxièmement, lorsqu'aucune séance sur le budget n'était disponible, nous avons choisi les extraits de séances en fonction de la présence d'échanges favorisant, dans une certaine mesure, l'informalité ainsi qu'en fonction de la fréquence et de la longueur des interventions de nos sujets⁴⁴.

Une fois ce choix effectué, nous avons débuté nos démarches pour obtenir leur retranscription et leur enregistrement audio-visuel. Les retranscriptions étant disponibles sur le site Internet de la Bibliothèque de la Diète Nationale, nous avons enregistré et imprimé les extraits avisons sélectionnés⁴⁵. Le rassemblement des enregistrements audio-visuels fut cependant problématique. Sur le site 衆議院 TV ⁴⁶(*shuugiin TV*) nous avons réussi à trouver les enregistrements intégraux des séances de la Chambre des Représentants, de janvier 2000 à aujourd'hui, mais aucun document plus ancien n'était disponible. Pour obtenir les enregistrements des séances antérieurs à janvier 2000, il a fallu contacter les bureaux de la Chambre des Représentants. Leur réponse nous laissa

⁴³ <http://www.ndl.go.jp>

⁴⁴ Pour consulter la liste complète des séances de la Diète Nationale que nous avons sélectionnées, leur titre et la date de leur tenue, classés par époque et locuteur, voir l'annexe 1.

⁴⁵ À titre d'exemple, un extrait de retranscription est présenté à l'annexe 2

⁴⁶ <http://www.shugiintv.go.jp/top.cfm>

perplexe : d'une part, l'existence de tels enregistrements ne pouvait être confirmée et, d'autre part, même s'ils les avaient en leur possession, ils ne pouvaient être prêtés au grand public. Il ne restait plus qu'à les demander à la télévision nationale NHK qui diffuse sur ses ondes les séances de la Diète. Encore une fois, on refusa de nous confirmer l'existence même de ces documents. Ne s'admettant pas vaincues, nous avons fait des démarches auprès des bureaux individuels des huit politiciens choisis ainsi qu'auprès des bureaux des différents partis politiques pour se faire dire qu'aucun ne conservait de copies des séances de la Diète Nationale. Après ces vaines tentatives, nous avons eu recours aux contacts personnels de notre professeur à l'Université de Tokyo, monsieur Funabiki Takeo. C'est en passant par la porte d'en arrière que nous avons finalement réussi à entrer à la NHK. Quelle fut notre déception d'apprendre que les diffusions télévisées des séances de la Diète Nationale ne remontaient pas à 1989-90 et encore moins aux débuts des années 80. Il fallut alors envisager, en dernier recours, la possibilité de consulter les extraits des séances diffusés lors des émissions d'information. Après leur avoir communiqué une liste des dates et des titres de séances que nous jugions pertinentes, nous avons reçu une réponse à l'effet que seule Doi Takako était apparue très brièvement aux bulletins de nouvelles les 19 février 1980, 13 février 1989 et 4 octobre 1989, lors d'émissions dont nous avons finalement pu obtenir une copie. Voici ce qui mis fin à notre périple pour obtenir notre corpus d'analyse, mais les difficultés ne se sont pas arrêtées là, comme la section suivante le démontrera.

4. Analyse des données

Une fois nos données en mains, c'est avec confiance et motivation que nous avons débuté notre analyse. Toutefois, un premier obstacle ne tarda guère à se présenter sur notre chemin, nous obligeant à abandonner l'idée de faire l'analyse des documents audio-visuels. Un problème imprévu se présenta à nous lorsque nous nous assîmes devant un ordinateur pour débiter notre analyse des aspects phonologiques et kinesthésiques du langage employé par les femmes politiciennes. En effet, en tentant de visionner les séances de la Diète Nationale disponibles sur Internet, trois problèmes majeurs ont surgi. Premièrement, les séances étant chargées sur Internet par « Real

Player » au fur et à mesure du visionnement, malgré l'utilisation d'une connection haute vitesse, les délais étaient très longs et les problèmes techniques (fréquentes coupures de son) nombreux et problématiques. Deuxièmement, malgré un enregistrement sonore d'assez bonne qualité, la petitesse de l'image et la prise de vue empêchant de voir le mouvement des lèvres, il n'était d'aucune aide pour identifier des termes de sonorités proches⁴⁷. Finalement, le principal obstacle, qui a rendu impossible toute analyse du corpus à partir des documents enregistrés sur Internet, fut lié à la nécessité même de visionner les séances avec le programme « Real Player ». En effet, la plupart des séances de la Diète Nationale ont une durée allant de quatre à huit heures, et parfois même plus. Lors du visionnement sur « Real Player », l'avance ou le recul rapide se fait alors soit en appuyant sur les boutons à cet effet, ou en bougeant un curseur sur une bande. Or, l'avance (ou le recul) lorsqu'on utilise les boutons se fait en terme de secondes, ce qui est tout à fait inapproprié pour chercher une intervention particulière à l'intérieur d'une séance de plusieurs heures. L'utilisation du curseur était tout aussi problématique, car la bande sur laquelle était enregistrée la séance mesure à peine deux ou trois centimètres, le moindre mouvement provoquait un changement de plusieurs dizaines de minutes. Ainsi, les écoutes répétitives des discours de notre échantillon se sont-elles révélées impossibles, au risque d'y passer plusieurs années à chercher et rechercher les passages voulus pour ensuite les charger et les recharger au fil des hauts et des bas de la connection Internet. Après mûre réflexion, nous avons donc jugé que les retranscriptions rassemblées possédaient suffisamment de données pour alimenter l'analyse de ce mémoire. Ainsi, nous laissons, pour une recherche future, l'examen des traits phonologiques et kinesthésiques du langage des femmes en politique.

L'analyse des retranscriptions se fit, quant à elle, avec moins d'encombres. Toutefois, nous avons noté qu'elles ne sont pas complètement fidèles au discours tel que réellement énoncé par les différents politiciens à la Diète Nationale. Ainsi, par exemple, les textes sont nettoyés de toute reprise, bafouillement et vocalisation des hésitations comme le démontre la comparaison entre notre retranscription personnelle et celle obtenue sur le site de la Bibliothèque de la Diète Nationale. Toutefois, les

⁴⁷ Voir chapitre IV, section 1 (Les Pronoms personnels), en ce qui concerne les pronoms de la première personne *watashi*, *watakushi* et *atashi*.

retranscriptions étant justes à tous les autres niveaux nous avons jugé que cela ne portait pas préjudice à notre analyse.

Pour effectuer celle-ci, nous avons lu chaque retranscription à plus de quatre reprises et calculé, en regard des différents traits linguistiques illustrant la relation entre genre et langue, leur utilisation chez chacun de nos sujets. Cependant, le corpus analysé présentant un volume très variable selon nos différents sujets, les nombres entiers ainsi trouvés n'étaient pas pertinents à une analyse comparative. Aussi, nous avons décidé de calculer la moyenne d'utilisation sur mille lignes⁴⁸ de chacun des traits et de présenter, dans notre analyse, à la fois les chiffres entiers⁴⁹ et la moyenne calculée. Finalement, des pourcentages d'utilisation furent également calculés dans les cas où ceux-ci étaient plus révélateurs qu'une moyenne.

5. Un Complément d'enquête

Au cours de notre travail de terrain au Japon, nous avons pu observer que plusieurs personnes ne considèrent pas les femmes politiciennes comme étant dignes d'être des sujets d'une recherche sur le langage des femmes. Connaissant l'importance pour une femme japonaise d'être reconnue comme « une véritable femme », nous nous sommes demandé si une politicienne niant complètement sa « féminité », telle que construite par la culture japonaise, pourrait vraiment obtenir l'appui de la population qui lui est nécessaire pour réussir. Nous avons donc décidé de faire passer un questionnaire à quelques personnes significatives dans le but d'examiner leur perception du langage utilisé par les femmes et les hommes en politique, de même que leur perception de la féminité en général. Toutefois, ce questionnaire se voulant un simple complément à notre analyse et non un élément central, nous en traiterons plus longuement au chapitre VIII.

⁴⁸ Certains traits ne s'étant manifestés que de façon très faible, une moyenne sur mille lignes et pas moins était nécessaire.

⁴⁹ Présentés entre parenthèses dans les tableaux.

Chapitre III : *Les femmes et la politique au Japon*

Le contexte dans lequel un discours est émis constitue un élément déterminant quant à la forme que celui-ci prendra. Or, lorsqu'une femme s'implique en politique au Japon, la conscience de l'image projetée par le langage utilisé et, par le fait même, l'attention portée à celui-ci, sont sans aucun doute exacerbées puisque c'est cette image qui lui permettra, en partie du moins, d'obtenir les votes nécessaires à son élection. De toute évidence, l'histoire du féminisme et de l'implication des femmes en politique au Japon représente un facteur déterminant dans la perception que la population a des politiciennes et, pour cette raison, un élément clé dans les choix linguistiques de celles-ci. Ainsi, avant d'aborder l'analyse de nos résultats, nous rappellerons, dans le présent chapitre, les principaux événements qui ont marqué l'histoire du féminisme et des femmes en politique depuis qu'elles ont obtenu le droit de vote en 1946.

Dans une société où l'homme occupe une place dominante alors que la femme est plutôt effacée et maintenue loin des sphères de pouvoir, la décision de s'impliquer en politique, dans un premier temps, et percer dans ce monde traditionnellement réservé aux hommes, dans un deuxième temps, constitue un véritable défi pour une femme. Cependant, les sociétés changent et évoluent. L'attitude des femmes face à la politique tout comme celle des hommes en réponse à l'implication féminine n'est pas immuable. Nous examinerons donc ici la participation des femmes à la sphère politique et ce qui a été nommé le « reality gap », soit l'écart entre la place permise par la loi et la situation réelle. Ainsi, nous jetterons un regard rétrospectif sur le rôle du mouvement des femmes au Japon avant 1945, sur celui qu'il joua après la défaite, suite à quoi nous mettrons l'accent sur l'implication des femmes en politique après la défaite de 1945. Finalement, nous nous pencherons sur les raisons qui poussent certaines femmes à s'impliquer en politique, sur leur identité et sur la perception sociale et culturelle de ce choix ainsi que la façon dont elles gèrent les critiques rencontrées.

1. Le Mouvement des femmes avant 1945

Dans le système *ié*⁵⁰ qui prévalait au Japon avant la défaite de 1945, les femmes avaient peu de droits politiques et individuels. Leur place était limitée à la maison sous l'autorité du chef de famille. Toute participation à la politique était considérée comme allant à l'encontre des lois physiologiques et psychologiques, ainsi qu'à celle de la tradition et de la culture japonaises. Malgré ce fait, de nombreuses Japonaises luttèrent pour l'amélioration de droits et libertés. Par exemple, en 1878 sur l'île de Shikoku⁵¹, Kita Kusunose, alors âgée de 45 ans, argumenta que, puisqu'elle payait des taxes en tant que chef de famille depuis la mort de son mari, elle devrait avoir le droit de vote comme celui-ci⁵². Kita Kusunose fut surnommée plus tard « la grand-mère des droits de l'Homme » au Japon.

Le mouvement pour les droits des femmes débute donc au XIXe siècle en lien avec le Mouvement des Droits de l'Homme auquel de nombreuses femmes prennent part. Il s'exprime tout d'abord à travers les écrits de Doi Koka (*Bunmeiron onna daigaku*) et de Fukuzawa Yukichi (*Nihon Fujinron*). À ses débuts, le mouvement avait pour buts principaux l'obtention de droits égaux hommes/femmes, l'égalité entre mari et femme, l'accès à l'éducation pour les femmes et l'abolition du concubinage ainsi que de la prostitution légale. Cependant, en 1890, une nouvelle loi sur l'organisation et les rencontres politiques vient limiter le droit des Japonaises à participer à la vie politique. Cette restriction est par ailleurs renforcée en 1900 avec la « Loi pour la Préservation de la Paix » qui interdit aux femmes et aux mineurs de joindre des organisations politiques ainsi que d'assister ou d'organiser des rencontres. De 1905 à 1909, un groupe de femmes appartenant à une petite association socialiste nommée *Heiminsha* travaille à la révision de cette loi, mais sans succès.

Suite à la Première Guerre Mondiale, le mouvement des femmes au Japon prend de l'ampleur grâce à la mise en place de l'éducation obligatoire et à la participation des

⁵⁰ Terme désignant la maisonnée, mis en place dans le système féodal japonais.

⁵¹ Île située au sud du Japon.

⁵² Seuls les hommes majeurs payant des taxes pouvaient voter à l'époque.

Japonaises au travail industriel. Ainsi, plusieurs associations féminines sont fondées dans différents lieux du Japon, réclamant l'avancement des femmes et l'abolition de la prostitution légale. En 1911, Hiratsuka Raicho, une des féministes d'avant-guerre les plus connues au Japon, fonde la société des « Blue Stockings » (*Seitoshu*) et le magazine affilié « Blue Stockings » (*Seito*), une publication servant de forum féministe qui fut souvent censuré avant d'être définitivement fermé en 1916. Par la suite, en 1919, elle s'associe à Ichikawa Fusae pour fonder la Nouvelle Association Féminine (*Shin Fujin Kyokai*) dans le but de faire pression pour les droits des femmes. C'est la première association féminine établie à l'échelle nationale. Hiratsuka et Ichikawa donnent alors des conférences à travers le Japon et, afin d'avoir plus de liberté dans leurs mouvements, elles abandonnent, lors de ces sorties, le port du kimono traditionnel et adoptent des vêtements occidentaux. Elles réussissent à obtenir en 1922 le droit d'organiser et de participer à des réunions politiques, mais l'interdiction aux femmes de rejoindre des partis politiques est maintenue. L'année précédente Yamakawa Kikue et Ito Noe avaient fondé la première association féministe socialiste nommée « Red Wave Society » (*Sekirankai*), dont la lutte principale visait l'esclavage intellectuel des femmes et leur soumission à la domination masculine. La fondation de cette association sera suivie par plusieurs autres. De plus, le groupe chrétien *Kirisutokyo Fujin Kyofukai*, créé en 1874, endosse lui aussi la cause des femmes et travaille à changer l'attitude polygame au Japon et à abolir la prostitution légale.

Après 1928, Ichikawa lutte activement pour que le droit de vote soit accordé aux femmes, combat également endossé par le parti politique *Seiyukai*. Le droit fut sur le point d'être acquis au niveau local en 1931, mais l'incident de la Manchourie déclenchant de fortes répressions, tout espoir de l'obtenir fut perdu et les différents groupes socialistes furent dissous par la police. Il devient alors de plus en plus délicat d'exprimer publiquement des idées politiques. Alors que l'Association Nationale de Défense des Femmes et la Société Patriotique des Femmes sont fondées en 1932 pour supporter l'armée, le mouvement d'Ichikawa voit le nombre de ses membres diminuer à vue d'œil. Elle réagira en adoptant un changement d'orientation, laissant de côté la lutte pour le droit de vote et se tournant, entre autre, vers les problèmes des consommateurs locaux. Bref, dès le XIXe siècle de nombreux groupes de femmes ont

Université de Montréal

*Langage de femmes et pouvoir :
évolution du langage des femmes en politique au Japon*

par
Claude-Eve Dubuc

Département d'anthropologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maîtrise ès sciences (M.Sc.)
en anthropologie

août 2004

© Claude-Eve Dubuc, 2004

travaillé à l'amélioration de leur position sociale et de leurs droits politiques, malgré la perception extrêmement négative de la société face à toute implication féminine en politique.

2. Le Féminisme après 1945

Suite à la défaite de 1945, le mouvement de libération des femmes, qui avait été censuré, puis démantelé par le pouvoir militaire, doit se réorganiser et se recentrer autour de nouvelles causes, le droit de vote ayant été accordé par les forces d'occupation. Attardons-nous donc maintenant à la deuxième période de l'histoire du féminisme au Japon.

2.1. Évolution du mouvement féministe après 1945

La deuxième vague du mouvement féministe au Japon débute après 1945. Les féministes affirment alors que la famille est le lieu de la domination des femmes dans la société japonaise, car elle est fondée sur une hiérarchie sexuelle, un ordre dit «naturel» entre hommes et femmes, qui contribue à rendre invisibles les relations de pouvoir. Suivant cette ligne de pensée, le féminisme marxiste, affirme que le travail domestique non payé et le système patriarcal⁵³ sont la base matérielle de l'oppression des femmes. Malgré ces dénonciations exprimées durant l'époque de l'immédiat après-guerre, on note que le mouvement des femmes reste peu visible.

C'est dans les années 60, suite à la controverse créée par la publication aux Etats Unis, du livre de Betty Friedan « The Feminine Mystique », que le féminisme attire a nouveau l'attention dans les médias japonais. De nombreux groupes de femmes sont mis sur pied à travers le Japon, parmi lesquels on retrouve *Tatakau Onna* (« Les femmes qui se battent ») et *Chupiren* (« Fédération féminine pour l'avortement et la pilule »). Toutefois, le mouvement est malmené par les attaques véhémentes des médias dominés par des hommes apeurés du changement annoncé et des stratégies radicales employées par le mouvement. Ces stratégies, et le langage agressif utilisé par certains

⁵³ Terme introduit au Japon par les féministes.

groupes, étant à l'opposé de l'image traditionnelle féminine, le mouvement sera très mal perçu par la société. Ainsi, par exemple, pour marquer leur solidarité envers une femme scandalisée par l'infidélité de son époux, des membres du *Chupiren* portant des casques roses se sont présentées devant le bureau de l'infidèle et, à l'aide de haut-parleurs, ont dénoncé sa conduite. Étant donné l'importance des apparences et de l'honneur au Japon, ce type d'action attire sur le mouvement une réprobation sociale très forte et contribua à le discréditer aux yeux de tous. Cependant, ce comportement radical qui, aujourd'hui, peut paraître avoir été une erreur stratégique importante, fut en réalité un choix légitime à l'époque. En effet, selon Iwao (1993 : 261), en raison de la rigidité, du conformisme et de la conscience hiérarchique japonaise très forte, les femmes qui voulaient s'opposer aux normes sexistes et aux rôles sexuels traditionnels, durent se placer en marge de la tendance dominante afin de ne pas être bâillonnées par la société. Toutefois, ces actions, largement médiatisées, contribuèrent à donner une image négative du mouvement de libération des femmes et du féminisme en général, soit celle d'un regroupement de femmes « pas belles », anormales, hystériques et frustrées.

Le prochain point tournant dans l'histoire du féminisme nippon se produisit le 14 novembre 1970, suite à un rassemblement de 500 femmes tenu à Tokyo et intitulé : « Un Forum pour la libération et l'inculcation du sexisme ». Cet événement attire l'attention des médias et, pour la première fois, un mouvement de libération des femmes fut clairement reconnu⁵⁴. Au début des années 70, au Japon comme aux États-Unis, des féministes remettent en question l'éducation sexiste et l'obligation de se soumettre à des standards sexuels imposés par la société. Elles tentent ainsi de construire une nouvelle image de soi. Les médias prétendent alors que le mouvement des femmes est entre les mains de militantes hyperactives influencées par l'Occident. Et, s'ils lui font une place plus grande, ils sont cependant toujours prêts à le ridiculiser. De plus, l'ouverture de certaines féministes à parler de leur sexualité incite les médias à les rendre responsables d'une certaine libéralisation des relations sexuelles⁵⁵. Heurtées dans leurs valeurs traditionnelles, la plupart des Japonaises ne furent pas intéressées par le mouvement à l'époque.

⁵⁴ Nommé *Wuman Ribu*.

⁵⁵ Le mouvement est également décrit comme étant une simple mode sexuelle provenant des États Unis.

Une autre rencontre fut organisée au cours de l'été 1971 dans les montagnes de Nagano, rassemblant cette fois environ 1200 femmes. C'est le début d'un intérêt nouveau de la part de la génération plus âgée et des femmes au foyer désireuses de s'impliquer dans des actions pour des changements sociaux et politiques. Rappelons au passage, que le groupe *Tatakau Onna*, qui avait joué un rôle significatif dans le mouvement au cours des années 70, réussit, à cette époque, à empêcher le projet de modification de la loi permettant l'accès à l'avortement pour des raisons économiques. La décennie des femmes organisée par les Nations Unies en 1975 eut pour conséquence positive d'attirer l'attention sur les problèmes des femmes et ainsi de conscientiser les Japonais. Lorsque le Centre National d'Éducation des Femmes tient sa première conférence internationale en 1978, l'événement est rapporté positivement dans les médias, contribuant à accroître la crédibilité du nouveau domaine que sont alors les études féministes. Cependant, suite à la décennie des femmes, la bannière du mouvement de libération est reprise par des membres du « mainstream » issu des agences gouvernementales, faisant tomber dans l'oubli la contribution des groupes non gouvernementaux.

Au milieu des années 80, les questions d'émancipation et d'autonomie des femmes font leur apparition dans le discours féministe au Japon. Plusieurs débats donnent lieu à de véritables guerres à l'intérieur du mouvement. Le féminisme japonais de cette période est souvent nommé « housewife feminism », en raison du statut de la plupart de ses membres, appellation qui reflète clairement le manque de pouvoir politique du mouvement. Il est également important de noter l'apparition d'un courant anti-féministe au sein de la jeune génération. Toutefois, plus que la fin du mouvement des femmes, certains auteurs perçoivent plutôt cette nouvelle tendance comme la voix qui refuse de s'identifier à l'ancienne image du féminisme.

À la fin des années 80, à travers les activités de différents groupes, le mouvement de libération des femmes se rapproche de la vie des Japonaises. Grâce entre autre à l'augmentation des femmes présentes dans les médias, l'image du mouvement connaît une amélioration considérable. Cependant, lorsque les Japonaises décident de

s'impliquer dans des causes politiques, elles ne participent pas à des rassemblements à grande échelle, mais choisissent plutôt des questions qui les touchent personnellement et s'associent à des petits groupes en relation avec ces problèmes (pollution, alimentation biologique etc.). Le mouvement semble tout autant incapable de s'unir pour faire pression sur le gouvernement et que de coopérer avec des politiciens, ce qui explique, en partie, sa faiblesse tout au cours de son histoire.

2.2. Problèmes actuels

Depuis la défaite de 1945, de nombreuses causes liées à la situation des femmes au Japon furent endossées par le mouvement de libération des femmes. Au programme de la deuxième vague de féminisme on retrouve trois points majeurs : (1) l'égalité dans l'emploi et l'élimination de la division sexuelle du travail, (2) la réévaluation du travail domestique et des droits de reproduction et (3) l'indépendance sexuelle et le droit à l'autodétermination. S'il y eut une amélioration dans chacun de ces trois domaines, elle fut cependant mineure et tout à fait insuffisante.

En 1985, lors de la ratification de la Convention sur l'Élimination de toute forme de Discrimination contre les Femmes à l'ONU, les féministes japonaises s'insurgèrent contre le refus du gouvernement à réviser le Code civil, sous prétexte qu'il n'y avait pas de véritable contradiction avec le contenu de la Convention. Plusieurs plaintes dénonçant le caractère anticonstitutionnel de certains passages du Code civil, ont abouti en 1994 à l'établissement d'un comité d'étude en vue de sa révision, mais aucun changement n'a encore eu lieu. Les points discriminatoires soulevés par les féministes sont les suivants : (1) L'âge minimum pour le mariage est de 18 ans pour les hommes, mais de 16 ans pour les femmes. (2) Après un divorce, il est interdit aux femmes de se remarier pour une période de six mois afin d'éviter des problèmes quant à l'identification du père en cas de grossesse⁵⁶. (3) Une mère ne peut pas refuser la paternité d'un enfant à son mari si celui-ci la réclame, peu importe l'identité réelle du père, ce qui va à l'encontre du droit à la vérité des enfants. (4) L'obligation pour les couples mariés de porter le même nom. (5) La discrimination envers les enfants nés hors

⁵⁶ Une raison irrecevable aujourd'hui, puisque les tests d'ADN permettent de déterminer qui est le père d'un enfant.

mariage qui, même s'ils sont reconnus par le père, ne reçoivent que la moitié de l'héritage par rapport aux enfants légitimes. On le devine, la dénonciation des différentes formes de sexisme constitue un des buts principaux du féminisme actuel au Japon. Des groupes sont mis sur pied spécialement pour lutter contre le harcèlement sexuel. Ce thème attire l'attention du public et celle des médias, particulièrement depuis environ 1989, mais il reste difficile à comprendre pour beaucoup d'hommes japonais ayant eu jusqu'à maintenant l'habitude de mêler travail et plaisir. Dans ce même courant d'idées, nombre de féministes dénoncent à la fois le problème de l'exploitation de jeunes femmes venues de pays pauvres pour travailler au Japon dans le milieu de la prostitution et celui de l'exploitation sexuelle à l'étranger dans le cadre de « voyages sexuels organisés ». Dans les années 80, certaines féministes s'attaquèrent également au sexisme dans les livres scolaires.

Il va sans dire que le gouvernement japonais peut continuer d'ignorer les demandes des féministes, la loi n'accordant pas de statut autonome aux femmes. En effet, selon les registres gouvernementaux de taxation et autres, elles sont obligatoirement catégorisées « femme au foyer » ou « travailleur apportant un support partiel à la famille ». Faut-il s'étonner du fait que leur position dans le monde du travail soit restée précaire et sujette à une forte discrimination? Certes, l'action du mouvement de libération des femmes au Japon demeure, aujourd'hui encore, indispensable pour prescrire la réforme du système social.

3. Les Femmes et la politique après 1945

Le 15 août 1945, le Japon déclare officiellement sa défaite. Cette situation ouvrira la porte à de nombreux changements politiques dont les femmes profitent à certains niveaux. Ainsi, dès le 25 août de cette même année, Ichikawa Fusae établit le Comité des Femmes sur les Mesures d'Après-guerre (*Sengo taisaku fujin iinkai*) et réclame le droit de vote pour les femmes. Grâce à la présence historique d'un mouvement de libération des femmes, le droit de vote est obtenu avant la fin de 1945.

3.1. *Le Niveau national*

Le 10 avril 1946, lors des élections à la Chambre des Représentants (Chambre basse), les femmes, pour la première fois, votent et ont le droit d'être candidates. Bien que l'on s'attendait à une présence féminine aux urnes très faible, grâce, entre autres, à une vaste campagne médiatique et à de nombreux discours prononcés par les leaders féministes de l'avant-guerre, le pourcentage de participation des femmes est impressionnant : 67,0% comparativement à 78,5% des hommes, résultat qui surpasse celui des premiers votes dans tous les pays occidentaux⁵⁷. Cette victoire s'explique également par le fait que, de tous les droits acquis (divorce, égalité salariale etc.), le droit de vote semblait, aux yeux des Japonaises, le seul pouvant réellement être mis en application. Lors de cette première élection dans le nouveau système politique, 39 femmes ont été élues (sur 79 candidates), ce qui représente 8,4% des sièges. Ce pourcentage, qui ne sera jamais égalé par la suite, s'explique par la faible participation des hommes qui ont subi des purges de la part des forces alliées (82% des politiciens sont interdits de participation) et le discrédit de certains candidats suite à la défaite⁵⁸. Toutefois, au cours de l'année suivante, les anciens districts sont rétablis et les partis retrouvent le droit de supporter les candidats de leur choix, ce qui représente un net désavantage pour les femmes en politique, comme en témoigne la baisse drastique du nombre de candidates, élues ou non. En effet, à l'élection suivante, la représentation des femmes à la Diète tombe à environ 3% et reste à ce bas niveau jusqu'à 1989. En outre, la plupart des femmes élues le sont à la Chambre des Conciles (haute) qui détient beaucoup moins de pouvoir que la Chambre des Représentants.

Le recours à des candidates qui sont des « célébrités » illustre bien le fait que les talents politiques des femmes supportées par les partis ont peu de poids dans leur nomination. Nakamigawa Akiko, élue en 1962, est la première candidate de cette catégorie qui formera la majorité des femmes élues à la Diète dans les années 80. Ces candidates, particulièrement présentes au sein du Parti Libéral Démocrate (LDP), sont d'anciennes actrices, chanteuses ou encore athlètes olympiques qui sont choisies afin de rehausser la popularité du parti et attirer des votes. Ainsi, le LDP choisit des femmes

⁵⁷ Susan J. Pharr, *Political Women in Japan*, p.24

⁵⁸ Anne E. Imamura, *Re-Imaging Japanese Women*, p.272

candidates uniquement dans des buts publicitaires, alors que le Parti Communiste (JCP) le fait pour obtenir le support des organisations de femmes. Résultat : en 1984, seulement huit des 508 membres de la Chambre des Représentants (1,6%) et 19 des 249 de la Chambre des Conciles (7,6%) sont des femmes⁵⁹. Par ailleurs, il est clair que, outre le fait que le LDP ait choisit ses candidates selon des standards publicitaires, celles-ci aient également eu en commun de posséder une source de support financier autre que le parti, épargnant ainsi au LDP les frais d'une campagne électorale.

Par ailleurs, entre 1968 et 1989, on assiste à un changement de statut des activités législatives des femmes, celles-ci cessant d'être des agents de préservation de l'ordre existant pour devenir une force d'opposition à celui-ci. Elles ouvrent la voie, et en 1989, le pourcentage de femmes élues à la Chambre des Conciles passe soudainement de 3% à 13%⁶⁰. Toutefois, ce n'est pas là le reflet d'une redéfinition fondamentale du rôle des femmes en politique, malgré que les médias chantent l'arrivée de « l'ère des femmes ». Il s'agit plutôt de l'impact d'une combinaison de facteurs favorisant leur entrée en politique soit : le passage d'une nouvelle taxe à la consommation par le LDP, le scandale sexuel concernant le Premier ministre et, enfin, la nomination d'une femme comme chef de parti. Cette femme, Takako Doi, fut élue pour la première fois en 1969 à la Chambre des Représentants en tant que membre du Parti Socio-Démocrate (SDPJ)⁶¹. En 1986, le SDPJ ayant connu une grande défaite, de nombreux membres démissionnent et laissent le parti dans l'embarras. C'est alors que Doi fut poussée à prendre la direction du parti, les membres la percevant comme un « agneau sacrificiel », un chef temporaire en attendant de trouver le vrai successeur, ainsi que le démontre clairement une citation d'Iwao (1984, p.228) :

To be perfectly honest, we considered Doi Takako as a « tide-over » (tsunagi) figure. Everybody realized that. In the party, they were saying eloquent things about Doi and the ability of women, but when it comes right down to it, the Socialist party is a man's party. To tide things over until a better person appeared, we were basically putting on a show with Chairperson Doi taking care of the interests of women.

⁵⁹ Hoshii Iwao, *The World of Sex*, p.107

⁶⁰ Sumiko Iwao, *Japanese Woman: Traditional Image & Changing Reality*, p.218

⁶¹ Ancien Parti Socialiste.

De la même façon, le parti présente un nombre élevé de candidates à l'élection de 1989, non pas parce qu'il croit en elles, mais parce que, convaincu de perdre, il ne veut soumettre ses membres masculins à une défaite et à la perte de crédit qui s'en suivrait. Cependant, la popularité de Doi atteint un niveau phénoménal, et les médias nomment alors « stratégie Madonna » sa stratégie consistant à supporter et unifier les femmes candidates dans un effort d'opposition au LDP. Bien que l'élection de 1989 marque un point tournant par rapport à la présence des femmes en politique nationale, elle ne leur donne cependant pas le pouvoir nécessaire pour changer la politique japonaise et ne réussit pas non plus à habituer la population japonaise à une présence féminine en politique.

Après de nombreuses critiques, entre autre face au fait qu'elle n'ait pas posé de stratégie claire lors de sa venue au pouvoir, Takako Doi démissionne de la position de chef du SDPJ en 1991. Toutefois, malgré sa démission, l'ascension de Doi au poste de chef de parti provoque une prise de conscience chez les Japonaises du fait que l'activisme peut être un moyen d'exprimer leur choix politique. De plus, la présence des femmes au niveau national, bien que restant très faible, continue d'augmenter graduellement. Cependant, le système politique en place ne favorise pas l'accès des femmes à la politique nationale. En effet, les coûts astronomiques des campagnes électorales et la nécessité d'obtenir le support du parti sont seulement deux des nombreux facteurs limitant la participation féminine à la politique. Ainsi, bien que lors de l'élection pour la Chambre des Représentants de 2000 il y eut une augmentation de 50% des élues féminines (se rapprochant pour la première fois des résultats de 1946), ces 35 candidates ne représentent toujours qu'un faible 7,3% des 480 sièges⁶².

3.2. Le Niveau Local

Selon Iwao (1993) si les femmes n'ont pas encore réussi à percer au niveau de la politique nationale et si leurs convictions n'y sont pas vraiment reflétées, elles représentent cependant une force significative au niveau local. En effet, elles occupent un nombre substantiel de sièges dans les associations préfectorales et municipales et

⁶² <http://www1.jca.apc.org/fem/senkyo/shuugiin>

sont actives dans des organisations de citoyens, non seulement en tant que membres, mais également en tant que leaders et organisatrices. Ce sont pour la plupart des femmes au foyer ayant décidé de s'impliquer dans une association de citoyens, non pas par intérêt individuel ou dans un but d'épanouissement personnel, mais pour le bien de leur famille⁶³ ce qui justifie, auprès de l'entourage, leur participation à ce niveau politique.

Ces femmes au foyer, surtout issues de milieux aisés, ont souvent une formation universitaire et nombre d'entre elles ont participé aux luttes étudiantes dans les années 60. Elles sont donc conscientes des problèmes sociaux et capables d'exprimer leurs idées politiques. En devenant membres de ces groupes, certaines intensifient peu à peu leurs activités et parfois, suite à un élément déclencheur (la pression des autres membres, le besoin de s'opposer une nouvelle loi, etc.), elles en viennent à occuper des places clés au sein du groupe et même des positions dans le gouvernement local. Ces femmes au foyer, qui se passionnent pour une cause, sont souvent désignées par *katsudo sengyo shufu* (« activiste femme au foyer à temps plein ») terme remplaçant l'appellation traditionnelle *sengyo shufu* (« femme au foyer à temps plein »). Toutefois, nombre d'entre elles refusent d'occuper une place de pouvoir par crainte de porter préjudice à la position sociale de leur mari.

Bref, ce n'est pas dans le but de faire une carrière politique qu'elles entrent dans des associations de citoyens, mais plutôt parce qu'elles cherchent à combler leurs temps libres ou veulent représenter leur famille. Si elles en viennent à jouer un rôle politique, c'est à la suite d'événements qu'elles n'avaient ni calculés, ni planifiés à l'avance. Malgré ce fait, entre 1979 et 1991, la représentation des femmes à des niveaux inférieurs à celui de la Diète a doublé et le succès électoral d'individus ayant débuté dans des associations volontaires fut particulièrement notable. Par ailleurs, en 1991, la première femme maire est élue dans la ville d'Ashiya⁶⁴. Ainsi, bien qu'elles ne poursuivent pas intentionnellement de carrière politique, ces femmes, relativement nombreuses, représentent une force significative capable de changer certaines tendances dans les politiques locales et de pousser leurs membres vers des échelons supérieurs.

⁶³ Par exemple, des associations de consommateurs ou encore des associations contre les pesticides.

⁶⁴ Située dans la préfecture de Hyogo.

4. Le Choix politique

4.1. Ces Femmes et leurs choix

Peu de femmes choisissent de mener une carrière politique au Japon, entre autre parce que cette voie entre en conflit avec leurs autres rôles ainsi qu'avec les qualités estimées désirables chez une femme dans la tradition culturelle japonaise (modestie, douceur, flexibilité, esprit pacifique, etc.). De plus, la décision de se présenter comme candidate est rendue difficile par de nombreux obstacles auxquels les hommes n'ont pas nécessairement à faire face, à savoir la nécessité de surmonter l'opposition de la famille et de l'entourage, d'éviter de porter préjudice au statut social du mari⁶⁵, et, si elles ont des enfants, l'obligation de cumuler le rôle de mère et de politicienne, sans être en mesure d'obtenir l'aide de l'époux. Dans de telles conditions, on peut se demander quelles sont les femmes prêtes à affronter la désapprobation sociale et à surmonter les conflits de rôles, pour pouvoir entrer en politique ou participer au mouvement de libération des femmes.

Selon Susan Pharr (1981), l'apprentissage politique de base se fait majoritairement avant que les enfants intègrent l'école secondaire. Parmi les agents ayant un rôle important dans cet apprentissage, on retrouve, entre autres, la famille, l'école et les pairs. L'exposition à des agents autres que la famille (dont l'influence est la plus forte) détermine le degré d'éloignement par rapport aux convictions et à la vision familiale. Au Japon, il semblerait que les filles sont plus proches de leur famille que les garçons et donc qu'un des éléments majeur influençant leur participation à la politique, est la présence d'un membre de leur famille dans le monde politique. Le parent de sexe opposé est généralement désigné comme étant l'agent clé dans l'apprentissage des rôles sexuels. Cependant, au Japon, la grande proximité mère/fille semble inverser cette tendance, comme le démontre le nombre supérieur de cas où, les deux parents ayant des vues politiques différentes, la fille partage celles de la mère et non du père. Bien que

⁶⁵ Si l'employeur de celui-ci voit la chose négativement, l'épouse se voit alors pratiquement obligée d'abandonner.

l'éducation universitaire joue un rôle clé dans la socialisation au monde politique, la famille demeure l'élément déterminant quant à la nature et au niveau d'engagement.

Toujours selon Susan Pharr (1981), parmi les Japonaises actives politiquement, on trouve de nombreux exemples de femmes appartenant à la catégorie néo-traditionnelle, c'est-à-dire celle pour qui le rôle d'épouse et de mère prédomine et pour qui toute autre activité doit lui être subordonnée, tel que le prescrit l'idéologie dominante. Elles décident d'entrer en politique uniquement quand cette participation peut être considérée comme une extension de leur rôle et un choix respectant la figure d'autorité masculine présente dans leur vie. Ainsi, on retrouve de nombreux exemples de femmes qui, suite au décès ou à la maladie de leur époux, prennent la place de celui-ci dans une organisation politique. Toutefois, cette participation est généralement de courte durée, une fois le successeur masculin trouvé, l'épouse étant renvoyée à ses fourneaux. Leur loyauté politique est par ailleurs accordée à leur mari plutôt qu'à une idéologie ou une cause politique et par conséquent, leurs convictions changent en même temps que celles du chef de la maison. Ce type de candidates qui entrent en politique uniquement quand elles sont supportées ou poussées par le chef de famille est principalement représenté dans les rangs du LDP, un parti enclin à appuyer le modèle familial traditionnel.

Les autres femmes actives politiquement appartiennent aux catégories « nouvelle femme » (qui accepte la vision traditionnelle selon laquelle le rôle domestique devrait être central, mais qui pense que les femmes devraient participer à d'autres activités hors de la maison) et « égalitariste radicale » (qui rejette les rôles sexuels traditionnels faisant de la maison la principale responsabilité de la femme (catégorie extrêmement marginale au Japon)). Il semble que la mère de ces femmes n'ait pas servi de modèle allant à l'encontre des rôles traditionnels et que leur père, bien que servant souvent de modèle pour l'activité politique, ne les aient pas poussé à y participer. Toutefois, malgré une désapprobation verbale lorsque leur fille sortait du modèle traditionnel féminin, il est clair que les mères de ces futures politiciennes et activistes ont transmis indirectement un message opposé. De plus, même si ces parents ne poussent pas leur fille à adopter cette voie, il semblerait qu'ils leur offrent plus de liberté pour effectuer leurs choix

personnels rendant ainsi possible l'option activiste. Une fois qu'elles ont intégré cette ouverture, l'influence d'amis, de personnalités politiques ou encore le contact avec des événements marquants déclencherait alors leur participation à la politique ou à des groupes activistes. Celle-ci n'étant généralement pas perçue positivement par l'entourage et la société plus large, elles doivent alors faire face aux conséquences par fois très lourdes de leurs choix.

4.2. La Perception et les réactions

Alors que le vote est considéré comme étant un geste politique approprié et positif pour les femmes, la légitimité de leur participation à toute autre activité de nature politique est beaucoup moins acceptée. Cette perception négative de la politisation des femmes est justifiée par une explication culturelle et biologique et par l'affirmation qu'elles n'ont pas leur place dans cet univers. La vision traditionnelle veut qu'elles ne devraient même pas s'intéresser à la politique, qu'elles ne peuvent d'ailleurs pas comprendre et qu'elles devraient simplement consulter leur mari et leurs amis pour savoir comment voter. Si une femme devient active politiquement, elle doit alors afficher des qualités qui sont opposées à celles jugées désirables pour son sexe. En agissant de manière « peu féminine », les célibataires compromettent alors sérieusement leurs chances de mariage et les femmes mariées doivent faire face à la possibilité de nuire au statut social de leur mari. Ainsi, dans la société japonaise, l'activisme des femmes est culturellement considéré « contre nature », tout comme il l'est biologiquement. En effet, il n'est pas rare d'entendre dans le discours de tous les jours des remarques selon lesquelles les femmes n'auraient pas la résistance nécessaire pour être politiquement actives, puisqu'elles sont biologiquement différentes des hommes, et que l'activisme est mauvais pour leur santé. De plus, la vision traditionnelle veut que les femmes soient, à la base, mal équipées pour le travail théorique et intellectuel et qu'elles fonctionnent uniquement sous la pulsion émotionnelle.

Cette perception a non seulement un effet sur la décision des femmes d'entrer en politique, mais également sur la nature de leur participation, une fois cette décision prise. Devant l'impossibilité d'exclure les femmes du monde politique aujourd'hui, le

discours social affirme maintenant qu'elles ne peuvent performer que dans les domaines liés au *daidokoro kankaku* (« instinct de la ménagère ») tels l'éducation, le soin des enfants, les affaires domestiques, l'environnement etc., et qu'elles n'ont pas les compétences pour occuper des postes liés aux affaires économiques, à la sécurité et à la diplomatie. Ainsi, le rôle des femmes en politique est vu comme une extension de leurs responsabilités domestiques et donc leur présence à la Diète n'est souvent justifiée que si elles y sont pour représenter les intérêts des femmes en tant qu'épouses et mères. Par ailleurs, la vision négative de la participation féminine à la politique n'est pas uniquement attribuable aux hommes, mais également à certaines femmes. En effet, selon une enquête de 1987 (Iwao, 1993 : 240), plus de 60% des femmes croient que plus de femmes devraient entrer en politique; 16% des femmes et 26% des hommes pensent que leur nombre ne devrait pas augmenter; 20% des femmes dans la cinquantaine et moins de 10% de celles dans la trentaine affirment que les femmes ne devraient pas entrer en politique. Bien que la perception de la participation des femmes en politique semble être en cours de changement, les barrières à leur participation réelle restent énormes.

En effet, une fois qu'une femme a fait son entrée en politique, la pression sociale est considérable et par conséquent la « tension entre les rôles » peut être énorme et rendre difficile l'intégration de leurs idéaux dans leur comportement. Selon Pharr (1981), les femmes politiciennes choisissent parmi trois stratégies pour répondre aux attentes à leur égard soit : sexualiser le rôle politique, compartimenter leurs rôles ou défier les critiques (famille, amis, proches etc.). Dans la stratégie de la sexualisation des rôles, les femmes confinent leurs activités politiques aux sphères ayant le plus de chances d'être jugées acceptables par la vision traditionnelle dominante et justifient leur activisme selon des critères que les critiques perçoivent positivement. De plus, une fois intégrées dans un groupe politique ou activiste, elles limitent leur participation à des fonctions « féminines » (servir le thé, répondre au téléphone etc.), limitation facilitée par la division sexuelle très claire des rôles qui est généralement en place dans les associations politiques. Les femmes qui adoptent la stratégie de la compartimentation des rôles, pour leur part, ne modifient ni n'excusent leurs activités politiques pour calmer les critiques, mais elles adoptent un comportement différent à l'intérieur et à

l'extérieur du groupe politique. Ce comportement d'évitement lorsqu'il est poussé à l'extrême peut parfois aller jusqu'à cacher à l'entourage la participation politique. Finalement, certaines femmes décident de défier les critiques de leur entourage et de la société. Elles sont, plus que celles des deux autres catégories, des agents de changement de la division sexuelle des rôles, mais leur nombre est encore négligeable.

Bref, prendre la décision de participer à la politique ou d'entrer dans des groupes d'activistes présente de nombreuses difficultés pour les femmes du point de vue de la pression sociale. Parmi les risques qu'elles rencontrent en devenant actives politiquement, les femmes doivent faire face à la possibilité d'être isolées socialement, rejetées par leurs proches ou encore subir leurs réprimandes. De plus, il leur devient difficile de maintenir un travail conventionnel lorsqu'elles ont défié le rôle traditionnel féminin. Ainsi, s'il y a eu une amélioration de la participation des femmes au monde politique, la route est encore longue avant d'atteindre une véritable égalité entre les sexes.

En conclusion, il est intéressant de noter que les femmes qui ont réussi à percer en politique y sont parvenues non pas en détruisant les barrières en place, mais plutôt en les manipulant. Par conséquent, leur entrée dans ce monde n'a souvent pas eu l'effet d'ouvrir la voie aux autres femmes venant après elles. Dans de telles conditions, on peut s'attendre à ce que les femmes politiciennes aient à gérer de très grandes tensions face à l'image publique qu'elles doivent construire et projeter. En effet, dans un contexte où l'approbation sociale est loin d'être acquise, elles doivent doublement se battre pour obtenir les votes nécessaires à leur élection et donc porter une attention encore plus grande à l'image qu'elles projettent. Dans le cas du Japon où le langage utilisé par les femmes a un rôle décisif dans la perception qu'on a d'elles, on peut penser que ce langage sera révélateur des tensions vécues par les politiciennes et de leur changement de statut, ce que nous examinerons dans les prochains chapitres.

Chapitre IV : Le Lexique

1. Les Pronoms personnels

En japonais, la tendance générale, tout comme la préférence marquée des locuteurs, est d'omettre les pronoms personnels dans leur discours. Cependant, lorsqu'ils sont utilisés, le choix de ceux-ci, particulièrement pour la première et la deuxième personne, est influencé par le sexe du locuteur et sa relation avec l'interlocuteur. Il reflète donc la position sociale du locuteur ainsi que la relation qui le lie à l'interlocuteur ou à une tierce personne dont il parle. Ce phénomène est parmi les plus souvent relevés par les chercheurs comme une des caractéristiques principales du langage féminin japonais.

En examinant le cas des pronoms personnels de la première personne, on remarque que les hommes réfèrent à eux-mêmes principalement par *boku* (forme familière) et *ore* (forme populaire utilisée entre amis), le second étant cependant un peu moins utilisé dû à son caractère plus informel et à la possibilité qu'il prenne une connotation vulgaire. Les femmes, quant à elles, ont le choix entre les pronoms exclusifs féminins *atakushi* (forme polie et formelle qui implique la modestie) ou *atashi* (forme familière). Elles manifestent cependant une nette préférence pour les formes non marquées par le genre *watakushi* (forme polie et formelle impliquant la modestie) et particulièrement pour la forme neutre *watashi*. Les hommes utilisent également ces deux derniers pronoms, mais uniquement dans des contextes formels, entre autres pour montrer une grande déférence dans le cas de *watakushi*, alors que pour les femmes *watashi* est vraiment le pronom de tous les jours. On peut donc considérer ces pronoms comme étant des marqueurs de genre, dans une relation non exclusive avec ce dernier⁶⁶. En d'autres mots, il s'agit selon Ochs (1992), d'un trait de langage utilisé par les hommes et par les femmes, mais en plus grande proportion par un des deux sexes, dans ce cas, les femmes. Ajoutons que Shibamoto (1985) relève aussi les formes *washi*

⁶⁶ Relation également désignée par l'expression « par préférence ».

(forme populaire utilisée par les personnes âgées) et *wagahai* propres aux hommes ainsi que *atai* chez les femmes (forme populaire qui peut avoir une connotation vulgaire), pronoms qui sont cependant rarement utilisés aujourd'hui.

*Tableau I :
Manifestations des pronoms personnels de la première personne
en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers.*

	Femmes							Hommes	
	M.M.	D.T.(S)	D.T.(H)	T.M.	N.S.	O.Y.	T.K.	A.S.	S.K.
<i>Watashi,</i> <i>watakushi</i> (« moi »)	61.4 (47)	71.2 (127)	54.5 (69)	101.4 (143)	44.9 (51)	57 (31)	161.4 (122)	109 (46)	96 (137)
<i>Watashijishin,</i> <i>Watakushijishin</i> (« moi- même »)	1.3 (1)	2.2 (4)		2.1 (3)	0.9 (1)	1.8 (1)	7.9 (6)		
<i>Watakushigoto</i> (« moi-même » à la forme polie)						11 (6)			
<i>Watashitachi,</i> <i>Watakushitachi</i> (« nous »)	1.3 (1)	4.5 (8)	26.1 (33)	2.1 (3)	22 (25)	7.4 (4)		7.1 (3)	16.1 (23)
<i>Watakushidomo</i> (« nous » à la forme polie)	1.3 (1)	2.8 (5)	3.9 (5)	5 (7)	2.6 (3)			2.4 (1)	1.4 (2)
<i>Wareware</i> (« nous » à la forme formelle)	1.3 (1)	3.4 (6)		2.1 (3)				30.8 (13)	0.7 (1)

En examinant la distribution des pronoms personnels de la première personne dans notre échantillon, nous avons été confrontée à un problème majeur concernant les formes *watakushi*, *watashi* et *atashi*. En effet, ces trois pronoms, lorsqu'ils ne sont pas écrits avec le syllabaire *hiragana*, sont écrits avec le même caractère *kanji*⁶⁷, soit 私. Or dans notre retranscription des interventions à la Diète, c'est sous cette forme qu'ils figuraient, rendant ainsi impossible leur différenciation. De plus, malgré les problèmes majeurs que nous avons rencontrés lors du visionnement des documents audio-visuels des sessions de la Diète disponibles sur Internet⁶⁸, nous avons tout de même tenté

⁶⁷ Caractères d'origine chinoise.

⁶⁸ Problèmes décrits au chapitre II.

d'écouter une partie des interventions afin de déterminer quelle forme était employée. La mauvaise qualité du son, l'impossibilité de vérifier visuellement la prononciation sur les lèvres du locuteur, ainsi que la vitesse d'énonciation trop rapide, ont rendu cette tentative peu significative. Notons cependant que, lors de notre écoute, nous n'avons relevé aucune manifestation de la forme féminine *atashi*, mais nous ne sommes pas en mesure d'affirmer avec certitude leur absence totale de notre échantillon, bien que le caractère formel de la situation favoriserait celle-ci. Dans un même ordre d'idées, les pronoms masculins *boku* et *ore*, formes familières et même populaires dans le cas de la seconde, sont totalement absentes de l'ensemble du discours des hommes. Toutefois, on retrouve une manifestation de la forme plurielle *bokutachi* dans le discours de Noda Seiko, alors qu'elle cite les propos d'un homme, spécifiant ainsi sans avoir à le dire explicitement, le genre de celui-ci sans enfreindre, toutefois, les normes liées au genre quant au choix pronominal.

Une différence dans l'utilisation pronominal selon le genre du locuteur est cependant observable dans l'emploi de *watashijishi* (forme neutre) et de *watakushigoto* (forme polie impliquant la modestie) signifiant « moi je » ou « moi-même » avec une forte insistance sur l'appropriation par le locuteur de l'énoncé ou de l'affirmation auquel il se réfère. En effet, ils sont présents dans le discours de toutes les femmes (au moins une des deux formes), mais complètement absents de celui des hommes ainsi que de Doi Takako en 1989-90. Ce choix pronominal qui parfois atténue la force d'un énoncé en impliquant que les faits ne sont pas acceptés par tous, pourrait être considéré comme le reflet de la position des femmes dans le monde politique alors que l'appui des partis est encore faible. Dans ces circonstances, un éventuel blâme pour une affirmation ainsi formulée ne revenant qu'au seul locuteur.

Une autre différence significative a été relevée dans l'utilisation des pronoms personnels de la première personne, mais cette fois-ci, du pluriel. Nous avons noté quatre formes différentes du pronom « nous » dans notre échantillon, soit *watashitachi* (forme neutre), *watakushitachi* (forme polie), *watashidomo* (forme très polie) et *wareware* (forme très formelle). Encore une fois, le type de caractère utilisé a posé problème, nous empêchant de différencier *watashitachi* et *watakushitachi* pour les

raisons que nous avons évoquées plus haut. En analysant la répartition de ces pronoms entre les deux sexes, nous avons relevé, dans le discours des femmes aujourd'hui, une légère baisse dans la fréquence d'utilisation de la forme la plus polie *watashidomo*; cette utilisation est maintenant, en moyenne, pareille à celle des hommes. Cependant, plus significative encore, est la nette préférence des politiciens pour la forme la plus formelle *wareware*⁶⁹ contrairement à leurs collègues féminines qui ont même affichées une baisse d'utilisation de cette dernière. Il semblerait donc que la perception de cette forme, comme étant rigide et trop formelle pour être employée par un locuteur féminin, ait encore une influence sur le choix pronominal des politiciennes. Finalement, nous avons relevé une plus grande fréquence d'utilisation des pronoms de la première personne dans toutes ses formes à l'exception de *watashijishin* et *watakushigoto*, dans le discours des hommes.

Examinons maintenant les pronoms personnels de la deuxième personne. Encore une fois, c'est l'omission qui est généralement favorisée par les locuteurs japonais. Toutefois, dans le cas des pronoms de la deuxième personne, cette omission est nettement plus marquée chez les femmes, le nom propre ou le titre étant le plus souvent utilisé pour s'adresser à un individu. De plus, alors qu'il existe des formes masculines pour le pronom de la deuxième personne, il n'y a aucune forme exclusivement féminine. Les pronoms masculins sont *temee*, pronom rude à connotation négative et *kisama*, très péjoratif, dégradant et impliquant le mépris. Shibamoto (1985) classe également *kimi* (marquant l'intimité) parmi les formes masculines, alors que selon Bodine (1992), ce pronom pourrait être repris par les deux sexes, les femmes l'utilisant toutefois uniquement envers des égaux ou des inférieurs. Quoiqu'il en soit, ce pronom est, sans aucun doute, très rarement observé dans le langage des femmes. Le classement de la forme familière *omae* pose aussi certains problèmes, puisqu'alors que les hommes l'utilisent sans restriction, hormis face à un supérieur, son utilisation par les femmes se limite soit au langage vulgaire, soit à des personnes âgées qui s'adressent à de jeunes enfants ou à des animaux. Finalement, *anata* et sa forme contractée *anta* (forme familière) sont les deux pronoms généralement acceptés comme étant communs

⁶⁹ Nos informateurs ont affirmés que l'utilisation de cette forme par des femmes est choquante en raison de son caractère trop formel et pompeux.

aux deux sexes qui l'emploient à l'égard d'une personne égale ou inférieure. A noter que leur utilisation varie cependant sur certains aspects, les hommes leur préférant le plus souvent les formes pronominales masculines.

*Tableau II :
Manifestations des pronoms personnels de la deuxième personne
en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers*

	Femmes						Hommes		
	M.M.	D.T.(S)	D.T.(H)	T.M.	N.S.	O.Y.	T.K.	A.S.	S.K.
<i>Anata</i> (« toi »)		2.8 (5)	44.2 (56)	1.4 (2)			41 (31)		20.3 (29)
<i>Anatasama</i> (« toi », forme polie)				2.1 (3)					
<i>Anatatachi</i> (« vous »)							1.3 (1)		
<i>Anatagata</i> (« vous », forme polie)			9.5 (12)						8.4 (12)

Nous avons relevé dans notre échantillon, comme dans le cas des pronoms de la première personne, une absence totale des pronoms personnels exclusivement masculins ou fortement marqués par ce genre. C'est donc uniquement la forme *anata*, sa variante polie *anatasama* (peut être sarcastique) et leurs équivalents pluriels *anatatachi* ainsi que *anatagata* (forme polie) qui se sont manifestés dans le discours des politiciens. Nous avons noté une nette augmentation du nombre d'utilisations attribuables aux femmes. Cette situation reflète, sans doute, une hausse du statut social de celles qui évoluent dans le milieu politique puisque ce pronom ne peut être employé que face à un égal ou à un inférieur. Soulignons cependant que cette hausse observée chez Tanaka Makiko, qui emploie même la forme à connotation sarcastique alors qu'elle est ministre, est principalement attribuable à Tsujimoto Kiyomi. Ce constat, qui peut sembler anodin à première vue, est significatif si on le met en parallèle avec la très grande utilisation de ce pronom par Doi Takako en 1989 (la plus forte utilisation relevée chez une femme dans notre échantillon) et celle, beaucoup moins élevée, qu'elle en fait au début des années 1980. Ces deux femmes qui appartiennent au Parti Socio-Démocrate, un parti

manifestant plus d'ouverture envers ses représentantes féminines, pourraient avoir davantage accès à un statut social égal à celui des hommes au sein du monde politique que celles appartenant à d'autres partis.

Enfin, nous retrouvons les pronoms personnels de la troisième personne, les plus fortement omis de tous dans la langue japonaise, particulièrement par les femmes. Ils sont au nombre de cinq, *kare* désignant un homme bien connu du locuteur ou encore égal ou inférieur à lui, *kanojo* référant à une femme selon les mêmes conditions que *kare*, et *kono kata*, *sono kata* ainsi que *ano kata* qui sont les formes respectueuses désignant un individu envers qui le locuteur doit du respect ou qu'il ne connaît pas bien. Plus que ces formes, c'est cependant le nom auquel est ajouté un suffixe de politesse ou encore le titre de la personne à qui on réfère qui sont les formes les plus utilisées. C'est le cas dans notre échantillon, avec une préférence significativement plus grande des femmes pour l'omission. En effet, aucun pronom de la troisième personne ne fut employé dans leur discours du début des années 80, aucun en 1989-90, et seulement une des quatre femmes, Tanaka Makiko, a utilisé *kare* et sa forme plurielle *karera* 3.5 fois (moyenne sur 1000 lignes). En comparaison, les hommes ont utilisé ces deux mêmes pronoms respectivement 11.8 et 0.7⁷⁰ fois, ce qui démontre une plus grande assurance face à leur position sociale en rapport avec la tierce personne.

Bref, il semblerait que l'utilisation pronominale, quelle soit à la première, deuxième, ou troisième personne, ait évolué et reflète à certains niveaux une hausse du statut social des femmes en politique et de la reconnaissance de celui-ci, mais à un degré encore très faible. D'autre part, la différence marquée dans le choix pronominal selon le sexe du locuteur, de l'interlocuteur ou d'une tierce personne, telle qu'observée dans les conversations courantes, est pratiquement absente dans notre échantillon, non pas à cause d'une masculinisation du langage des femmes, mais plutôt en raison d'un abandon des marqueurs de genre les plus forts par les hommes.

⁷⁰ Fréquence d'utilisation moyenne sur mille lignes.

2. *Le Vocabulaire particulier*

Les recherches des linguistes qui se sont intéressées au japonais en tant que langue possédant un langage féminin particulièrement distinct, remontent jusqu'au milieu de l'époque Kamakura avec l'analyse du *nyōbō-kotoba*, le langage des dames de la cour. Ce parler était principalement caractérisé par l'emploi de mots différents de ceux utilisés par les hommes, pour désigner les objets faisant partie de la vie de ces dames (nourriture, ustensiles, effets personnels, etc.). Ce vocabulaire, initialement utilisé à titre de jargon secret, s'étendit progressivement au reste de la société et en vint à être considéré comme une marque de féminité. Bien que la plupart de ces mots ne soient plus employés aujourd'hui, quelques-uns sont encore présents dans la langue moderne. Toutefois, il est intéressant de noter que lorsqu'ils le sont, c'est la version masculine qui est alors marquée par le genre, la forme anciennement féminine étant alors neutre. À cet égard, signalons trois termes de cette catégorie qui continuent d'être en usage de nos jours : *onaka* (« ventre »), *taberu* (« manger ») et *oishii* (« bon au goût »). Aujourd'hui, ces formes, à l'origine féminines, sont utilisées par les deux sexes et *hara*, *kuu*, *umai*, leur équivalent marquées par le genre, en l'occurrence le masculin.

Notre échantillon démontre un parfait respect de la répartition de ce vocabulaire selon le genre du locuteur, malgré une présence très faible de celui-ci. Ainsi, Obuchi Yuko utilise les formes neutres *taberu* (« manger ») et *gohan* (« repas »), alors que Abe Shinzo dit *hirumeshi* (« repas du midi ») et Shii Kazuo emploie *nomikui* (« manger et boire ») ainsi que *kuimono* (« chose(s) à manger »). Seule Tanaka Makiko utilise à une unique occasion le verbe masculin *kuu* (« manger »), mais c'est alors qu'elle cite les propos d'un homme, ce qui ne consiste donc pas une dérogation aux règles d'emploi. L'absence de déviation observable par rapport à la norme sociale d'utilisation, que ce soit de la part des femmes ou des hommes, s'explique sans doute par le fait qu'il n'y a pas de lien entre le statut social et le choix de ce vocabulaire. Les hommes continuent donc d'affirmer leur masculinité en choisissant les formes marquées et les femmes évitent le risque d'être perçues comme vulgaires en les évitant.

Outre le vocabulaire issu du milieu des dames de cour de Kamakura, il existe aussi des termes d'adresse (autres que les pronoms personnels) également marqués fortement selon le genre du locuteur. En effet, Okamoto (1995) rapporte que les expressions *aitsu* (« ce gars là », (pour une fille aussi)) et *bakayaroo* (« connard ») sont perçues comme fortement masculines et vulgaires, puisque porteuses d'une connotation péjorative, les femmes ne pouvant les utiliser que dans des cas restreints pour marquer un fort dédain. Cependant, comme nous nous y attendions, ce vocabulaire, probablement considéré comme tout à fait inapproprié dans le contexte formel d'une séance à la Diète Nationale, est totalement absent de notre échantillon, tant dans le discours des hommes que dans celui des femmes.

Finalement, dans le domaine lexical, il existe également aujourd'hui une différence dans l'emploi des mots exclamatifs selon le genre du locuteur. Janet Shibamoto (1985) propose la liste d'exclamations suivante :

Formes masculines : *hoo, oi, naa, yai, kuso*

Formes féminines : *ara, maa, chotto* (*chotto* étant utilisé par les deux sexes dans sa forme non exclamative, signifiant alors « un peu » ou encore « attends ».)

Très peu de manifestations de formes exclamatives figuraient dans notre échantillon, dont aucune masculine. La forme *ara*, la plus fortement marquée par le genre féminin, est présente à une seule occasion, soit lorsque Noda Seiko cite les propos de sa sœur. L'exclamation féminine *maa* fut, quant à elle, relevée 3.9 et 2.2 fois⁷¹ dans le discours des politiciennes du début des années 1980, jamais dans celui de 1989-90, et seulement 0.9 et 1.3 fois dans celui d'aujourd'hui. Il semble donc que les exclamations les plus fortement marquées par le genre, masculin ou féminin, sont évitées, et celles qui le sont moins, sont utilisées dans une proportion plus faible que par le passé.

⁷¹ Moyenne d'utilisation sur mille lignes.

3. Le *Kango*

Avant de conclure cette section sur les différences lexicales, il importe d'examiner le *kango*, terme qui réfère aux très nombreux mots du vocabulaire japonais qui ont une origine chinoise, s'écrivent avec une combinaison de deux caractères *kanji* ou plus et se caractérisent par la lecture *onyomi*⁷². En effet, parmi les traits relevés par les linguistes comme caractérisant le parler féminin au Japon, on retrouve une préférence des femmes à utiliser les termes d'origine japonaise, dont la connotation et la sonorité sont considérées comme étant plus douces, au détriment du *kango*. Par conséquent, on dénote un plus grand pourcentage du lexique *kango* dans le discours masculin. Une des explications à ce fait, provient du caractère très spécialisé de ces termes. En effet, le vocabulaire *kango* est, en grande partie, constitué de mots spécialisés tels des termes scientifiques, politiques, économiques, etc. Or, les femmes, ayant eu pendant fort longtemps un accès limité à l'éducation supérieure, pouvaient difficilement faire usage de ce vocabulaire japonais. De plus, l'univers des femmes se limitant aux enfants et à la maison, elles n'avaient pas vraiment de raisons pour utiliser le *kango*. Il semble donc des plus pertinents d'examiner la fréquence d'utilisation de ce vocabulaire par les politiciennes, puisque leur éducation supérieure leur a donné les connaissances nécessaires et que le contexte où elles évoluent, ainsi que les sujets dont elles traitent, devraient rendre l'utilisation du *kango* plus facile et même nécessaire.

Tableau III :

Utilisation du vocabulaire kango en nombre de mots par cent lignes

	Femmes							Hommes	
	M.M.	D.T.(S)	D.T.(H)	T.M.	N.S.	O.Y.	T.K.	A.S.	S.K.
<i>Kango</i>	403	400	601	347	400	444	380	498	483

⁷² Lecture par le son.

Comme le démontre le tableau III, à l'exception de Doi Takako en 1989 qui présente un nombre de *kango* nettement supérieur à tous nos locuteurs, hommes et femmes, les hommes utilisent cette catégorie lexicale avec une fréquence moyenne légèrement plus élevée que les femmes, mais la différence n'est pas grande. Ainsi, la persistance d'une légère différence, même dans le milieu politique et le contexte des séances à la Diète Nationale, démontre que l'explication de l'éducation insuffisante des femmes et du manque de possibilités d'utilisation dans leur quotidien est insuffisante. Si à une époque donnée, l'accès réduit des femmes aux études supérieures et la limite de leur environnement à celui de la maison furent des éléments majeurs expliquant la moins grande proportion de *kango* dans leur discours par rapport aux hommes, nous croyons que cette préférence pour les termes d'origine japonaise aurait pris une connotation de plus grande douceur par le fait que les individus les utilisant personnifiaient alors cette qualité. Ainsi, la persistance, même faible, de cette différence aujourd'hui dans des milieux où l'on aurait cru qu'elle disparaîtrait est, selon nous, attribuable à la nécessité qui persiste pour les femmes d'adoucir leur langage sous certains aspects afin de pouvoir le durcir sous d'autres, et ainsi dans le cas des politiciennes, affirmer avec force leurs idées, sans toutefois provoquer une forte désapprobation sociale laquelle serait difficilement surmontable. De plus, on peut émettre l'hypothèse que les sujets auxquels les femmes politiciennes sont confinées favoriseraient le maintien d'un certain écart.

En conclusion, nous avons observé que la formalité du contexte, dans lequel se trouvait notre échantillon, favorise le choix des formes pronominales neutres par les hommes, au détriment de celles marquées par le genre. D'un autre côté, il ressort que les femmes manifestent un respect des normes sociales de langage concernant le genre, un évitement des formes les plus formelles et des styles plus rigides, par leur moins grande utilisation des *kango*, qui semble indiquer qu'elles éprouvent une insécurité persistante face à leur position en tant que membres du monde masculin de la politique.

Chapitre V : La Syntaxe

1. Les Particules finales

La langue japonaise est caractérisée par la présence en fin de phrase de particules finales qui servent à marquer, entre autre, une émotion ou une insistance. Elles sont fortement influencées par le sexe du locuteur et permettent d'exprimer un état émotionnel et d'apporter des nuances qu'il est difficile d'obtenir par d'autres moyens. L'utilisation de particules finales diminue généralement à mesure que le niveau de formalité du discours augmente. Toutefois, probablement en raison de la nature enflammée des échanges ayant lieu à la Diète, leur nombre est resté significativement élevé dans notre échantillon. Nous nous pencherons donc sur ce trait de langage dans la présente section.

Les particules finales du japonais peuvent être divisées en trois catégories lorsqu'il est question du genre : les formes féminines, les formes masculines et les formes neutres. Examinons, en premier lieu, les caractéristiques des deux particules féminines *wa* et *no* (*n* à la forme neutre). Lorsqu'un Japonais désire imiter une femme, le trait linguistique le plus fréquemment utilisé est l'ajout de la particule finale *wa*⁷³. Cette dernière est associée non seulement à la féminité, mais aussi à la coquetterie. Ainsi, bien qu'on la cite en tant que caractéristique du langage féminin, elle est en réalité surtout présente dans le discours des jeunes femmes, les femmes âgées étant souvent ridiculisées si elles l'emploient car la coquetterie est culturellement moins appropriée à leur âge. La particule *wa*, qui marque une douce insistance, prend une connotation féminine, selon Hanaoka McGloin (1986), parce qu'elle met l'accent émotionnel sur l'interlocuteur, en tentant de créer un terrain émotif commun⁷⁴. La particule finale *no*, quant à elle, peut être employée, tant par les hommes que les femmes, pour poser une question. Cependant, son utilisation dans des phrases

⁷³ C'est également le cas des homosexuels qui désirent féminiser leur discours.

⁷⁴ Il existe également une utilisation de *wa* par les hommes dans le dialecte du Kansai, mais elle diffère de la particule féminine par son ton descendant.

déclaratives est principalement restreinte aux femmes⁷⁵. Ainsi que le précise aussi McGloin (1986), ce type d'utilisation marque la féminité en raison de l'accent mis sur le fait que l'énoncé fait appel à des connaissances communes du locuteur et de l'interlocuteur. Par ailleurs, McGloin précise également que l'utilisation de la particule finale *no*, après la forme polie des verbes est réservée aux femmes. Finalement, la particule *kashira* qui, tout comme *kanaa*, sert à atténuer une interrogation ou à marquer l'auto-interrogation, est également presque exclusivement utilisée par les femmes.

Penchons-nous maintenant sur les particules finales masculines : *ze* et *zo*. La particule *ze*, uniquement présente dans le langage familier, marque l'insistance avec une nuance d'intimité très forte et peut prendre une connotation vulgaire. Quant à la particule *zo*, également présente dans le langage familier, elle sert quant à elle à indiquer un avertissement ou à atténuer un ordre. Shibamoto (1985) ajoute également, à la liste des particules masculines, la forme *na*, déformation « slang » de la particule neutre *ne*. Par ailleurs, la forme *i*, suivant généralement la particule interrogative *ka* ou la copule *da*, est, elle aussi, employée principalement par les hommes dans le langage familier, afin d'adoucir une interrogation ou un ordre.

Enfin, les formes neutres des particules finales sont *yo* et *ne*. Précisons toutefois que, si elles peuvent être utilisées par les deux sexes, les règles gérant cette utilisation diffèrent selon le genre du locuteur. Cette différence d'application des particules *yo* (forte insistance) et *ne* (« n'est-ce pas? ») s'exprime à travers les restrictions d'usage imposées aux femmes. Ainsi, alors que les hommes les utilisent de façon complètement libre, il n'est pas acceptable pour une femme de les ajouter à la fin d'un énoncé à la forme neutre. Bien que cette restriction s'applique aux phrases verbales et adjectivales, c'est surtout dans le cas des phrases nominales que la règle est stricte. Une Japonaise ajoutera donc *yo* après la copule nominale polie *desu*, mais pas directement après sa variante neutre *da*. L'utilisation de *da* étant très assertive et accompagnée d'un ton imposant, les femmes, dont on dit qu'elles évitent l'assertion, en font un usage très limité. Dans cette situation, trois choix s'offrent à celles-ci : l'omission de la copule *da*

⁷⁵ *no* peut aussi servir à remplacer un nom et n'est alors pas marqué selon le genre du locuteur.

pour uniquement conserver la particule, la combinaison de la particule neutre avec d'autres féminines, ou finalement l'agencement de ces deux options. Les mêmes restrictions s'appliquent à la particule finale *ne*, avec cependant moins de rigueur.

Tableau IV :
Répartition de la production de particules finales par locuteur
en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers

	Femmes							Hommes	
	M.M.	D.T.(S)	D.T.(H)	T.M.	N.S.	O.Y.	T.K.	A.S.	S.K.
<i>No</i>	50.9 (39)	150.8 (269)	103.5 (131)	14.2 (20)	15 (17)	73.5 (40)	13.2 (10)	40.3 (17)	38.5 (55)
<i>N</i>	101.8 (78)	56.6 (101)	3.2 (4)	30.5 (43)	31.7 (36)	22.1 (12)	154.8 (117)	9.5 (4)	139.3 (199)
<i>Yo</i>	1.3 (1)	47.6 (85)	0.8 (1)	4.3 (6)	0.9 (1)		101.9 (77)		97.3 (139)
<i>Ne</i>	13.1 (10)	57.7 (103)		17.7 (25)	3.5 (4)		43.7 (33)		26.6 (38)
<i>Yone</i>	1.3 (1)			0.7 (1)			1.3 (1)		
<i>No-yo</i>		10.7 (19)							1.4 (2)
<i>N-yo</i>		3.4 (6)		3.5 (5)	0.9 (1)		29.1 (22)		39.2 (56)
<i>No-ne</i>		14 (25)							0.7 (1)
<i>N-ne</i>		5 (9)		2.8 (4)	0.9 (1)		6.6 (5)		0.7 (1)
<i>N-yone</i>		0.6 (1)							
<i>Kana</i>	2.6 (2)	0.6 (1)			0.9 (1)				
<i>Naa</i>				1.4 (2)		1.8 (1)	1.3 (1)		
<i>Zo</i>				0.7 (1) (citation)					0.7 (1) (citation)

Examinons maintenant les manifestations de ces particules dans notre échantillon. L'élément qui frappe dès la première observation est, encore une fois, l'absence de la plupart des marqueurs de genre les plus forts. Ainsi, dans le discours des femmes, les particules féminines *wa* et *kashira* sont totalement absentes. Cette omission

ne peut être complètement expliquée par le niveau de formalité, puisque d'autres particules sont employées. Toutefois, *wa* et *kashira* sont reconnus, comme nous l'avons mentionné plus haut, pour marquer la coquetterie, coquetterie jugée inappropriée chez une politicienne à la Diète, ce qui justifierait la préférence des femmes pour leur équivalent neutre *yo* et *kana*. Nous avons également observé ce phénomène dans le discours des hommes, d'où les particules *ze* et *naa* sont complètement absentes. Seule la particule finale masculine *zo* est présente dans le langage d'un homme, Shii Kazuo, et d'une femme, Tanaka Makiko. Cependant, ces deux utilisations d'un fort marqueur de genre se trouvent, encore une fois, à l'intérieur d'une citation, apportant une précision sur le genre du locuteur initial. Toutefois, la forme masculine *naa* apparaît dans le discours de trois femmes, sans que ce soit des citations d'hommes. Tanaka Makiko utilise cette particule, non pas pour marquer le genre d'une tierce personne, mais plutôt pour souligner l'informalité d'une impression qu'elle décrit et ainsi en atténuer la force, tout comme le fait également Obuchi Yuko. Tsujimoto Kiyomi l'emploie, quant à elle, dans un contexte d'argumentation après un énoncé dur à la forme neutre, dont la copule nominale a toutefois été omise. Nous expliquons ces utilisations, à première vue surprenantes, par l'acceptation grandissante de l'utilisation de *naa* par les femmes dans des contextes informels.

Le second point qui ressort à l'examen du tableau IV, est l'absence de la particule *kana* dans le discours de Doi Takako en 1989-90 ainsi que dans celui des hommes. L'utilisation de la particule d'auto-interrogation *kana* ayant pour effet d'amenuiser la force d'une affirmation, il est clair qu'elle indique un lien réel entre langage et pouvoir. C'est donc dire que la baisse de sa fréquence d'utilisation aujourd'hui est tout aussi significative que son évitement tant par les hommes que par Doi Takako, après qu'elle soit devenue chef de parti.

Cette observation nous amène maintenant à analyser le cas de la particule finale *no* et son équivalent neutre *n*, pour vérifier la présence ou non de différences selon le genre du locuteur. En examinant les manifestations de cette particule, nous remarquons premièrement que dans une majorité écrasante de cas, elle est accompagnée de la copule nominale et se trouve rarement seule. L'utilisation des formes polies *nodesu* et *ndesu* est

alors commune aux deux sexes, mais celle des équivalents neutres *noda* et *nda* est, quant à elle, restreinte aux hommes. Cette restriction est respectée dans notre échantillon. En effet, nous avons dénombré quatre manifestations de la forme neutre dans le discours de Shii Kazuo. On retiendra cependant que les deux formes neutres utilisées dans le discours de Moriyama Mayumi, de même que les deux dans celui de Obuchi Yuko et celles de Noda Seiko, le sont toutes en contexte de citation. Quant à la présence de cette particule après un verbe à la forme polie, utilisation réservée aux femmes, elle ne fut relevée qu'une seule fois, dans le discours de Tanaka Makiko. Dans notre échantillon, la particule *no* (*n*) seule apparaît toujours dans des phrases interrogatives sauf à une occasion, dans un énoncé de Tsujimoto Kiyomi, où elle est utilisée sous la forme affirmative généralement réservée aux femmes. Tout compte fait, nous l'avons observé, la fréquence d'utilisation de cette particule par les femmes, entre le début des années 80 et aujourd'hui, a diminué et elle est maintenant plus basse que celle des hommes, contrairement à la tendance générale telle qu'affirmée par Ochs (1986 : 13).

Dans le cas des particules *yo* et *ne*, nous n'avons trouvé aucune manifestation d'énoncé où la copule neutre *da* est volontairement omise pour se conformer au langage des femmes. Par contre, nous avons relevé trois instances où la particule *yo* suit une phrase à la forme neutre dans le discours de Tsujimoto Kiyomi, utilisation habituellement masculine. Un des trois cas est une citation, mais les deux autres sont, bel et bien, les propos de Tsujimoto et ne sont pas combinés avec d'autres particules féminines. Cela semble démontrer une plus grande assurance permettant l'utilisation de formes fortes dans des contextes de débats, Tsujimoto ayant aussi employé la particule *naa*, tel que nous l'avons noté plus haut. Du côté de *ne*, force est de constater que les femmes l'utilisent fréquemment après les formes honorifiques des verbes, des adjectifs (*yoroshuugozaimasu ne*) et de la copule nominale, tandis que les hommes choisissent exclusivement les formes polies. Par contre, il est important de mentionner une grande variation dans leur fréquence d'utilisation. Abe Shinzo, l'individu dont le langage est le plus formel, les évite complètement. En ce qui concerne les combinaisons *yone* et *n-yone*, celles-ci sont présentes uniquement dans le langage des femmes. La proportion dans laquelle la particule est combinée avec d'autres pour en atténuer la force est

généralement plus élevée que chez les hommes. C'est également le cas de *ne*, les femmes l'utilisant généralement plus souvent que la forme plus dure *yo*.

Bref, nous avons encore une fois relevé une atténuation de la distance entre le langage des deux sexes par une omission des formes les plus fortement marquées par le genre, qu'elles soient féminines ou masculines. Par contre, bien que nous ayons constaté que les femmes utilisent des particules finales qui en atténuent la force par l'agencement avec l'honorifique ou par la combinaison plus fréquente avec d'autres particules, nous avons également inventorié certaines situations, particulièrement chez Tsujimoto Kiyomi, où elles allaient à l'encontre des normes pour donner du poids à leurs énoncés. Finalement, nous avons remarqué chez certains individus (Doi Takako (Heisei), Obuchi Yuko et Abe Shinzo) un évitement plus grand des particules finales, sans lien toutefois avec le genre du locuteur.

2. Les Catégories des prédicats

Dans son livre Japanese Women's langage (1985), Janet Shibamoto fait état de sa recherche sur les traits grammaticaux du langage féminin qui ont été négligés par d'autres études, soit, entre autres, la catégorie des prédicats produits et l'ordre des mots. Ces marqueurs de genre étant produits à un niveau plus inconscient que les autres, ils seraient moins facilement manipulables par les locuteurs. Shibamoto en fait d'ailleurs la démonstration en analysant les dialogues produits par des vedettes masculines qui adoptent un comportement corporel et langagier féminin.

En général, la catégorie des prédicats la plus souvent produite est de type verbal, peu importe le sexe du locuteur. Toutefois, il est souvent affirmé que les femmes émettent plus de phrases adjectivales, alors que les hommes produiraient une plus grande proportion d'énoncés verbaux. Ce constat n'est pas partagé par Shibamoto, qui avance plutôt la théorie selon laquelle le discours féminin contiendrait plus de formes suspensives (forme en *te*) et de formes exclamatives que celui des hommes.

Tableau V :
Répartition du pourcentage des prédicats produits selon leur catégorie

	Femmes							Hommes	
	M.M.	D.T.(S)	D.T.(H)	T.M.	N.S.	O.Y.	T.K.	A.S.	S.K.
Verbaux	79.1%	64.8%	80.2%	87.2%	73.2%	81%	82.9%	95.5%	83.1%
Adjectivaux	1.5%	3.8%	9.6%	8.5%	3.2%	2.2%	3.6%		0.5%
Nominaux	9.2%	14.5%	5.6%	6.5%	17.6%	4.7%	5.9%	2.5%	3.3%
Autres	10.3%	17%	4.7%	3.7%	6%	12%	7.5%	2%	13.9%

Le contexte d'un discours prononcé à la Diète Nationale et structuré par le président rend improbable l'utilisation de formes suspensives ou exclamatives et n'est donc pas représentative de la situation trouvée dans des contextes plus informels. Ceci justifie notre décision de ne pas l'analyser dans la présente recherche. Par contre, nous croyons que la production de prédicats verbaux et adjectivaux est, quant à elle, significatif, c'est pourquoi nous tenterons d'évaluer si la répartition, présente dans notre échantillon, confirme la théorie de Shibamoto, ou va plutôt dans le sens des autres recherches.

Ainsi que l'illustre le tableau V, du côté de la production de prédicats verbaux, les hommes les utilisent un peu plus fréquemment que les femmes et nous sommes frappée par une hausse significative dans la production de celles-ci chez les femmes entre le début des années 80 et aujourd'hui. Doi Takako, en 1989-90, a produit un nombre de prédicats verbaux égal à la moyenne actuelle des femmes. Il semble donc que sous cet aspect, le langage des femmes en politique se soit rapproché de celui des hommes. En ce qui concerne la production de prédicats adjectivaux, celle des femmes est nettement plus élevée que celle des hommes. De plus, on peut observer une augmentation de leur présence en général dans le langage des politiciennes. Finalement, il est intéressant de constater que, contrairement aux cas des traits lexicaux féminins relevés au chapitre IV, Doi Takako, lorsqu'elle est chef de parti, n'adopte pas un discours qui se rapproche significativement, et plus que les autres, de celui des hommes politiques. En effet, elle présente le pourcentage le plus élevé de prédicats adjectivaux, ce qui confirme l'hypothèse de Shibamoto (1985) selon laquelle, se trouvant à un

niveau plus inconscient du langage, le type de prédicat produit est un trait du parler plus difficilement manipulable. Toutefois, il semble que dans notre échantillon, la proportion de prédicats produits par catégories selon le sexe du locuteur confirme la théorie selon laquelle les femmes produisent plus de prédicats adjectivaux et, dans une moindre mesure, les hommes plus de prédicats verbaux.

3. *Les Inversions*

Shibamoto (1985) prétend également que l'inversion du sujet et celle du complément d'objet indirect sont plus souvent produites par les femmes que par les hommes. Ainsi, bien qu'en japonais les phrases soient de type SOV, le verbe étant toujours placé à la fin de l'énoncé, il arrive parfois, dans la langue parlée, que le sujet, C.O.I., adverbe ou C.O.D. soient rajoutés après le verbe. L'ajout ayant lieu dans les cas où ces derniers n'avaient pas été énoncés et que le locuteur, pour donner plus de clarté à sa phrase, décide de préciser celle-ci, ce n'est pas une faute grammaticale. Ces formes sont cependant strictement restreintes à la langue parlée et elles sont généralement caractéristiques des échanges informels où plusieurs thèmes sont traités, rendant les clarifications souvent nécessaires.

En examinant le tableau VI sur le nombre d'inversions produites par locuteur, on ne relève pas de plus grande proportion d'utilisation chez les femmes, tel que c'est le cas dans des contextes informels. De plus, du côté de la catégorie des inversions produites, celles du sujet et du C.O.I. sont, contrairement à la tendance générale, moins élevées chez les femmes que chez les hommes. Nous avons cependant relevé que les femmes, en particulier Doi Takako au début des années 80, ajoutent le nom de l'interlocuteur en fin d'énoncé beaucoup plus fréquemment que les hommes. C'est là, selon nous, une marque de l'insécurité des politiciennes qui, comme pour les « questions tag »⁷⁶, interpellent leur interlocuteur pour le forcer à écouter et répondre à leurs affirmations. C'est une façon de rapporter l'attention de l'interlocuteur vers soi. Finalement, notons qu'il n'y a aucune instance d'inversion dans le discours d'Abe

⁷⁶ Voir chapitre VII

Shinzo, notre sujet avec le langage le plus formel, ce qui tend à confirmer que leur instance d'apparition diminue avec la hausse du niveau de formalité. Elles sont également absentes des discours de Doi Takako (1989-90), Noda Seiko et Obuchi Yuko, trois politiciennes qui avaient également affiché une production de particules finales autre que *no* et *n* nulle ou significativement plus basse que les autres femmes.

Tableau VI :
Nombre d'inversions produites selon les différentes catégories,
exprimé en pourcentages et en nombres entiers

	Femmes						Hommes		
	M.M.	D.T.(S)	D.T.(H)	T.M.	N.S.	O.Y.	T.K.	A.S.	S.K.
Sujet et C.O.I.	100% (1)	18.8% (3)		44.4% (4)			44% (11)		66.7% (18)
Nom de l'interlocuteur		62.5% (10)		11.1% (1)			28% (7)		7.4% (2)
Autres		18.8% (3)		44.4% (4)			28% (7)		25.9% (7)
Moyenne total sur mille lignes	1.3 (1)	9 (16)		6.4 (9)			33.1 (25)		18.9 (27)

En conclusion, nous avons observé une constance claire dans le bas niveau de production des traits syntaxiques marqués par le genre et l'informalité chez certains individus, qu'ils soient hommes ou femmes, en l'occurrence dans le discours de Abe Shinzo, Doi Takako (1989-90), Noda Seiko et Obuchi Yuko. Toutefois, dans les cas où ces traits se sont manifestés dans notre échantillon, ce fut, à certains niveaux, de façon significative par rapport au genre. Ainsi, nous avons encore une fois noté une atténuation de la distance entre le langage des deux sexes dans le cas des particules finales, par une omission des formes les plus fortement marquées par le genre, masculin autant que féminin. Cependant, nous avons à la fois relevé une utilisation des particules finales par les femmes qui en atténuent la force, et observé certains cas où elles allaient contre les normes pour donner du poids à leurs énoncés, particulièrement chez Tsujimoto Kiyomi. La proportion de prédicats produits par catégories selon le sexe du locuteur va dans le sens de la théorie selon laquelle les femmes produisent plus de prédicats adjectivaux et, dans une moindre mesure, les hommes plus de prédicats

verbaux. Nous avons également constaté, dans le cas des inversions, un phénomène d'ajout du nom de l'interlocuteur en fin d'énoncé significativement plus élevé chez les femmes, particulièrement chez Doi Takako au début des années 80, démontrant, chez celles-ci, une plus grande incertitude linguistique.

Chapitre VI : La Politesse

Il est très souvent dit que le langage des femmes japonaises, tout comme c'est le cas dans de nombreuses autres langues⁷⁷, est plus marqué par la politesse que celui des hommes. Le japonais compte de nombreux niveaux de langage, dont la construction est fort complexe. Ainsi, par exemple, une des règles consiste, dans un langage respectueux, à changer certains termes de l'énoncé pour utiliser leurs correspondants polis. Cette modification consiste, dans certains cas, en une substitution complète d'un mot par un autre⁷⁸ et, dans d'autres cas, simplement en l'ajout des préfixes de politesses *oigo* à un mot déjà en place. De plus, la copule nominale *desu* peut adopter trois formes différentes selon le niveau de langage : la forme *da* dans le langage neutre utilisé entre amis (ou son omission lorsque le dernier mot de la phrase est un adjectif), la forme *desu* dans un langage poli et la forme *degozaimasu* dans le cas du langage honorifique. Il existe aussi la forme formelle *dearu*, se limitant presque complètement à l'écrit. Enfin, la forme des verbes varie, elle aussi, selon trois niveaux; c'est à dire que le locuteur aura recours à la forme du dictionnaire dans le langage neutre, à la forme en *masu* dans le discours poli et à des formes fort complexes et variées dans le cas du langage honorifique. Les spécialistes qui se sont penchés sur la construction du langage honorifique (*keigo*) dans la langue japonaise le classent en trois catégories : respect, modestie et politesse. Par contre, les trois niveaux de langage (familier, poli et honorifique) n'étant pas mutuellement exclusifs, il peut arriver que certaines formes familières apparaissent dans un discours poli, tout comme des formes honorifiques aux deux niveaux poli et familier. On se rappellera que le langage honorifique a pour fonction de traduire la distance sociale entre le locuteur et l'interlocuteur ou encore une tierce personne.

⁷⁷ Les femmes ne présentent cependant pas un niveau de politesse plus élevé dans toutes les langues. Ainsi, par exemple, les femmes qui habitent un village de Madagascar et qui furent étudiées par Elinor Keenan sont moins polies que les hommes du village (tel que présenté par Penelope Brown, dans « How and Why Are Women More Polite : Some Evidence from a Mayan Community », Women and Language in Literature and Society, 1980, p.112)

⁷⁸ Par exemple, *kyou* signifiant « aujourd'hui » devient *honjitsu*.

La présence du langage honorifique étant particulièrement significative dans le discours des femmes japonaises, nous examinerons, au cours de ce chapitre, les manifestations des trois catégories de l'honorifique, ainsi que celles des formes neutres.

1. *Le Langage de respect*

Le langage de respect (*sonkeigo*), ou « l'honorification du sujet », est utilisé en japonais pour parler de l'existence ou des actions des personnes à qui le locuteur doit du respect, que ce soit l'interlocuteur ou une tierce personne. Le langage de respect est donc une modification des verbes, dont le sujet ne peut en aucun cas être le locuteur lui-même, par l'utilisation de l'équivalent respectueux du verbe à la forme neutre⁷⁹, par la modification du verbe en ajoutant les préfixes *o/go* et le suffixe *ninaru* à la forme suspensive du verbe ou encore les suffixes verbaux *reru* ou *rareru* à cette même forme. Cette dernière variante est cependant la moins polie des trois, les deux autres, étant équivalentes et complémentaires, puisqu'elles s'appliquent à des verbes différents.

L'examen global du tableau VII révèle une baisse moyenne du niveau d'utilisation des différentes formes du langage de respect chez les femmes, celui-ci demeurant cependant toujours plus élevé que chez les hommes. La répartition des manifestations de la forme *o/go* + verbe + *ninaru* illustre bien ce fait avec une moyenne sur mille lignes de 7.8 et 49.3 pour les deux politiciennes du début des années 80, et de 9.9, 0, 1.8 et 9.3 pour les quatre politiciennes d'aujourd'hui comparativement à 0 et 6.3 pour les deux hommes de notre échantillon. Par ailleurs, le discours de Doi Takako, bien que présentant une baisse importante, maintient en 1989-90 une fréquence d'utilisation du langage de respect significativement plus élevée que celle des hommes. Soulignons cependant que 72% de ces instances, le plus haut pourcentage de tout notre échantillon, se trouvent sous la forme verbe + *(ra)reru*, forme la moins polie de la catégorie du langage respectueux. Ainsi, il semble que si Doi Takako conserve un niveau de politesse plus élevé que les hommes alors qu'elle est chef de parti, celui-ci prend une nature différente que par le passé.

⁷⁹ Par exemple *suru*, « faire », devient *nasaru*.

Tableau VII :
*Manifestations des différentes formes du langage de respect
en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers*

	Femmes							Hommes	
	M.M.	D.T. (S)	D.T.(H)	T.M.	N.S.	O.Y.	T.K.	A.S.	S.K.
(verbe) + <i>(ra)reru</i> ⁸⁰ (« faire... »)	43 (33)	58.9 (105)	79 (100)	27 (38)	26.4 (30)	27.6 (15)	60.8 (46)	14.2 (6)	37.8 (54)
<i>o/go</i> + (verbe) + <i>ninaru</i> (« faire ... »)	7.8 (6)	49.3 (88)	7.1 (9)	9.9 (14)		1.8 (1)	9.3 (7)		6.3 (9)
<i>(kango) nasaru</i> (« faire... »)	7.8 (6)	20.2 (36)	9.5 (12)	9.9 (14)	3.5 (4)	7.4 (4)	1.3 (1)	4.7 (2)	2.8 (4)
<i>irassharu</i> (« venir », « aller », « être là »)	23.5 (18)	21.9 (39)	0.8 (1)	37.6 (53)	1.8 (2)	7.4 (4)	29.1 (22)		
<i>Oide ni naru,</i> <i>Omie ni naru</i> (« venir »)	1.3 (1)			0.7 (1)					
<i>Ossharu</i> (« dire »)	19.6 (15)	28 (50)	8.7 (11)	34.8 (49)	7.9 (9)	3.7 (2)	26.5 (20)	21.3 (9)	14 (20)
<i>Kudasaru</i> (« me donner »)	10.4 (8)	2.2 (4)		14.9 (21)	0.9 (1)	1.8 (1)			0.7 (1)
<i>Goran ni naru</i> (« voir »)		0.6 (1)		1.4 (2)		5.5 (3)			3.5 (5)
<i>Gozonji</i> (« savoir »)	1.3 (1)	3.9 (7)	4.7 (6)	11.4 (16)		3.7 (2)		2.4 (1)	4.2 (6)
<i>Nakunaru</i> (« mourir »)				0.7 (1)					0.7 (1)
Total	114.9 (88)	185 (330)	109.8 (139)	148.2 (209)	40.5 (46)	58.8 (32)	127 (96)	42.7 (18)	70 (100)

En analysant les différentes formes du langage de respect présentes dans notre échantillon, outre celle du verbe + *(ra)reru* que nous venons d'aborder, deux autres formes semblent particulièrement significatives du point de vue du genre. Penchons-nous, en premier lieu, sur le cas du verbe *irassharu*, signifiant « aller », « venir » ou encore « être là ». Lors des entrevues que nous avons réalisées⁸¹, deux informateurs masculins âgés d'une cinquantaine d'années, ont affirmé que les hommes n'utilisent

⁸⁰ Les verbes présentés dans notre analyse sont notés à la forme neutre, soit celle employée par les dictionnaires.

⁸¹ Pour plus de détails sur la conduite et la finalité de ces entrevues, voir le chapitre 8.

pas, ou presque pas, la forme *irassharu* en raison de son niveau trop élevé de politesse. C'est effectivement ce que nous avons noté dans notre échantillon. Ainsi, nous observons, dans notre échantillon, un évitement complet de cette forme par les hommes, alors que les femmes l'utilisent avec une fréquence très élevée. On constate toutefois une certaine baisse aujourd'hui, de même qu'une variation d'utilisation, selon les individus, nettement plus grande que par le passé. Notons, par ailleurs, que l'emploi de ce verbe par Doi Takako passe de 21.9 au début des années 80, à 0.8 en 1989-90, se rapprochant ainsi, encore une fois, des tendances masculines. De plus, l'emploi du verbe *kudasaru* (« me donner »), tout en présentant une baisse de fréquence ainsi qu'une hausse de variation de production, demeure de nos jours encore plus élevé dans le discours des femmes. Bref, nous avons pu constater dans notre échantillon, une fréquence générale d'utilisation du langage de respect supérieure chez les femmes par rapport aux hommes, particulièrement dans le cas des verbes *irassharu* et *kudasaru*, fréquence ayant cependant connu une baisse significative accompagnée d'une hausse de la variation entre individus.

2. *Le Langage de modestie*

Le langage de modestie (*kenjougo*), ou l'expression d'humilité, exerce la même fonction de respect envers l'interlocuteur ou une tierce personne que le langage de respect. Toutefois, contrairement à ce dernier, il témoigne le respect par l'humilité qu'exprime le locuteur. Le langage de modestie permet au locuteur ou aux membres de son groupe social (famille, amis, collègues...) d'être les agents de l'action décrite. Il peut s'agir d'une action posée à l'égard de la personne à qui on doit du respect⁸²; mais cela peut également être l'expression modeste des actions du locuteur sans que celles-ci n'aient de lien envers l'objet du respect⁸³. A l'instar du langage de respect, le langage de modestie peut se construire par l'inversion d'un verbe neutre avec son équivalent modeste (voir les deux exemples donnés en notes de bas de page), ou par l'ajout d'un

⁸² *Sensei ni ukagaimasu* (« je pose une question au professeur ») est, par exemple, la version modeste et donc polie de *sensei ni kikimasu* (« je pose une question au professeur »).

⁸³ Par exemple, *kanada kara mairimashita* (« je suis venue du Canada ») remplace la forme neutre *kanada kara kimashita* (« je suis venue du Canada »).

préfixe et d'un suffixe à la forme suspensive du verbe, dans le cas présent *o/go* et *suru*⁸⁴. On peut également remplacer le suffixe *suru* (« faire ») par son équivalent modeste *itasu*, pour créer un niveau encore plus élevé de modestie, et donc de politesse.

Nous analyserons maintenant les manifestations du langage de modestie dans notre échantillon. Tout comme pour le langage de respect, force est de constater une fréquence d'utilisation généralement plus élevée chez les femmes que chez les hommes, de même qu'une hausse de la variation individuelle de production chez ces dernières. Toutefois, contrairement au langage de respect, nous avons, dans le cas du langage de modestie, noté une légère hausse de son utilisation par les politiciennes d'aujourd'hui en comparaison avec celles du début des années 80. La liste des formes de la modestie présentes dans notre échantillon étant longue, nous nous attarderons ici uniquement aux cas les plus significatifs, les affirmations générales s'appliquant par ailleurs aux autres cas.

Premièrement, examinons la distribution de la construction *o/go* + verbe + *suru* et de son équivalent, au niveau de modestie encore plus élevé, *o/go* + verbe + *itasu*. Notre calcul de la proportion d'apparitions de la seconde forme par rapport au nombre total d'utilisations des deux formes met en lumière la tendance nettement plus élevée des femmes, de nos jours, à opter pour la variante la plus polie. Ainsi, alors que les pourcentages d'utilisation des femmes, au début des années 80, sont de 5% et 13%, résultats pratiquement égaux à ceux des hommes (5% et 15%), ceux des femmes d'aujourd'hui sont de 22%, 25%, 43% et 13%, et 36% pour Doi Takako en 1989-90.

⁸⁴ Par exemple, *motsu* (« j'apporte » ou « je porte ») devient *omochisuru* (« je vous apporte » ou « je porte pour vous »).

Tableau VIII :
*Manifestations des différentes formes du langage de modestie
en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers*

	Femmes							Hommes	
	M.M.	D.T. (S)	D.T.(H)	T.M.	N.S.	O.Y.	T.K.	A.S.	S.K.
<i>o/go</i> + (verbe) + <i>suru</i> (« faire... »)	26.1 (20)	15.1 (27)	16.6 (21)	12.8 (18)	7.9 (9)	14.7 (8)	18.5 (14)	45 (19)	7.7 (11)
<i>o/go</i> + (verbe) + <i>itasu</i> (« faire... »)	1.3 (1)	2.2 (4)	10.3 (13)	3.5 (5)	2.6 (3)	11 (6)	2.6 (2)	2.4 (1)	1.4 (2)
<i>Sashiageru</i> (« donner »)					0.9 (1)		1.3 (1)		
<i>Ukagau</i> (« demander », « écouter », « visiter »)	17 (13)	0.6 (1)	25.3 (32)	12.8 (18)		44.1 (24)	6.6 (5)	45 (19)	22.4 (32)
<i>Ome ni kakaru</i> (« rencontrer »)				6.4 (9)					
<i>Itadaku</i> (« recevoir »)	87.5 (67)	61.1 (109)	22.9 (29)	50.4 (71)	78.3 (89)	163.6 (89)	31.7 (24)	28.4 (12)	9.1 (13)
<i>Haiken suru</i> (« voir »)	3.9 (3)		0.8 (1)	1.4 (2)		1.8 (1)	1.3 (1)		0.7 (1)
<i>Mairu</i> (« venir »)	5.2 (4)	19.6 (35)	14.2 (18)	10.6 (15)	7 (8)	12.9 (7)	5.3 (4)	4.7 (2)	4.9 (7)
<i>Oru</i> (« être »)	80.9 (62)	45.4 (81)	59.2 (75)	174.5 (246)	46.7 (53)	46 (25)	71.4 (54)	78.2 (33)	28.7 (41)
<i>Moushi ageru</i> (« dire »)	18.3 (14)	29.1 (52)	12.6 (16)	47.5 (67)	33.5 (38)	11 (6)	42.3 (32)	11.8 (5)	0.7 (1)
<i>Mousu</i> (« dire »)	13.1 (10)	4.5 (8)	10.3 (13)	12.8 (18)	2.6 (3)	1.8 (1)	7.9 (6)		0.7 (1)
<i>Itasu</i> (« faire »)	35.2 (27)	30.3 (54)	34 (43)	68.1 (96)	6.2 (7)	33.1 (18)	7.9 (6)	9.5 (4)	7 (10)
<i>Zonji ageru</i> (« penser », « savoir »)							6.6 (5)		
<i>Zonjiru</i> (« penser », « savoir »)	6.5 (5)	2.8 (5)	32.4 (41)	7.8 (11)					
Total	295 (226)	210.8 (376)	238.5 (302)	408.5 (576)	185.7 (211)	340.1 (185)	203.7 (154)	225.1 (95)	83.3 (119)

Ainsi, cela va dans le sens de la hausse générale de l'emploi du langage modeste par les femmes. Deuxièmement, soulignons que celles-ci utilisent les verbes *mousu* (« dire », le locuteur étant le sujet) et sa variante encore plus polie *moushi ageru*, plus souvent que

les hommes. Nous avons noté par ailleurs, chez l'ensemble des locuteurs tant féminins que masculins, une fréquence d'utilisation plus élevée de la forme la plus polie. Toutefois, de façon générale, ces deux verbes figurent plus souvent dans le discours des femmes que dans celui des hommes; ce constat étant encore plus valable aujourd'hui qu'au début des années 80. Troisièmement, le verbe *zonjiru*, signifiant « savoir » ou « penser », présente une baisse frappante d'utilisation chez les femmes et une absence totale de manifestation chez les hommes⁸⁵. En quatrième lieu, soulignons la présence plus grande du verbe *ukagau* (« poser une question », « écouter », « visiter ») dans le discours des hommes, présence également élevée dans le discours de Doi Takako en 1989-90. Cet usage plus fréquent s'explique par le caractère plus direct de ce verbe, en comparaison avec *shitsumon wo sasete itadakimasu*, forme par laquelle les femmes le remplacent souvent, et que nous analyserons au prochain paragraphe. Toutefois, l'utilisation fréquente de ce verbe fut également observée dans le discours d'Obuchi Yuko qui cependant utilise un discours très poli de façon générale. On peut donc penser qu'ici aussi nous sommes en présence d'une stratégie d'alternement entre le renforcement et l'adoucissement. Du reste, nous avons aussi relevé une fréquence d'utilisation du verbe *itadaku* (« recevoir ») significativement plus élevée chez les femmes (tout comme l'avait été *kudasaru* dans le langage de respect). Mais c'est dans sa forme composée citée plus haut que ce verbe est le plus significatif, comme nous le verrons maintenant.

Outre les formes simples du langage de modestie, nous tenons à examiner les manifestations de trois formes composées qui nous paraissent incontournables du point de vue du genre, comme l'illustrent les données consignées au tableau IX. Il existe une formule en japonais, *onagai shimasu*, signifiant « s'il vous plaît », ou encore « je vous (le) demande ». Or, nous avons trouvé dans notre échantillon une répartition des variantes polies de cette formule, déjà fort respectueuse, présentant une différence marquée selon le genre du locuteur. Ainsi, à l'exception de Doi Takako en 1989-90 et de Tsujimoto Kiyomi dont le langage se rapproche de celui des hommes, toutes les femmes utilisent la variante très respectueuse *onagai itashimasu* et celle au respect

⁸⁵ Au chapitre 7, nous nous pencherons sur les interprétations possibles de ce phénomène.

exacerbé *onagai moushi agemasu*, alors que les hommes les évitent complètement. Cette formule étant déjà fort polie, il devient évident que ces formes sont très significatives.

Tableau IX :
Autres formes du langage de modestie
en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers

	Femmes						Hommes		
	M.M.	D.T. (S)	D.T.(H)	T.M.	N.S.	O.Y.	T.K.	A.S.	S.K.
<i>Onegai itashimasu</i>	2.6 (2)	0.6 (1)		2.1 (3)	1.8 (2)	14.7 (8)			
<i>Onegai moushi agemasu</i>	3.9 (3)	0.6 (1)		0.7 (1)	3.5 (4)	7.4 (4)			
(<i>kango</i> ou base connective d'un verbe) + (<i>s</i>) <i>asete itatakimasu</i>	11.7 (9)	10.1 (18)	0.8 (1)	24.1 (34)	12.3 (14)	42.3 (23)		2.4 (1)	

Nous nous pencherons maintenant sur les expressions, mentionnées plus haut, combinant un *kango* ou la base connective d'un verbe avec (*s*)*asete itadakimasu*. Si on décompose cette expression pour mieux la comprendre, (*s*)*asete* est la forme causative en *te* des verbes (servant à lier le verbe avec un autre) et *itadakimasu* est la variante modeste du verbe *morau* signifiant « recevoir ». Donc, une phrase comme *shitsumon wo sasete itadakimasu* (« je reçois de me faire faire poser une question⁸⁶ »), crée une impression que l'initiative de poser une question ne vient pas du locuteur, mais que ce sont les personnes présentes qui lui font la demander. Cette formule de grande politesse illustre bien le lien entre langage et pouvoir, puisque les personnes ayant recours à celle-ci, presque exclusivement des femmes dans notre échantillon, se privent elles-mêmes de l'initiative. Il est par ailleurs intéressant de constater que, encore une fois, Doi Takako présente un changement significatif dans ses habitudes discursives après être devenue chef de parti, passant d'une utilisation moyenne sur mille lignes de 10.1 au début des années 80 à 0.8 en 1989-90. Par ailleurs, Tsujimoto Kiyomi évite totalement l'emploi

⁸⁶ Ceci est une traduction littérale visant à donner au lecteur une idée fidèle du sens de la forme japonaise.

des trois formes présentées dans le tableau IX, à l'opposé de Obuchi Yuko qui présente pour les trois formes le nombre d'utilisation le plus élevé pour les trois variantes, ce qui semble démontrer une certaine constance dans les choix d'utilisation ou de non utilisation des formules de politesse les plus exacerbées.

3. *Le Langage de politesse*

La troisième catégorie du niveau honorifique, le langage poli, est légèrement différente des deux premières que nous avons décrites précédemment. En effet, sa fonction est de rendre l'énoncé poli pour l'interlocuteur, ce n'est donc ni une marque de respect envers le sujet de l'action décrite ni une marque de modestie envers l'objet de cette dernière. Par ailleurs, comme elle se manifeste dans la terminaison des verbes et dans la forme que prend la copule nominale, on peut donc se trouver en présence d'une phrase qui serait extrêmement polie envers un agent tiers de l'action, mais neutre envers l'interlocuteur. Le langage de politesse se divise en deux niveaux : la politesse normale et la politesse élevée. La politesse normale est construite en remplaçant la terminaison neutre des verbes par la forme polie *masu* et la copule nominale neutre *da* par *desu*⁸⁷. La politesse élevée implique, quant à elle, le remplacement du verbe *aru* (avoir) par *gozaimasu* dans ses diverses combinaisons avec d'autres verbes ou noms ainsi qu'avec la copule nominale qui devient alors *degozaimasu*. Bien que n'appartenant pas au langage de politesse, nous examinerons également, dans la présente section, les manifestations de la forme très formelle *dearu* de la copule, forme généralement limitée aux documents écrits. De même, allons-nous analyser la tendance des locuteurs à opter pour un langage neutre, poli, formel ou très poli envers le(s) interlocuteur(s) présent(s).

Les manifestations des différentes formes du langage de politesse divisent donc, de façon générale, en deux catégories : les transformations de la copule nominale et les transformations des verbes. Examinons d'abord la distribution des différentes formes de la copule *desu* dans le discours des politiciens de notre échantillon. Premièrement, nous avons noté un changement dans les préférences des femmes. En effet, au début des

⁸⁷ Ces formes varient selon le temps et la forme négative ou positive.

années 80, elles utilisaient surtout la forme honorifique (Moriyama Mayumi la choisit 63.7% des fois) et la forme polie (Doi Takako l'utilise environ 7 fois sur 10), alors qu'aujourd'hui, elles choisissent majoritairement la forme polie (dans 46.4% des cas pour Tanaka Makiko, 45.9% pour Noda Seiko et 97.1% pour Tsujimoto Kiyomi) et la forme formelle (52.8% des cas pour Obuchi Yuko). Leur choix s'est donc rapproché de celui des hommes qui préfèrent également ces deux formes dans une proportion de 74.9% pour la variante formelle (Abe Shinzo) et de 76.5% pour la variante polie (Shii Kazuo). Doi Takako, en 1989-90, opte, elle aussi, majoritairement pour la forme formelle de la copule nominale. Par ailleurs, la variante honorifique reste, encore de nos jours, généralement choisie par les femmes dans une proportion plus grande que celle des hommes. Il est également intéressant de noter que, à l'exception de Tsujimoto Kiyomi, les femmes expriment leurs préférences de façon moins marquées que les hommes, avec des pourcentages allant de 45.9% à 69.9%, alors que ces derniers se concentrent sur une forme choisie, dans une proportion allant de 74.9% à 76.5%. Il apparaît donc que les politiciennes varient plus leur niveau de langage que les hommes, ce qui va dans le sens de notre hypothèse selon laquelle les femmes doivent, dans le monde politique, manipuler leur discours pour être tantôt affirmatives et tantôt douces, de manière à conserver l'appui du public. Finalement, nous avons noté une fréquence d'omission de la copule nominale neutre légèrement plus élevée chez les femmes et une fréquence de production de celle-ci un peu plus basse que celle des hommes, mais ces deux formes ne constituent qu'un pourcentage minime de la production des différentes variantes de la copule nominale dans notre échantillon.

En second lieu, observons la distribution des formes verbales neutre, polie et de l'honorifique *gozaimasu*. A la lecture du tableau X, on note premièrement que les hommes utilisent la forme neutre des verbes dans une proportion plus grande que les femmes. Deuxièmement, on observe que Doi Takako, en 1989-90, ne se rapproche pas de la production des hommes comme c'est le cas pour de nombreuses autres variables. Au contraire, elle dispose de la forme neutre moins fréquemment, en comparaison avec le début des années 80. Finalement, on constate une moyenne d'emploi de la forme honorifique plus élevée chez les femmes, mais avec un haut niveau de variation. Par ailleurs, bien que présentant une nette baisse depuis la décennie 80, Doi Takako

emploi, en 1989-90, la forme honorifique *gozaimasu* dans une proportion significativement plus élevée que les hommes.

Tableau X :
Manifestations des différentes formes de la copule nominale
en pourcentages et en nombres entiers et des formes verbales
en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers

	Femmes						Hommes		
	M.M.	D.T. (S)	D.T.(H)	T.M.	N.S.	O.Y.	T.K.	A.S.	S.K.
Omission de la copule <i>da</i>		5.5% (41)	1.7% (5)	4.7% (17)	2.5% (7)		1.1% (3)	0.6% (1)	1.3% (7)
Copule nominale neutre (<i>Da</i>)	2.3% (6)	2.4% (18)			1.1% (3)	4.6% (5)	1.8% (5)	1.2% (2)	6.7% (36)
Copule nominale polie (<i>Desu</i>)	32.8% (86)	69.8% (517)	18.2% (55)	46.4% (166)	45.9% (129)	37% (40)	97.1% (268)	2.3% (4)	76.5% (413)
Copule nominale formelle (<i>Dearu</i>)	1.1% (3)	11.4% (85)	69.9% (211)	5.6% (20)	21.4% (60)	52.8% (57)		74.9% (131)	15.4% (83)
Copule nominale honorifique (<i>Degozaimasu</i>)	63.7% (167)	10.8% (80)	10.3% (31)	43.3% (155)	29.2% (82)	5.6% (6)		21.1% (37)	0.2% (1)
Verbe à la forme neutre	11.7 (9)	44.3 (79)	8.7 (11)	22.6 (32)	29.9 (34)		45 (34)	35.5 (15)	142.8 (204)
Verbe en <i>masu</i>	178.9 (137)	122.2 (218)	425 (538)	195.7 (276)	174.3 (198)	332.7 (181)	373 (282)	222.7 (94)	300.2 (429)
Honorifique <i>Gozaimasu</i>	2.6 (2)	43.7 (78)	14.2 (18)	53.2 (75)	32.6 (37)		1.3 (1)	7.1 (3)	0.7 (1)

Bref, dans notre échantillon, les femmes utilisent les formes polies et honorifiques, tant de la copule nominale que des verbes, dans une proportion plus élevée que les hommes. Elles expriment une plus grande variété de choix linguistiques, ce qui semble démontrer une conscience plus aiguë des différents contextes d'utilisation. D'un autre côté, les hommes semblent avoir une plus grande facilité à avoir recours aux formes neutres, même dans le contexte très formel de la Diète Nationale, bien que ce soit dans une proportion restant très basse. Finalement, lorsqu'elle est chef de parti, Doi Takako semble éviter, plus qu'avant, les formes neutres et leur préférer les variantes formelles ou polies. Toutefois, le niveau honorifique en

japonais ne se limite pas aux trois catégories dont nous terminons ici l'examen, il est complexe et multiple, comme nous le verrons dans la prochaine section.

4. *Autres marques de politesse*

Ainsi que nous l'avons affirmé dans l'introduction de ce chapitre, le langage honorifique dans la langue japonaise est extrêmement complexe et difficile. Les langages de respect, de modestie et de politesse représentent sa partie la plus substantielle, mais les manifestations de l'honorifique ne se limitent pas aux différentes formes des verbes et de la copule nominale. En effet, de nombreux adjectifs, adverbes et noms ont à la fois une forme neutre et une forme polie. Par exemple, l'adjectif *ii*, signifiant « bien », peut être remplacé par *yoroshii* dans un discours plus soutenu, tout comme le nom *uchi* (« maison ») peut l'être par *jitaku*. Une autre forme de politesse fréquemment utilisée consiste en l'ajout des préfixes *o/go* à un adjectif, un adverbe ou un nom. Or, même dans un discours moins soutenu, les femmes ont une tendance marquée à l'emploi fréquent des préfixes de politesse dans le but d'embellir leur langage. Ainsi, leur utilisation élevée par les femmes (il est même parfois question d'une sur-utilisation), a donné à ces préfixes une forte connotation féminine. Les femmes y ont recours non seulement pour marquer la politesse, mais également, et principalement, dans le but d'accentuer leur féminité.

De toute manière, il existe plusieurs formules de politesse et constructions de phrase servant à rehausser le niveau de langage d'un discours que nous recenserons dans la présente section.

Examinons tout d'abord comment se manifestent ces différentes marques de politesse dans le discours des politiciennes et des politiciens de notre échantillon. Premièrement, tentons de voir si les préfixes de politesse et d'embellissement *o/go* sont présents en plus grand nombre dans le discours des femmes que dans celui des hommes, comme c'est le cas généralement. La moyenne de production de ces préfixes sur mille lignes présentées dans le tableau XI met effectivement en évidence une fréquence

d'utilisation chez les femmes considérablement plus élevée que chez les hommes. De plus, on assiste à une hausse de celle-ci entre le début des années 80 et aujourd'hui. Il est fort probable que cette préférence pour ce trait linguistique ayant une forte connotation de féminité et de douceur et non de faiblesse, serve à compenser l'utilisation de formes plus fortes à d'autres moments. Ainsi, on peut déduire que ce choix linguistique permet de conserver la féminité nécessaire à l'obtention de l'appui du public, sans réduire pour autant la force d'affirmation de leurs idées.

Deuxièmement, jetons un coup d'œil sur les adjectifs, noms et adverbes relevés dans notre échantillon et dénombrés dans le tableau XI. D'entrée de jeu, nous constatons une très grande variation dans la fréquence d'utilisation entre les femmes, mais également entre les deux sexes. Soulignons également que, si de nombreuses formes polies apparaissent uniquement dans le discours des femmes, aucune forme, cependant, ne se retrouve en exclusivité dans celui des hommes. Du côté des adjectifs, la présence de la variante polie *yoroshii* de l'adjectif *ii* (signifiant « bien ») illustre bien la forte baisse d'utilisation accompagnée d'une hausse de sa variabilité présente pour l'ensemble de ceux-ci, mais c'est sa variante polie extrême *yoroshuugozaimasu* qui nous semble la plus significative. En effet, cette forme, dont la politesse exacerbée en rend l'utilisation fort peu courante, fut relevée 2.6 et 14 fois⁸⁸ au début des années 80, mais elle connaît aujourd'hui une baisse drastique au point de se manifester uniquement 0.7 et 0.9 fois. De plus, cette seconde variante est complètement absente tant du discours des hommes que de celui de Doi Takako en 1989-90, alors qu'elle en faisait un usage fréquent par le passé. Finalement, notons que Tsujimoto Kiyomi, qui avait évité les formes exacerbées du langage de modestie présentées au tableau IX, n'utilise pas davantage cette variante. Du côté des noms et des adverbes, on peut relever une hausse générale de la variation de la fréquence d'utilisation par les femmes, de même qu'un emploi moins élevé par les hommes, par Doi Takako en 1989-90 et par Tsujimoto Kiyomi, que chez leurs collègues féminines.

⁸⁸ Moyenne sur mille lignes.

Tableau XI :
Manifestations d'adjectifs, noms et autres formes polies
en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers

	Femmes							Hommes	
	M.M.	D.T. (S)	D.T.(H)	T.M.	N.S.	O.Y.	T.K.	A.S.	S.K.
<i>o/go</i> + (nom, adjectif ou adverbe)	87.5 (67)	116 (207)	90 (114)	96.5 (136)	103.9 (118)	165.4 (90)	101.9 (77)	49.8 (21)	18.9 (27)
<i>Yoroshii</i> (« bien »)	2.6 (2)	2.8 (5)	0.8 (1)	4.3 (6)			1.3 (1)		2.1 (3)
<i>Yoroshuugozaimasu</i> (« bien »)	2.6 (2)	14 (25)		0.7 (1)	0.9 (1)				
<i>Ikaga</i> (« comment »)	18.3 (14)	30.8 (55)	11.1 (14)	1.4 (2)	2.6 (3)	7.4 (4)	17.2 (13)		5.6 (8)
<i>Kekou</i> (« bien », « assez »)		2.2 (4)		1.4 (2)			2.6 (2)		0.7 (1)
<i>Sakunen</i> (« l'année dernière »)	2.6 (2)	1.2 (2)	8.7 (11)	2.8 (4)	4.4 (5)	5.5 (3)	2.6 (2)	7.1 (3)	0.7 (1)
<i>Honjitsu</i> (« aujourd'hui »)			0.8 (1)	1.4 (2)		11 (6)	2.6 (2)		
<i>Senjitsu</i> (« l'autre jour »)					0.9 (1)	1.8 (1)			
<i>Tadaima</i> (« maintenant »)	2.6 (2)	7.3 (13)	0.8 (1)	0.7 (1)	6.2 (7)	1.8 (1)		7.1 (3)	
<i>Sochira</i> (« là »)	1.3 (1)								
<i>Donata</i> (« qui »)				3.5 (5)					
<i>Osumai</i> (« habitation »)					0.9 (1)				
<i>Otohiyori</i> (« personne âgée »)			1.6 (2)	0.7 (1)					0.7 (1)
<i>Okaasan, Onesan, Ootoosan, Okosan</i> (« mère », « grande sœur », « petit frère » et « enfant »)	3.9 (3)	1.6 (3)		0.7 (1)	1.8 (2)	3.7 (2)	4 (3)		
<i>Okyakusama</i> (« client », « invité »)					0.9 (1)				
<i>Otentosama, Ohisama</i> (« le soleil »)						3.7 (2)			
<i>Okagesamade</i> (« grâce à vous »)					1.8 (2)				
<i>Otsukaresama</i> (« bon travail »)						1.8 (1)			

<i>Keredomo</i> (« mais »)	112.8 (86)	40.9 (73)	0.8 (1)	178 (251)	76.6 (87)	148.9 (81)	46.3 (35)	9.5 (4)	40.6 (58)
-------------------------------	---------------	--------------	------------	--------------	--------------	---------------	--------------	------------	--------------

Lors des entrevues avec nos informateurs, certains ont prétendu que des termes désignant la famille ou les enfants de tierces personnes tels que *otootosan* (forme polie de « petit frère ») ou encore *okosan* (forme polie de « enfant ») ne pourraient pas être employés par des hommes en politique en raison de leur trop grande douceur. C'est effectivement ce que nous avons pu observer dans notre échantillon, avec une utilisation par les femmes de 3.9 et de 1.6 au début de 1980 et , aujourd'hui, de 0.7, 1.8, 3.7 et 4, alors que les hommes ne les utilisent jamais, tout comme Doi Takako en 1989-90. Les seules instances des expressions fixes marquant la politesse, la reconnaissance des autres et donnant la responsabilité de la réussite à l'interlocuteur, *okagesamade* (« c'est grâce à vous ») et *otsukaresama* (« vous avez peiné pour votre travail», « vous devez être bien fatigué(e)»), furent par ailleurs relevées exclusivement dans le discours des femmes aujourd'hui.

Abordons maintenant le cas de *keredomo*, variante polie de *ga*, une conjonction signifiant « mais » et servant principalement à lier deux énoncés tout en en amenuisant la force. De la lecture des résultats présentés au tableau XI, il ressort que la fréquence d'emploi de ce terme est nettement plus élevée chez les femmes que chez les hommes. Elle est, par ailleurs, à la hausse chez ces dernières. A nouveau, on se doit de noter la divergence dans l'emploi qu'en fait Doi Takako en 1989-90 par rapport aux autres femmes et à son discours avant qu'elle ne devienne chef de parti. En effet, elle utilise le moins grand nombre de *keredomo* de tous en 1989-90, y compris les hommes, avec seulement 0.8, alors que Tanaka Makiko, qui présente le nombre le plus élevé, a une moyenne sur mille lignes de 178 utilisations. Nous croyons que l'emploi significativement plus élevé de ce terme par les femmes que par les hommes démontre que ces dernières évitent souvent, encore aujourd'hui, de s'exprimer de façon trop forte. Il faut dire que ce type d'expression chez les femmes est socialement valorisé puisque qu'il permet d'abord d'éviter les conflits en reprenant les propos de l'interlocuteur tout en les nuancant, puis d'introduire un nouvel élément ou un nouveau sujet de façon détournée avant de demander l'opinion de l'interlocuteur.

En conclusion, il semble que l'utilisation des différents niveaux de politesse par les femmes en politique soit beaucoup moins prononcée que par le passé, bien que restant cependant en moyenne plus élevée que chez les hommes. En effet, nous avons pu constater, une fréquence générale d'utilisation du langage de respect plus élevée chez les femmes que chez les hommes, particulièrement dans le cas des verbes *irassharu* et *kudasaru*, fréquence ayant cependant connue une baisse significative accompagnée d'une hausse de variation individuelle. Du côté du langage de modestie, cette hausse de variation fut cependant accompagnée non pas d'une baisse du niveau général d'utilisation, mais plutôt d'une augmentation de celui-ci. De plus, nous avons noté une tendance plus élevée des femmes à utiliser les formes les plus polies, souvent produites par combinaisons. D'autre part, les femmes choisissent les formes polies et honorifiques, tant de la copule nominale que des verbes, dans une proportion plus élevée que les hommes. Elles présentent aussi une plus grande variation dans leurs choix linguistiques, ce qui semble démontrer une plus grande sensibilité au contexte d'utilisation. D'un autre côté, les hommes semblent avoir une plus grande facilité à avoir recours aux formes neutres, même dans le contexte très formel de la Diète Nationale. Finalement, les autres formes de politesse présentent, elles aussi, une forte variation dans leur fréquence générale d'utilisation, fréquence restant cependant plus haute chez les femmes. En définitive, il importe de souligner que, lorsqu'elle est chef de parti, Doi Takako semble à certains niveaux se rapprocher du type discursif des hommes, mais éviter plus qu'avant les formes neutres, leur préférant les variantes formelles ou polies.

Chapitre VII : L'Adoucissement des affirmations

On admet volontiers l'idée que les femmes japonaises adoptent un langage moins assuré que celui des hommes et ont tendance à formuler leurs énoncés de manière à éviter les conflits. C'est sur cette caractéristique du parler féminin que nous nous pencherons dans le présent chapitre. En raison du besoin des politiciennes de s'affirmer avec force (jusqu'à un certain point) pour obtenir la reconnaissance du public et de leurs collègues en tant que membres du monde politique, nous croyons que cet aspect du langage des femmes sera particulièrement révélateur de leur position passée et présente en politique.

1. Les Questions à la forme négative

Plusieurs recherches ont, jusqu'à maintenant, examiné la présence élevée dans le langage des femmes de questions « tag », de la forme « tu sais » et d'autres formes demandant la confirmation à l'interlocuteur pour les propos énoncés par le locuteur. Dans notre échantillon, outre la particule finale *ne* signifiant « n'est-ce pas » que nous avons relevée plus souvent dans le discours des femmes, nous avons noté un nombre d'affirmations formulées sous forme de questions négatives significativement élevé. Ce sont ces énoncés que nous examinerons maintenant afin de déterminer s'il y a une variation selon le genre du locuteur.

*Tableau XII :
Manifestations de questions à la forme négative
en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers*

	Femmes							Hommes	
	M.M.	D.T. (S)	D.T.(H)	T.M.	N.S.	O.Y.	T.K.	A.S.	S.K.
Questions à la forme négative	56 (43)	18.5 (33)	17.4 (22)	5 (7)	22 (25)	66.2 (36)	29.1 (22)	21.3 (9)	27.3 (39)

Deux observations générales se dégagent de notre corpus. Premièrement, on note une variation extrême dans l'utilisation de la forme négative par les femmes aujourd'hui : de 5 chez Tanaka Makiko à 66.2 pour Obuchi Yuko ce qui contraste avec les résultats relativement proches des hommes, soit 21.3 et 27.3. Deuxièmement, malgré cette très grande variation, on constate que les femmes utilisent des questions à la forme négative légèrement plus souvent, mais avec un écart moins grand que par le passé. De plus, les résultats de Doi Takako en 1989-90 sont encore une fois plus bas que ceux de toutes les autres politiciennes, à l'exception de Tanaka Makiko, ainsi que ceux des hommes. Toutefois, contrairement aux autres traits linguistiques observés jusqu'à maintenant, elle reste constante avec sa fréquence de production du début des années 80. Aucune différence significative ne fut relevée dans la production de négations simples ou doubles, les simples représentant entre 95 et 100% de la totalité pour l'ensemble des locuteurs de notre échantillon. Ainsi, bien qu'il y ait une fréquence d'utilisation légèrement plus élevée dans le discours des femmes de même qu'une baisse générale de celle-ci en comparaison avec le début des années 1980, une hausse de la variabilité individuelle ayant été relevée dans notre échantillon, nos attentes ne se sont pas vérifiées et les différences selon le sexe se sont avérées mineures.

2. La Formulation des affirmations

Outre les affirmations formulées à l'aide de questions à la forme négative, il existe en japonais de nombreux verbes pouvant être utilisés en fin de phrase, de même que certaines formes grammaticales, pour adoucir un énoncé. Notons que l'utilisation de la forme négative par les femmes démontre un désir d'éviter l'affrontement et de ne pas choquer le public par une trop grande assurance. C'est cette hypothèse que nous allons vérifier dans la présente section.

Les verbes relevés dans notre échantillon ayant comme fonction d'adoucir la formulation d'une affirmation sont *omou* (« penser »), *omowareru* (« pouvoir penser »), *zonjiru* (« penser » dans le langage de modestie), *kanjiru* (« sentir »), *ki ga suru* (« sembler que »), et dans une moindre mesure *kangaeru* (« réfléchir », « penser »). À

l'opposé, on retrouve des formes servant à donner plus de force à une affirmation, ce sont *noberu* (« affirmer ») et sa variante du langage de modestie *moushi noberu*. Finalement, les formes *mashou* des verbes, la copule nominale *deshou* et ses variantes neutre *darou*, formelle *dearou* et honorifique *degozaimashou* servent généralement à atténuer une affirmation en demandant implicitement l'acquiescement de l'interlocuteur ou en partageant l'initiative d'action avec lui; elles sont donc considérées comme étant des marques de politesse.

Nous débuterons cette analyse des différentes méthodes d'adoucissement des énoncés en nous penchant sur le cas du verbe « penser » (*omou*) et de ses variantes « pouvoir penser » (*omowareru*) et « penser » utilisés dans le langage de modestie (*zonjiru*). Plusieurs commentaires peuvent être émis quant à la fréquence d'emploi de ces verbes. Premièrement, nous avons relevé une baisse d'utilisation chez les femmes, utilisation restant cependant très élevée et, en moyenne, supérieure aux hommes. Deuxièmement, nous avons noté que Doi Takako, alors qu'elle est chef de parti, utilise les formes neutre et honorifique du verbe « penser » avec une fréquence pratiquement égale, contrairement à l'ensemble des autres locuteurs qui favorisent de façon écrasante la forme neutre. De plus, le discours de Doi Takako au début des années 80, à l'opposé de sa collègue, ne présente aucune manifestation de la forme honorifique de ce verbe. Troisièmement, nous avons observé un évitement total par les hommes, de la forme honorifique de même que pratiquement complet de la forme potentielle, évitement dont nous expliquerons maintenant les raisons.

Penchons-nous, de façon plus spécifique, sur la façon dont le verbe « penser » est utilisé dans notre échantillon. En effet, bien que tous les locuteurs étudiés aient en commun une fréquence d'utilisation élevée de ce verbe, la nature de celle-ci est cependant fort différente. Ainsi, dans la majorité des cas, alors que les femmes l'utilisent pour adoucir leurs énoncés et en amenuiser l'aspect conflictuel, les hommes eux, au contraire, l'emploient pour donner plus de force à leurs affirmations et à leurs opinions. Cette opposition est claire lorsque l'on analyse les traits linguistiques avec lesquels *omou* est combiné dans notre échantillon. Examinons donc la nature du

contexte dans lequel ce verbe est repris dans le discours des politiciennes et des politiciens de notre recherche.

Tableau XIII :
Présence des divers verbes ou formes d'adoucissement
en nombres moyens sur mille lignes et en nombres entiers

	Femmes							Hommes	
	M.M.	D.T. (S)	D.T.(H)	T.M.	N.S.	O.Y.	T.K.	A.S.	S.K.
<i>Omou</i> (« penser »)	205 (157)	103.7 (185)	36.3 (46)	114.2 (161)	83.6 (95)	216.9 (118)	127 (96)	144.5 (61)	60.2 (86)
<i>Omwareru</i> (« pouvoir penser que ... »)	5.2 (4)	4.5 (8)	1.6 (2)		0.9 (1)	1.8 (1)			0.7 (1)
<i>Zonjiru</i> (« penser », forme modeste)	5.2 (4)		32.4 (41)	4.3 (6)					
<i>Kanjiru</i> (« ressentir »)	10.4 (8)	1.2 (2)	0.8 (1)	7.1 (10)	3.5 (4)	12.9 (7)	2.6 (2)		
<i>Ki ga suru</i> (« avoir l'impression que... »)	15.7 (12)	1.2 (2)				7.4 (4)			
<i>Kangaeru</i> (« penser », « réfléchir »)	9.1 (7)	2.8 (5)	24.5 (31)	10 (14)	13.2 (15)	12.9 (7)	2.6 (2)	26.1 (11)	
<i>Noberu</i> (« affirmer »)			3.9 (5)						11.2 (16)
<i>Moushi noberu</i> (« affirmer », forme modeste)		0.6 (1)					1.3 (1)		
<i>Darou</i> (copule nominale neutre)	7.8 (6)	9 (16)		2.1 (3)	7 (8)		2.6 (2)	14.2 (6)	2.8 (4)
<i>Deshou</i> (copule nominale polie)	40.5 (31)	23 (41)	33.2 (42)	10.6 (15)	7.9 (9)	5.5 (3)	23.8 (18)		53.2 (76)
<i>Dearou</i> (copule nominale formelle)		1.2 (2)	0.8 (1)	0.7 (1)					
<i>De-go-aimashou</i> (copule nominale honorifique)	2.6 (2)	0.6 (1)							
(base connective du verbe) (<i>shou</i>)	17 (13)	7.8 (14)	19.7 (25)	5 (7)			4 (3)		3.5 (5)

Premièrement, dans le discours des femmes, la grande majorité des utilisations du verbe « penser » se font en combinaison avec la particule *no*. Or, comme nous l'avons vu au chapitre 5, cette particule a pour fonction de mettre l'accent sur le fait que l'énoncé produit relève des connaissances communes du locuteur et de l'interlocuteur, ce qui adoucit indéniablement le caractère conflictuel d'une éventuelle affirmation, puisque l'appartenance de ce qui est dit est alors partagé avec l'interlocuteur. Deuxièmement, le verbe « penser » est souvent combiné avec la conjonction « mais », à la forme neutre *ga* ou à la forme polie et formelle *keredomo*, donnant alors aux énoncés produits le sens de « je pense que... mais... ». Cette formulation, par ailleurs souvent utilisée pour demander l'avis de l'interlocuteur en deuxième partie de phrase, a pour fonction indéniable d'adoucir l'effet d'une quelconque affirmation sur celui-ci, mais également sur un public qui n'est pas inclus dans la conversation. Troisièmement, on note dans le discours des femmes de nombreuses instances du verbe « penser » avec des questions à la forme négative. Cette formulation, tout comme les deux premières, a pour principal résultat d'amenuiser la force et le caractère choquant d'une affirmation par une construction que l'on peut traduire par « je pense que ce ne serait peut être pas... ». Cette double combinaison d'éléments sert donc à adoucir une affirmation. Finalement, un grand nombre de manifestations du verbe en question suit des demandes douces du genre : « je pense que je voudrais (recevoir de me faire faire) vous poser une question » (*go shitsumon wo sasete itadakitai to omoimasu*) ou encore « je pense que je voudrais que vous ayez l'amabilité de m'expliquer » (*go setsumei wo sasete itadakitai to omoimasu*), ou dans une mesure moins effacée « je pense que je voudrais continuer » (*susumetai to omoimasu*). Bien que le verbe *omou* apparaisse également dans le discours des femmes avec pour seule signification « je pense que... », dans la majorité des cas, celui-ci prend un sens beaucoup plus effacé et doux, par les combinaisons que nous avons mentionnées ci-haut. Ce n'est cependant pas le cas des hommes, qui, pour leur part, utilisent plutôt des formes ayant pour fonction de renforcer leurs affirmations.

En effet, dans notre échantillon, la différence d'utilisation du verbe « penser » par les hommes et les femmes fut particulièrement significative, pas du point de vue de la fréquence mais de celui du sens. Ainsi, contrairement aux utilisations des femmes que nous avons analysées précédemment, les hommes optent principalement pour le verbe

omou seul, ayant alors pour simple fonction l'émission d'une opinion, ou en combinaison avec *kou* ou *sou*, fait particulièrement frappant dans le discours d'Abe Shinzo. Utilisé d'une telle manière, le verbe prend alors un sens beaucoup plus dur « c'est comme ça que je pense » ou encore « c'est ça que pense ». Cette préférence des hommes pour des formes qui renforcent l'effet d'un énoncé plutôt que d'en amenuiser l'aspect conflictuel explique leur évitement des variantes de potentialité « on peut penser que » (*omowareru*) et d'honorification impliquant l'effacement (*zonjiru*).

Cette préférence des hommes pour les formes fortes au détriment des formes douces, contrairement aux femmes, est également repérable dans les manifestations des autres verbes inscrits au tableau XIII. En effet, bien que présentes dans le discours de toutes les femmes, c'est dans le discours d'Abe Shinzo que l'on retrouve le plus de manifestations de la forme *kangaeru*, signifiant également « penser », mais davantage dans le sens de « réfléchir ». Cette forme apparaît dans une proportion pratiquement égale dans le discours de Doi Takako en 1989-90, suite à une forte hausse en comparaison avec le début des années 80. À l'inverse, les formes affirmatives les plus douces « je sens que... » (*kanjiru*) et « j'ai l'impression que... » (*ki ga suru*) sont totalement absentes du discours des hommes, et pratiquement (seulement 0.8 pour *kanjiru*) de celui de Doi Takako en 1989-90, alors que c'est la situation contraire pour la forme forte « j'affirme que... » (*noberu*). En effet, nous avons trouvé, dans des proportions très variables, des manifestations du verbe « sentir » dans le discours de chacune des femmes de notre échantillon, mais aucune instance dans celui des hommes. Le verbe « avoir l'impression » est tout aussi absent du discours masculin, mais enregistre également une forte baisse dans celui des femmes. En ce qui concerne le verbe « affirmer », nous en avons relevé 11.2 utilisations par Abe Shinzo, alors que parmi les femmes, seule Doi Takako l'emploie en 1989-90, avec une moyenne de 3.9. Toutefois, nous avons noté l'emploi de sa variante honorifique *moushi noberu* (langage de modestie) 0.6 fois dans le discours de Doi Takako au début des années 80, et 1.3 fois dans celui de Tsujimoto Kiyomi. Bref, malgré la très grande variation dans la fréquence d'utilisation de ces différents verbes servant à adoucir ou à durcir des affirmations, il est indéniable que les femmes emploient des formes ou combinaisons verbales adoucissant

leurs énoncés, alors que les hommes optent pour des utilisations qui accentuent les leurs.

Avant de conclure cette section sur les formes d'adoucissement employées dans notre échantillon, il importe de nous pencher sur la question des terminaisons verbales et des différentes formes de la copule nominale. Ainsi que nous l'avons mentionné au début de cette section, les formes *mashou* des verbes ainsi que la copule nominale *deshou* et ses variantes neutre *darou*, formelle *dearou* et honorifique *degozaimashou* servent également à atténuer une affirmation en demandant implicitement l'acquiescement de l'interlocuteur ou en partageant l'initiative d'action avec lui (pour les verbes) et, par ce fait, elles sont considérées comme étant des marques de politesse. À l'examen du tableau XIII, on peut constater que la fréquence d'utilisation de ces formes a connu une nette baisse dans le discours des femmes, particulièrement en ce qui concerne celle construite avec l'honorifique de la copule nominale, donc la plus polie, qui est maintenant totalement absente du discours des politiciennes tout comme de leurs collègues masculins. La forme formelle *dearou*, qui ne fut et n'est toujours pas significativement utilisée par les femmes, est également totalement absente du discours des hommes. Par contre, l'examen de l'utilisation de la forme *deshou* révèle un élément intéressant. En effet, si elle exerce la plupart du temps sa fonction adoucissante dans le discours des femmes, Shii Kazuo l'emploie parfois avec une telle insistance, que cette demande implicite de confirmation à l'interlocuteur prend alors une connotation conflictuelle en acculant l'interlocuteur au pied du mur. Cette méthode est parfois utilisée par les femmes mais dans une moindre mesure. Ainsi, on se retrouve encore une fois avec une utilisation des mêmes termes par les hommes et les femmes, mais dans un contexte leur donnant une signification fort différente. Finalement, nous croyons que l'utilisation particulièrement élevée de la forme (*sh*)*ou* des verbes par Doi Takako en 1889-90, est l'effet d'une stratégie d'association de son parti et du monde politique à ses actions et décisions, comme ce fut le cas de son utilisation pronominale.

En conclusion, nous avons noté de nombreuses stratégies de la part des femmes politiciennes visant à ce que l'expression de leurs affirmations et opinions soit mieux perçue par le monde politique et la population, en ayant recours à de nombreuses

méthodes d'adoucissement. Toutefois, il semble que la fréquence d'utilisation de celles-ci ait connu une forte baisse en comparaison au début des années 80. Bien que nous n'ayons pas relevé de différences majeures dans l'utilisation d'affirmations sous forme de questions négatives, il est indéniable que le contexte d'utilisation de verbes tels que « penser » présente une différence selon le genre du locuteur significative dans le monde politique. De plus, les femmes semblent hésiter, encore aujourd'hui, à avoir recours à des formes telles que « j'affirme que... », leur préférant toujours d'autres formes telles que « je sens que.. ». Ainsi, nous avons relevé dans notre échantillon de nombreuses stratégies visant, à certains niveaux, à éviter le conflit et ainsi à préserver l'approbation du public.

Chapitre VIII : La Perception du genre

1. L'Objectif du questionnaire

Au cours de notre séjour au Japon, nous sommes entrée en contact avec des personnes de milieux socio-économiques et de niveau d'éducation fort variés. Lors de discussions informelles, plusieurs nous ont demandé quelle était la nature de nos recherches et c'est leur réaction qui nous a décidée à faire ce questionnaire. En effet, lorsque nous précisions l'objet de notre recherche, à savoir, l'évolution du langage des femmes en politique, certains de nos interlocuteurs semblaient par ce sujet, tandis que d'autres posaient un regard d'incompréhension avant de faire des commentaires tels que : « les politiciennes ne sont pas des vraies femmes », ou encore « elles n'ont pas une once de féminité ». Nous avons donc pu noter que de plusieurs Japonais ne considèrent pas que les femmes politiciennes sont dignes d'être l'objet d'une recherche sur le langage. Toutefois, loin de nous décourager de la pertinence de notre sujet recherche, ces commentaires ont piqué notre curiosité. En effet, connaissant l'importance pour une Japonaise d'être reconnue comme « une véritable femme », nous nous sommes demandée si une politicienne, qui refuserait d'endosser les modèles traditionnels de « féminité », tels que construits dans la culture japonaise, pourrait vraiment obtenir l'appui de la population, appui nécessaire à sa réussite dans ce domaine. Nous ne croyons pas que ce serait possible étant donné que cette société nie encore la légitimité de la participation des femmes à la vie politique. Nous avons donc commencé à nous questionner à savoir si ces commentaires reflétaient réellement le caractère des femmes politiciennes, ou s'ils étaient simplement une réponse au manque de familiarité à l'égard d'une féminité s'exprimant de façon moins standardisée et moins forte que par le passé.

Or, si on fait entendre, à une tierce personne, une conversation ayant lieu dans un contexte informel et qu'on lui demande de déterminer le sexe des locuteurs, cette personne peut, dans la majorité des cas, le faire sans difficulté majeure, grâce aux marqueurs de genre qui sont puissants en japonais. Ainsi, si les politiciennes au Japon ont, comme beaucoup semblent l'affirmer, perdu toute marque de féminité, il serait

impossible pour une tierce personne de déterminer le sexe des locuteurs d'un échange à la Diète Nationale. Nous avons donc décidé de soumettre des extraits de différentes séances à la Diète Nationale à des personnes de notre entourage et de leur demander de déterminer le sexe des locuteurs dont le nom est demeuré caché. De plus, dans le cadre d'une entrevue réalisée immédiatement après qu'ils aient répondu au questionnaire écrit, nous avons demandé aux répondants de justifier leurs réponses, en d'autres mots de préciser les indices dont ils se sont servis pour déterminer le genre des locuteurs. Certes, ce questionnaire ne représente pas un élément central de notre méthodologie, mais il a été conçu dans l'espoir de découvrir des dimensions qui nous auraient échappées autrement.

2. La Méthode

Pour construire ce questionnaire, nous avons sélectionné des passages dans huit interventions à la Diète Nationale et deux conversations informelles diffusées à la télévision japonaise. Il s'agit, en l'occurrence, d'interventions qui ont eu lieu au début des années 80, certaines sont de Doi Takako en 1989-90, d'autres mettent en présence des hommes et des femmes, d'autres uniquement des hommes et parfois plusieurs femmes. Nous avons donc sélectionné les extraits suivants avec des personnes dont le nom ne figure pas ici puisqu'elles ne font pas partie de notre échantillon d'analyse:

1. 19 janvier 1983, séance sur l'audit, Moriyama Mayumi et un homme
2. 2 avril 2002, séance sur l'environnement, Obuchi Yuko et deux hommes
3. 11 mars 2002, séance sur le budget, Tsujimoto Kiyomi et un homme
4. 18 juillet 2003, séance sur le budget, Noda Seiko et un homme
5. 13 février 2001, séance sur le budget, Abe Shinzo et un autre homme
6. 15 mai 2001, séance sur le budget, Tanaka Makiko, Tsujimoto Kiyomi et un homme
7. 5 mars 1990, session plénière, Doi Takako
8. 2 mars 1981, séance sur le budget, Doi Takako et quatre hommes

En ce qui concerne les deux émissions télévisées diffusées à la fin juin 2004, la première était une entrevue entre un animateur dans la fin cinquantaine et une actrice dans le début de la vingtaine, et la seconde, une conversation informelle entre deux humoristes ayant la fin de la vingtaine/début trentaine.

Une fois les retranscriptions sélectionnées, nous avons retiré de celles-ci les noms des locuteurs pour les remplacer par A, B, C etc., au début de chaque intervention, tout comme à l'intérieur de l'échange. Les pronoms personnels de la première personne furent cependant laissés, puisqu'ils sont des marqueurs de genre importants dans la langue japonaise. Par la suite, nous avons préparé une feuille réponse, sur laquelle les répondants devaient inscrire leur âge et leur sexe, ainsi qu'encercler pour chaque locuteur de chaque retranscription soit « homme » ou « femme »⁸⁹.

Le questionnaire⁹⁰ a été distribué à dix étudiants à la maîtrise et au doctorat en anthropologie culturelle de l'Université de Tokyo, cinq hommes et cinq femmes, ainsi qu'à deux hommes à la retraite âgés d'une soixantaine d'années. Les questionnaires ont été remplis individuellement. Quant aux entrevues réalisées dans les instants qui suivirent, nous avons préféré les tenir en groupes composés de une à quatre personnes, et de poser des questions ouvertes⁹¹ pour permettre à chacun d'expliquer les raisons de leur choix quant au sexe des différents locuteurs. Examinons donc maintenant les résultats obtenus.

3. Les Résultats du questionnaire

Nous avons réuni, dans le tableau XIV, les résultats obtenus pour les questions à choix multiples concernant le sexe des différents locuteurs ayant pris la parole dans les huit séances de la Diète Nationale et les deux émissions de télévision sélectionnées. Toutefois, nous avons retiré la séance 3 (séance sur le budget du 11 mars 2002), car,

⁸⁹ Les questions fermées étaient à choix multiples.

⁹⁰ Le questionnaire, qui comprend plusieurs extraits de séances à la Diète, est présenté partiellement à l'Annexe 3, l'espace limité ne nous permettant pas de le reproduire dans une version complète.

⁹¹ Le répondant structurant lui-même sa réponse selon son mode de pensée (Amyotte, 1996 : 43).

bien que nous l'ignorions au moment de sa sélection, il s'agit d'une argumentation très célèbre entre Tsujimoto Kiyomi et Suzuki Muneo à propos d'un incident concernant ce dernier. En effet, à l'époque, des extraits de cette séance furent diffusés à répétition à la télévision ce qui attira l'attention du public⁹². Pour cette raison, la majorité de nos répondants ayant reconnu les locuteurs⁹³, nous avons décidé de ne pas considérer les résultats concernant cette séance dans notre analyse.

Nous analyserons, dans un premier temps, les résultats du questionnaire écrit compilés au tableau XIV, avant de commenter le contenu des entrevues. En examinant le pourcentage total de bonnes réponses à propos du sexe des différents locuteurs, il est frappant de constater que pour les quatre locuteurs des deux émissions de télévision, les sujets ont répondu correctement dans 100% des cas, alors que pour les séances à la Diète Nationale, le pourcentage varie entre 11% et 100%. Par ailleurs, en ce qui concerne le pourcentage de bonnes réponses en regard du discours des politiciens, on note que, à l'exception d'un seul homme qui a obtenu un résultat de 50% dans la retranscription 6, ceux-ci varient entre 70% et 100% pour les hommes contre 11% à 90% pour les femmes. Il semble donc que nos répondants ont éprouvé plus de difficultés à reconnaître les femmes que les hommes dans le contexte d'un discours politique prononcé à la Diète Nationale. Et, si on peut affirmer que même dans ce cadre ils peuvent, dans une proportion significative, reconnaître les locuteurs masculins, on ne peut toutefois tirer les mêmes conclusions au sujet des femmes politiciennes. Finalement, nous n'avons pas relevé de corrélations significatives entre le sexe du répondant et sa capacité à déterminer le sexe du locuteur, bien qu'il y ait une légère différence. En effet, 78.7% des réponses données par les sujets femmes étaient justes, contre 70.6% pour les hommes. Il semble donc que le sexe du répondant exerce une légère influence sur le taux de bonnes réponses concernant le sexe des locuteurs, particulièrement dans les cas où la confusion est plus grande. Pour donner davantage de

⁹² Il existe même, sur Internet, une compilation de musiques techno regroupant 20 titres, nommée « Muneo House », qui présente un montage des interventions de Suzuki Muneo à la Diète Nationale et sur lequel figurent des extraits de la séance du 11 mars 2002.

⁹³ Trois femmes, quatre hommes dans la vingtaine et un homme dans la soixantaine ont reconnu les locuteurs.

sens à notre analyse, nous avons décidé de nous concentrer sur l'aspect qualitatif des entrevues.

Tableau XIV :
Résultats du questionnaire selon le sexe des répondants

Numéro de la retranscription et nom ou sexe du locuteur		Nombre de bonnes réponses des répondantes féminines	Nombre de bonnes réponses des répondants masculins	Total de bonnes réponses en pourcentage et nombres absolus
Retranscription 1 (Diète Nationale)	Moriyama Mayumi	4/5	4/5 (2/2) ⁹⁴	(80%) 8/10
	Homme	4/5	4/5 (2/2)	(80%) 8/10
Retranscription 2 (Diète Nationale)	Obuchi Yuko	2/5	1/5 (0/2)	(30%) 3/10
	Homme	3/5	4/5 (2/2)	(70%) 7/10
	Homme	4/5	5/5 (2/2)	(90%) 9/10
Retranscription 4 (Diète Nationale)	Noda Seiko	5/5	4/5 (2/2)	(90%) 9/10
	Homme	5/5	4/5 (0/2)	(90%) 9/10
Retranscription 5 (Diète Nationale)	Abe Shinzo	4/5	4/5 (2/2)	(80%) 8/10
	Homme	5/5	5/5 (2/2)	(100%) 10/10
Retranscription 6 (Diète Nationale)	Tsujimoto Kiyomi	4/5	1/5 (1/2)	(50%) 5/10
	Tanaka Makiko	1/4 ⁹⁵	0/5 (1/2)	(11%) 1/9
	Homme	4/5	1/5 (2/2)	(50%) 5/10
Retranscription 7 (Diète Nationale)	Doi Takako (1990)	2/4 ⁹⁶	1/3 ⁹⁷ (2/2)	(43%) 3/7
Retranscription 8 (Diète Nationale)	Doi Takako (1983)	2/5	1/5 (0/2)	(30%) 3/10
	Homme	4/5	5/5 (2/2)	(90%) 9/10
	Homme	3/5	4/5 (1/2)	(70%) 7/10
	Homme	5/5	5/5 (2/2)	(100%) 10/10
	Homme	4/5	5/5 (2/2)	(90%) 9/10
Retranscription 1 (télévision)	Femme	5/5	4/4 ⁹⁸ (2/2)	(100%) 9/9
	Homme	5/5	4/4 (2/2)	(100%) 9/9
Retranscription 2 (télévision)	Homme	5/5	3/3 ⁹⁹ (2/2)	(100%) 8/8
	Homme	5/5	3/3 (2/2)	(100%) 8/8

Devant la multiplicité et la diversité des informations recueillies auprès de nos répondants, nous avons procédé à une analyse en deux temps : premièrement, nous

⁹⁴ Les résultats entre parenthèses sont ceux des deux hommes dans la soixantaine.

⁹⁵ Une personne a reconnu Tanaka Makiko.

⁹⁶ Une personne a reconnu Doi Takako.

⁹⁷ Deux personnes ont reconnu Doi Takako.

⁹⁸ Une personne avait vu l'émission.

⁹⁹ Deux personnes avaient vu l'émission.

examinerons leurs commentaires sur le contenu des interventions présentées dans le questionnaire et, deuxièmement, ceux sur leur forme linguistique, ceci toujours en fonction du sexe des locuteurs. Nous analyserons également les raisons évoquées par nos répondants dans les cas où leurs déductions quant au sexe du locuteur étaient erronées. Qu'en est-il des commentaires sur le contenu du discours des locuteurs masculins? Ils furent variés : « c'est un bureaucrate¹⁰⁰ », « il parle juste de chiffres », « il parle calmement », « contenu dur », « il parle froidement sans exprimer de sentiments », « position conservatrice sur la question de la possibilité pour un couple marié de porter des noms différents », « il est dans une position proche du pouvoir », « c'est un policier », « il parle avec force » et « il tourne autour de la question au lieu de dire les chose clairement ». Ces commentaires, qui sont revenus très souvent, illustrent bien les opinions de tous. Voici les commentaires à propos des locutrices féminines : « le sujet est traité du point de vue humain, et non celui des chiffres », « les mots clés tournent autour de la famille », « position libérale sur le problème de la possibilité d'avoir des noms différents à l'intérieur d'un couple marié », « elle parle du point de vue des enfants » et « elle sonne comme une socialiste, alors la probabilité qu'elle soit une femme est plus élevée ». Il semble donc que, du point de vue du contenu du discours, les traits traditionnellement associés à la masculinité et la féminité, force vs douceur, froideur vs émotivité, vision matérialiste vs vision humaniste etc., soient encore assez présents dans la pensée des répondants et dans le discours des locuteurs pour permettre, dans certains cas, de reconnaître le sexe de ces derniers.

En second lieu, regardons les traits linguistiques qui ont guidé nos répondants dans leur choix quant au sexe des locuteurs. Les marqueurs linguistiques donnés le plus fréquemment pour les hommes furent : utilisation de la forme en *te + oru*¹⁰¹, présence de la particule finale *kana* suivant une forme neutre¹⁰², fréquence élevée d'utilisation de la forme *dearimasu*¹⁰³, présence du terme masculin *hirumeshi* (« repas du midi »)¹⁰⁴ et

¹⁰⁰ Bien qu'il y ait maintenant des femmes dans la bureaucratie japonaise, elles n'occupent toujours pas de positions assez importantes pour prendre la parole à la Diète Nationale.

¹⁰¹ Forme masculine ayant une connotation « homme d'un certain âge ». Elle ne fut pas relevée dans le discours d'Abe Shinzo et de Shii Kazuo, par les deux sujets masculins de notre échantillon.

¹⁰² Voir chapitre V, section 1 (Les Particules finales).

¹⁰³ Voir chapitre VI, section 3 (Le Langage de politesse).

¹⁰⁴ Voir chapitre IV, section 2 (Le Vocabulaire particulier).

l'emploi de *kare* (« lui »)¹⁰⁵. Par ailleurs, dans le cas des émissions de télévision, c'est l'utilisation du pronom de la première personne familier *ore* et de celui de la deuxième personne *omae*¹⁰⁶ qui fut citée comme révélant, sans l'ombre d'un doute, le sexe du locuteur. Finalement, c'est surtout l'absence de traits linguistiques féminins qui fut donnée comme raison pour justifier le choix du sexe masculin pour un locuteur donné.

En ce qui concerne les locutrices féminines, les traits linguistiques révélant leur féminité qui furent les plus souvent donnés sont : utilisation d'un niveau de politesse très élevé, emploi de l'honorifique *zonjiru* (« penser »)¹⁰⁷, présence de la forme polie *degozaimashou*¹⁰⁸, utilisation des termes *okaasan* (« mère, maman »), *okosan* (« enfant ») et *otoshiyori* (« personne âgée »)¹⁰⁹, présence fréquente de la forme très polie *sasete itadakimasu*¹¹⁰, utilisation des verbes *irassharu* (« être, aller, venir »)¹¹¹ et l'emploi de *ki ga suru* (« il me semble que... »)¹¹². Dans le cas de l'émission de télévision, c'est la présence d'accords fréquents, de formes d'hésitation allongées *eto~* et *ano~* ainsi que l'utilisation du pronom personnel de la première personne dans un contexte informel¹¹³ qui furent cités comme indicateurs clairs du sexe féminin de la locutrice. C'est donc principalement le niveau de politesse ainsi que l'évitement d'un langage fort par les femmes qui fournirent les indices de genre recherchés par nos répondants. Ces marqueurs furent cependant considérés comme étant moins fortement marqués par le genre que ceux relevés dans le discours des hommes, ce qui peut expliquer la plus grande difficulté rencontrée par les répondants pour reconnaître les femmes de notre corpus.

¹⁰⁵ Voir chapitre IV, section 1 (Les Pronoms personnels).

¹⁰⁶ *Idem.*

¹⁰⁷ Voir chapitre VI, section 2 (Le Langage de modestie).

¹⁰⁸ Voir chapitre VI, section 3 (Le Langage de politesse).

¹⁰⁹ Voir chapitre VI, section 4 (Autres marques de politesse).

¹¹⁰ Voir chapitre VI, section 2 (Le Langage de modestie).

¹¹¹ Voir chapitre VI, section 1 (Le Langage de respect).

¹¹² Voir chapitre VII, section 2 (Formulation des affirmations).

¹¹³ Voir chapitre IV, section 1 (Les Pronoms personnels).

En dernier lieu, nous examinerons les raisons données par les répondants dans les cas où ils ont fait erreur sur le sexe d'un locuteur¹¹⁴. Il semble que, dans le cas des locuteurs masculins, leur erreur est attribuable principalement à l'utilisation d'un langage très poli et de formes douces (utilisation de *omou* (« penser »)¹¹⁵ ou encore *keredomo* (« mais »)¹¹⁶) et dans le cas de la séance 6, l'affirmation du locuteur selon laquelle «il serait resté aux côtés d'un malade» fut la raison évoquée par tous les répondants qui se sont trompés. Pour ce qui est des locutrices féminines identifiées par erreur comme des hommes, les raisons données furent nombreuses : l'utilisation d'un langage théorique, la force de certains échanges, l'utilisation de *kare* (« lui »), la longueur des interventions ainsi que l'utilisation de la particule finale *ne* (« n'est-ce pas? ») immédiatement après *ga* (« mais ») qui est une formulation très forte. Bref, dans le contexte de la Diète Nationale, le comportement linguistique des hommes et des femmes divergeant parfois des normes traditionnelles, les répondants de notre questionnaire furent induits en erreur par certains traits du discours ne répondant pas à ces normes, qu'elles soient masculines ou féminines.

En conclusion, il importe de rappeler à quel point nos répondants ont avoué avoir eu de la difficulté à déterminer le sexe des locuteurs des discours à la Diète Nationale. Toutefois, il semble que cette difficulté ait été encore plus grande dans le cas des locutrices, comme le démontre le pourcentage de bonnes réponses plus bas en ce qui les concerne. Nous croyons que cette incapacité partielle à deviner le sexe du locuteur, alors qu'il n'y avait pas de problème dans le cadre de conversations informelles, n'est pas une preuve que les femmes en politique sont masculinisées, mais plutôt qu'elles utilisent des stratégies linguistiques féminines inhabituelles. En effet, s'il y avait une simple masculinisation de leur discours, les répondants n'éprouveraient pas de malaise et les désigneraient comme hommes. Ce n'est cependant pas le cas, ce qui nous amène à penser que les femmes utilisent des marqueurs de genre, mais que ceux-ci, différant des marqueurs traditionnels, créent une ambiguïté, car les répondants ne savent comment les interpréter. À la lumière de ces éléments révélés par notre questionnaire, nous sommes

¹¹⁴ Le sexe des différents locuteurs a été communiqué aux répondants après qu'ils eurent justifié leurs réponses personnelles.

¹¹⁵ Voir chapitre VII, section 2 (Formulation des affirmations).

¹¹⁶ *Idem.*

maintenant en mesure de jeter un regard global sur nos résultats et d'en analyser la signification générale.

Chapitre IX : *Discussion et interprétation des résultats*

Dans le cadre de ce mémoire, nous avons analysé différents traits linguistiques marqués par le genre, tels que relevés dans notre corpus. Chaque chapitre, qui traite d'une catégorie spécifique de marqueurs de genre, comprend à la fois une section descriptive et une section analytique. En conséquence, sans reprendre les termes de cette analyse, nous tenterons, dans le présent chapitre, de dégager certains traits linguistiques qui caractérisent le langage des femmes et celui des hommes en politique, de mettre en lumière les tendances discursives générales et ainsi de confirmer ou d'infirmer nos hypothèses quant à l'importance de la variable « pouvoir » dans la relation entre genre et langue.

Nous croyons que l'analyse de notre corpus a mis en évidence deux tendances significatives quant à l'effet de la variable « pouvoir » dans la relation genre et langue dans le contexte d'un discours politique. Premièrement, nous avons pu observer un changement notable dans le discours des politiciennes entre le début des années 80 et aujourd'hui. Deuxièmement, des différences non négligeables furent observées entre le langage utilisé par les femmes et celui utilisé par les hommes. Plus précisément, outre ces deux constats, nous croyons que l'observation des changements dans le style discursif de Doi Takako, entre le début des années 80, alors qu'elle occupe une position de simple députée, et les années 1989-90, moment où elle prend la direction du JSP, est particulièrement révélatrice de l'importance que représente cette variable quand il est question du langage des femmes. Les propos de O'Barr et Atkins nous ont largement inspirée dans cette réflexion:

« What has previously been referred to as « women's language » is perhaps better thought of as a composite of features of powerless language (which can but need not be a characteristic of the speech of either women or men) and of some other features which may be more restricted to women's domain »¹¹⁷.

¹¹⁷ William M. O'Barr et Bowman K. Atkins, « «Women's Language» or «Powerless Language?» », *Women and Language in Literature and Society*, 1980, p. 109.

Nous amorcerons cette discussion par une analyse des changements observés dans le discours des politiciennes entre le début des années 80 et aujourd'hui. Sur le plan des caractéristiques pronominales, nous avons noté, du moins en ce qui concerne les pronoms de la deuxième personne, une utilisation reflétant une légère hausse de statut chez les femmes. En effet, l'emploi du pronom *anata* (« toi »)¹¹⁸ est restreint aux cas où le locuteur s'adresse à un individu de statut égal ou inférieur. Or, cette hausse de la fréquence d'utilisation de ce pronom est, de toute évidence, attribuable à Tanaka Makiko et à Tsujimoto Kiyomi. De plus, Tanaka Makiko utilise, à quelques reprises, les pronoms de la troisième personne *kare* (« lui ») et *karera* (« eux »), pronoms généralement évités par les femmes; l'appellation par le titre, ou le nom auquel un suffixe est ajouté, étant considérée plus polie. Du point de vue du vocabulaire, aucun changement ne fut observé, les politiciennes des deux groupes respectant les normes qui interdisent aux femmes d'utiliser certains termes marqués pour la masculinité¹¹⁹. Cependant, contrairement à nos attentes, nous n'avons remarqué aucune hausse de l'utilisation du vocabulaire *kango*. Cette stabilité s'explique, en partie, par le fait qu'au début des années 80, de même qu'aujourd'hui, ce sont des femmes ayant fréquenté l'université et fait, par conséquent, l'apprentissage de cette catégorie de vocabulaire, qui ont réussi à percer le niveau politique étudié dans notre échantillon. Finalement, bien que le contexte particulièrement formel d'une séance à la Diète Nationale ne favorise pas l'utilisation de termes exclamationnels, nous avons pu noter un léger changement. En effet, *maa*, la seule exclamation présente dans notre échantillon, est employée par les femmes au début des années 80, mais elle a complètement disparu aujourd'hui. Ce changement apparaît significatif, dans le contexte de la culture japonaise, d'autant qu'il reflète les efforts des politiciennes pour être évaluées positivement dans l'exercice de leurs fonctions. En effet, conscientes de la présence d'une vision traditionnelle à l'effet que les femmes sont trop émotives et impulsives pour s'impliquer en politique, elles évitent l'emploi d'exclamations qui risquerait de renforcer cette croyance.

Du point de vue syntaxique, nous avons observé une baisse de la fréquence d'utilisation de la particule finale *no* (*n* à la forme neutre), celle-ci atteignant,

¹¹⁸ De même que ses variantes plurielles *anatatachi* et *anatagata* (voir chapitre IV)

¹¹⁹ Par exemple *kuu* (« manger »), *umai* (« bon au goût ») ou encore *dekai* (« très très gros »)

aujourd'hui, un niveau moyen inférieur à celui des hommes. Par ailleurs, une baisse du nombre d'utilisations de la particule d'auto-interrogation *kana* fut notée parallèlement à une apparition de la particule *naa*, à l'origine masculine, dans le discours des femmes. Toutefois, il est important de signaler que la particule *naa* est, de nos jours, utilisée fréquemment par des femmes voulant marquer l'informalité, ce qui est le cas dans notre échantillon. En ce qui a trait aux catégories des prédicats, nous avons remarqué une légère hausse dans le pourcentage d'utilisations de prédicats verbaux et adjectivaux. Néanmoins, cette hausse étant plus grande pour les prédicats verbaux, elle se rapproche ainsi, sans l'atteindre, du niveau d'utilisation des hommes. Pour terminer, précisons qu'aucun changement significatif ne fut noté en ce qui concerne le nombre et la catégorie des inversions.

Du point de vue de la politesse, en dépit d'une baisse générale de l'utilisation du langage de respect, et contrairement aux autres marqueurs, nous avons observé une hausse des autres formules de politesse. L'utilisation de la politesse étant liée à l'évitement du conflit, nous croyons que cette hausse peut être expliquée, en partie, par une stratégie linguistique visant à permettre l'utilisation d'une plus grande force dans d'autres formes de discours. En effet, l'image négative liée à la dureté langagière chez une femme étant encore très forte, on peut penser que, pour conserver l'appui de la population, les femmes politiciennes doivent développer différentes stratégies leur permettant à la fois d'utiliser une certaine force indispensable au discours politique¹²⁰ sans compromettre irrémédiablement leur image publique. Par ailleurs, la forte hausse de la variation individuelle dans l'utilisation des formes honorifiques semble démontrer que les femmes jouissent d'une plus grande liberté linguistique que par le passé, changement pouvant être associé à une modification de leur statut dans le monde politique. Ainsi, alors qu'autrefois, elles devaient se conformer avec plus de rigueur aux standards sociaux, aujourd'hui, elles disposent d'une plus grande marge de liberté.

¹²⁰ Pour des raisons d'espace insuffisant nous n'avons pas pu analyser l'emploi de la dureté par nos sujets. Cette dimension, observée à l'occasion, mériterait qu'on lui accorde une attention particulière lors d'une recherche future.

Finalement, revenons brièvement sur la question de l'adoucissement des affirmations. Ainsi tel qu'indiqué au chapitre VII, nous observons, à l'instar des marques de politesse, une hausse de la variation individuelle dans la fréquence d'utilisation des affirmations formulées en questions négatives. Toutefois, malgré une légère baisse de l'emploi de ces formes, aucune corrélation significative avec le sexe du locuteur ne fut trouvée. Par contre, les autres formes verbales, servant à adoucir un énoncé, se révélèrent fortement marquées pour le genre et présentèrent dans certains cas, en l'occurrence pour la forme la plus effacée *ki ga suru* (« avoir l'impression que... ») et celle la plus vague *omowareru* (forme potentielle du verbe « penser »), un baisse d'utilisation entre le début des années 80 et aujourd'hui.

Au terme de notre analyse des différences entre le langage des femmes politiciennes du début des années 80 et celui d'aujourd'hui, nous pouvons affirmer qu'un changement notable s'est imposé. Or, nous croyons que celui-ci est attribuable à une hausse du statut des femmes en politique. Un des éléments déclencheur de cette hausse fut certainement la nomination de Doi Takako au poste de chef de parti, à laquelle il faut ajouter, par la suite, celle de plusieurs autres femmes dont Moriyama Mayumi, au poste de secrétaire générale. Quoique leur nombre soit toujours bien inférieur à celui des hommes, la présence des femmes dans des postes de pouvoir au sein du gouvernement leur a permis, en ayant une plus grande visibilité, de légitimer leur participation à ce monde. Ces différents éléments sont des facteurs importants dans la prise de pouvoir des femmes et la manifestation de celui-ci dans leur langage.

Toutefois, les inégalités hommes/femmes persistent toujours, comme le démontrent bien les différences dans leurs stratégies linguistiques et leurs choix discursifs que nous analyserons maintenant. Ainsi, il importe de faire un bref retour sur les différences dans le langage des hommes et des femmes, telles que relevées dans notre échantillon. Cependant, nous tenons à préciser d'entrée de jeu, que malgré l'évitement complet, tant par les hommes que les femmes, des marqueurs de genre les plus forts, cela ne signifie en aucun cas la disparition de ceux-ci en dehors du contexte des séances à la Diète Nationale ni la non maîtrise de ceux-ci par nos locuteurs. En effet, comme nous avons pu le noter à de nombreuses reprises dans notre échantillon,

des marqueurs de genre forts comme le pronom personnel masculin *boku*, l'exclamation féminine *ara* ou encore la particule finale masculine *zo*, furent utilisés dans le cadre de citations. Ainsi, bien que ces utilisations ne soient pas des déviations à la norme de la part du locuteur, ce sont, toutefois, des indicateurs précieux du rôle, encore fort et conscient, que jouent ces formes pour marquer le genre.

Ainsi que nous l'avons vu au chapitre IV, une différence dans l'emploi pronominal selon le sexe du locuteur, subsiste encore de nos jours, sans toutefois que celle-ci relève des pronoms dit « masculins » ou « féminins ». En effet, nous avons noté une absence totale dans le discours des hommes des pronoms de la première personne *watashijishi* et *watakushigoto*, insistant sur le fait que la responsabilité de l'action ou de l'affirmation incombe uniquement au locuteur, alors qu'ils produisent les différentes formes du pronom « nous », en plus grand nombre que les femmes. Il semble donc que les hommes soient dans une position où ils peuvent s'affirmer avec plus de force, alors que les femmes minimisent l'impact de leurs affirmations, en en portant seules la responsabilité. Toutefois, ainsi que nous l'avons démontré plus haut, l'emploi des pronoms de la deuxième personne suggère une hausse du statut des femmes. Spécifions cependant que ces pronoms ne sont pas utilisés par tous, hommes ou femmes, et que Shii Kazuo, le seul homme les employant, le fait avec une plus grande fréquence que les femmes aujourd'hui encore. Cette plus grande présence pronominale dans le discours des hommes fut également relevée pour les pronoms de la troisième personne, les femmes les évitent plus souvent que les hommes, donnant ainsi un plus haut niveau de politesse à leur discours. Du point de vue lexical, nous avons noté un respect des normes concernant le vocabulaire marqué par le genre, tant par les femmes que par les hommes, tout comme ce fut le cas pour les exclamations, complètement absentes dans le discours des hommes et présentes de façon négligeable dans celui des femmes. Finalement, en ce qui concerne le vocabulaire *kango*, bien qu'une utilisation légèrement plus élevée et une variation moins grande furent observées chez les hommes, la corrélation avec la variable sexe s'est révélée négligeable.

Tournons-nous maintenant vers les marqueurs syntaxiques. Du point de vue des utilisations des particules finales, nous avons noté une nette atténuation de la distance

homme/femme en comparaison à des conversations tenues dans un contexte plus informel attribuable à l'absence des marqueurs de genre les plus forts. Nous avons également noté une utilisation des particules finales par les femmes visant souvent l'atténuation de la force d'un énoncé, par leur emploi en combinaison avec des formes honorifiques, ou encore avec d'autres particules. De plus, la particule d'auto-interrogation *kana* fut relevée uniquement dans leur discours, or cette particule marque le manque de confiance quant à l'affirmation avancée¹²¹. Du côté de la catégorie des prédicats produits, nous avons noté une plus grande utilisation de prédicats adjectivaux chez les femmes et une fréquence de production de prédicats verbaux légèrement plus élevée chez les hommes. Il serait cependant, trop simpliste d'expliquer cette distribution, qui correspond à la situation générale dans la langue japonaise, uniquement par la plus grande émotivité des femmes. Il faudrait en effet d'abord analyser le lien avec les différents sujets traités par les femmes. Une telle perspective devrait d'ailleurs faire l'objet de recherches à venir. Tenons-nous en pour l'instant à l'analyse de son effet, c'est-à-dire la création d'une impression de plus grande douceur et de moins forte formalité. Finalement, du côté des inversions, la différence la plus significative, relevée dans notre échantillon, se situe au niveau de la fréquence des ajouts, par les femmes, du nom de l'interlocuteur en fin d'énoncés. Cet effort, auquel consentent les femmes pour ramener l'attention de l'interlocuteur sur leurs propos, semble aller tout à fait dans le sens des recherches de Fishman¹²².

Tournons-nous maintenant vers les différences observées entre les hommes et les femmes, dans leur utilisation d'un langage de politesse. Premièrement, nous avons noté que, dans toutes les catégories du langage honorifique, la fréquence de production des femmes était plus élevée et plus variée que celle des hommes. De plus, il est évident que ces derniers utilisent un plus grand nombre de formes verbales neutres. Deuxièmement, nous avons relevé le fait que les hommes évitent complètement les variantes les plus polies. Ainsi, nous n'avons observé aucune manifestation de la forme *irassharu* (« venir », « aller » ou « être là ») du langage de respect, du verbe *zonjiru*

¹²¹ Nous ne revenons pas ici sur l'utilisation par des femmes, de *naa*, une particule masculine, car nous en avons déjà traité plus tôt dans ce même chapitre.

¹²² Voir chapitre I (Problématique et cadre d'analyse), section 1.1. Recension des écrits sur le langage féminin.

(« savoir », « penser ») du langage de modestie de même que des combinaisons créant une politesse exacerbée¹²³ et retirant la propriété de l'initiative de l'énoncé au locuteur telle que la forme *~sasete itadakimasu*¹²⁴. Nous avons également remarqué que les femmes choisissent, dans une plus grande proportion, la variante la plus polie de la forme de modestie *o* (verbe) *suru* (« faire ... » à quelqu'un à qui on doit du respect), soit *o* (verbe) *itasu*. Nous avons également relevé le fait que les hommes sont plus fidèles à un seul niveau de politesse ou de formalité en ce qui a trait à la copule nominale, alors que les femmes, selon le contexte, alternent davantage entre les variantes polie, formelle et honorifique de celle-ci, ce qui peut être un signe d'une plus grande incertitude quant à leur statut. Finalement, notons que les politiciennes, comme dans la population générale, produisent un plus grand nombre de préfixes de politesse *o/go* que les politiciens. Sachant qu'il est souvent reproché aux enseignantes à la garderie ou à la maternelle de sur-utiliser ces préfixes devant les enfants afin d'embellir leur langage, on peut se demander si nous sommes en présence de la stratégie de « maternisation », visant à résoudre les conflits linguistiques vécus par les femmes en position de pouvoir telle que décrite par Shibamoto¹²⁵. Toutefois, ce trait étant, en général, plus présent dans le discours des femmes, nous ne pouvons confirmer, hors de tout doute, si nous sommes en présence d'une utilisation féminine « normale » ou d'une forme de « maternisation ». De plus, aucun autre trait attribué à cette stratégie n'ayant été relevé, il semble que nous ne puissions trop nous avancer sur cette piste.

Il convient de rappeler qu'au chapitre sur l'adoucissement des énoncés, nous avons signalé que les hommes et les femmes avaient recours à différentes stratégies d'emploi pour des verbes identiques. A cet égard, bien que la différence d'utilisation des affirmations sous forme de questions neutres est négligeable, celle concernant le recours à d'autres formes verbales, est des plus révélatrice. En effet, nous avons noté que les hommes emploient *omou* (« penser ») pour durcir et donner plus de portée à leur discours, alors que les femmes le font pour en adoucir et amenuiser l'aspect conflictuel. Encore faut-il préciser qu'elles sont les seules à recourir aux variantes les plus douces

¹²³ Par exemple, la forme *onegai moushi agemasu* signifiant « s'il vous plaît » ou encore « je demande humblement » que... ».

¹²⁴ Voir chapitre VI, section 2 (Le Langage de modestie) pour des explications sur le sens.

¹²⁵ Voir chapitre I, section 1.2. (Contexte de la question).

(formes honorifique et potentielle). Par ailleurs, alors que les politiciens utilisent des verbes tels que « j'affirme », leurs collègues féminines choisissent plutôt des expressions telles que « j'ai l'impression », « je sens que... ». A n'en pas douter, cette différence dans l'emploi de formes fortes illustre bien leur rapport inégal au pouvoir et à la capacité de s'affirmer. De plus, ce constat confirme la théorie de Tannen selon laquelle les hommes et les femmes utilisent les mêmes formes linguistiques dans des stratégies discursives différentes visant des buts interactionnels opposés.

Bref, même si nous avons pu constater un rapprochement entre le langage des femmes et celui des hommes, il demeure que les femmes privilégient des stratégies visant l'évitement du conflit, témoignant ainsi de leur statut social toujours inférieur et de leur position toujours précaire dans le monde politique. De plus, nous croyons être en mesure de constater un rapprochement entre le langage « sans pouvoir » utilisé traditionnellement par les femmes, et celui « de pouvoir » employé par les hommes en politique. En effet, bien que leur style discursif ait changé, les politiciennes n'ont cependant pas recours aux marqueurs de masculinité tels les pronoms personnels *boku* ou *ore* ou encore le vocabulaire masculin *umai* (« bon au goût ») ou *kuu* (« manger). Le changement est donc au niveau de la prise de pouvoir et non de la masculinisation, ce qui nous ramène à la théorie de O'Barr et Atkins selon laquelle :

« tendency for more women to speak a powerless language and for men to speak less of it is due, at least in part, to the greater tendency of women to occupy relatively powerless social positions »¹²⁶.

Ainsi, dans notre échantillon, c'est le changement de cette position qui aurait, en partie du moins, provoqué le rapprochement entre les deux styles discursifs.

Avant de conclure ce chapitre de discussion et interprétation des résultats, il nous faut maintenant revenir sur le cas de Doi Takako et sur les changements relevés dans son discours entre l'époque où elle était simple députée (début 80) et celle où elle devenue chef de parti (1989-90). Premièrement, nous avons observé un changement notable dans son emploi pronominal. En effet, elle abandonne complètement la forme

¹²⁶ William M. O'Barr et Bowman K. Atkins, *opcit*, p. 104.

watashijishin (« moi, je ») qui reflète, à un certain niveau, l'incertitude du locuteur, et lui préfère la variante opposée « nous ». Ainsi, son utilisation de *watashijishin* passe de 2.2 à 0¹²⁷, alors que celle des trois variantes du pronom de la première personne du pluriel triple, passe de 10.7 à 30. Il est cependant intéressant de noter que, malgré cette assurance nouvelle qui lui permet de parler au nom du parti et non plus seulement en son nom personnel, elle choisit de ne plus utiliser la forme la plus formelle du « nous », soit *wareware*. En effet, bien qu'elle l'ait employée au début des années 80, elle rejette complètement cette variante considérée comme trop prétentieuse en 1989-90. Un changement significatif est également présent dans l'utilisation des pronoms de la deuxième personne. En effet, on retrouve, dans son discours le plus récent, un plus grand nombre de manifestations, ce qui illustre bien sa hausse de statut puisque cette forme ne peut être employée que face à un égal ou à un inférieur. D'un point de vue lexical, c'est cependant l'utilisation du vocabulaire *kango* qui est la plus significative d'un changement de langage. En effet, Doi Takako utilise ces termes, en 1989-90, selon une moyenne non seulement considérablement plus élevée qu'avant, mais également beaucoup plus grande que celle des hommes de notre échantillon. Ainsi, le statut de chef de parti semble conférer à Doi Takako le pouvoir d'utiliser ces termes considérés comme étant trop rigides dans la bouche d'une femme. L'obtention de la légitimité de traiter de certains sujets nécessitant leur emploi plus fréquent, généralement inaccessible aux femmes, peut également expliquer cet écart de taille.

Du point de vue syntaxique, nous avons noté un évitement des particules finales beaucoup plus grand qu'au début des années 80, particulièrement en ce qui concerne la particule d'insistance *yo*, et l'absence, comme chez les hommes, de la particule d'auto-interrogation *kana*. Cette omission des particules finales correspond à un niveau plus élevé de formalité du discours, mais semble sans lien direct avec le statut du locuteur, comme le démontre le fait qu'on la retrouve à la fois chez certaines femmes politiciennes aujourd'hui et chez un seul des deux hommes de notre échantillon (Abe Shinzo). Cet évitement, dans un discours formel, est d'ailleurs également observable dans le nombre d'inversions, absentes dans notre corpus, selon la même distribution que

¹²⁷ Moyenne sur mille lignes, les chiffres entiers sont présentés dans le Tableau I, chapitre IV.

les particules. Nous avons, par ailleurs, noté une légère hausse de la production de prédicats verbaux par Doi en 1989-90, se rapprochant ainsi de la production masculine, mais cette hausse étant accompagnée d'une autre des prédicats adjectivaux, nous croyons qu'elles ne sont pas l'effet d'une stratégie consciente. En effet, Shibamoto (1985) affirme que ce marqueur de genre étant déterminé à un niveau plus inconscient, il est plus difficilement manipulable.

En ce qui concerne la politesse, nous avons observé un rapprochement indéniable entre le discours de Doi en 1989-90 et celui des hommes, comparativement à celui du début des années 80. Ainsi, nous notons une baisse d'utilisation du langage de respect, mais surtout un changement dans les formes favorisées. En effet, en 1989-90, Doi choisit, dans une majorité écrasante, la transformation de respect (verbe) +(ra)reru, variante du respect la moins poussée. De plus, elle a la moyenne d'utilisation du verbe *irassharu* (cité plus haut) la plus basse de toutes les femmes en 1989-90 avec 0.8, ce qui la rapproche du « 0 » masculin, alors qu'elle avait 21.9 au début des années 80. Du côté du langage de modestie, son discours change complètement et se rapproche de celui des hommes, par son évitement des formes honorifiques exacerbées (combinaison) et sa plus grande utilisation du verbe modeste *ukagau* (« demander ») à la place de ces dernières. Elle favorise d'ailleurs alors la forme formelle de la copule nominale (69.9% des cas produits), alors qu'elle choisissait avant, dans une proportion identique (69.8%) la forme polie. Finalement, bien qu'elle produise toujours les préfixes de politesse *o/go* dans une proportion nettement supérieure à celle des hommes, elle rejoint ces derniers dans son bas niveau d'utilisation des adjectifs et adverbes servant à demander l'avis de l'interlocuteur¹²⁸. De plus, elle présente, en 1989-90, la plus basse utilisation de la conjonction *keredomo* (« mais ») de tous nos sujets, hommes compris, ce qui démontre une assurance linguistique notable.

Finalement, du point de vue de l'adoucissement des affirmations, il est intéressant de noter une baisse drastique du nombre d'utilisations du verbe « penser ». En effet, elle passe de 103.7 au début 80, à 36.3 (chiffre le plus bas de tout l'échantillon,

¹²⁸ Par exemples, *yoroshii*, *yoroshuugozaimasu*, *ikaga* etc., dont le sens et la fréquence d'utilisation sont donnés au tableau XI.

hommes compris) en 1989-90. Cette tendance est également observée pour les verbes *omowareru* (« pouvoir penser que... »), *kanjiru* (« sentir ») et *ki ga suru* (« avoir l'impression que... »). On relève également, qu'en 1989-90, son discours se rapproche de celui des hommes, faisant une plus grande place aux verbes *kangaeru* (« penser (réfléchir) ») et *noberu* (« affirmer »), verbes généralement évités par les autres femmes. Toutefois, nous avons observé la tendance opposée dans le cas de la forme honorifique *zonjiru* du verbe « penser », que Doi utilise à 32.4 reprises en 1989-90, alors qu'elle ne l'employait pas avant et qu'il est évité tant par les hommes que par la plupart des femmes aujourd'hui. Nous pouvons attribuer ce fait, en partie, à une volonté d'amenuiser la force d'affirmation démontrée ailleurs et ainsi, de retirer un peu de puissance à un langage de pouvoir.

Bref, la différence entre le discours de Doi Takako prononcé au début des années 80 et celui des années 1989-90, démontre clairement la force d'influence de la variable «pouvoir» sur la relation entre genre et langage. Ainsi, notre corpus illustre bien l'affirmation de O'Barr et Atkins selon laquelle: « *so-called « women's language » is neither characteristic of all women nor limited only to women* »¹²⁹. Toutefois, il semble que cette prise de pouvoir et les changements discursifs qu'elle apporte, s'accompagnent aussi de conflits linguistiques. Il ne suffit pas de prendre le pouvoir pour introduire de véritables changements car, faut-il le dire, la perception de la population continue d'exercer une forte pression sur les choix linguistiques posés par les femmes en position de pouvoir dans la politique japonaise.

En conclusion, on ne peut pas parler d'une simple masculinisation du parler féminin, car si cela avait été le cas, les répondants à notre questionnaire auraient identifié sans hésitation les femmes politiciennes comme des « hommes ». Or, bien qu'une grande confusion quant au sexe du locuteur se produisit, les répondants ne pouvaient affirmer sans hésitation que les locuteurs étaient des hommes. Ainsi, il semble que, malgré que les femmes aient moins recours aux formes traditionnellement féminines, ou pas du tout, elles n'emploient cependant pas les formes masculines.

¹²⁹ William M. O'Barr et Bowman K. Atkins, *opcit*, p. 102.

L'ambiguïté créée quant à leur sexe par leur discours serait donc due à l'utilisation de formes de pouvoir avec d'autres, plus féminines, d'adoucissement, dont l'emploi n'est pas encore assez familier chez nos répondants pour qu'ils puissent les décoder sans hésitation. Il serait donc fort intéressant dans une recherche future d'examiner plus avant les réactions des locuteurs japonais aux nouvelles stratégies linguistiques employées par les femmes en position de pouvoir, démarche que nous avons partiellement effectuée dans le présent mémoire.

Conclusion

Nous croyons avoir démontré que des changements linguistiques se sont opérés dans le langage des femmes en politique entre le début des années 80 et aujourd'hui, en raison, entre autre, de l'accession au pouvoir d'une femme devenue, en 1986, chef d'un parti politique majeur au Japon. Nous avons également démontré qu'il existe un rapprochement entre le style discursif des femmes et celui des hommes dans le contexte précis d'interventions à la Diète Nationale sans toutefois prétendre que ce rapprochement soit complet. Effectivement, notre analyse des diverses stratégies linguistiques employées par les deux sexes a permis de mettre en évidence des différences importantes quant aux buts poursuivis par les unes et les autres. Nous croyons également avoir réussi à démontrer que la variable « pouvoir » exerce une influence réelle et non négligeable dans la relation entre langue et pouvoir.

Ainsi que nous avons pu le constater tout au long de l'analyse de notre corpus et de la discussion de nos résultats, la relation entre langue et genre est loin d'être imperméable à l'influence qu'exercent d'autres variables. Plus que tout, il semble que la question du pouvoir soit essentielle à la compréhension du style discursif désigné comme étant « le langage des femmes ». La seule association entre langage et genre semble, en effet, trop limitée et simplificatrice, puisqu'elle passe sous silence les enjeux liés à l'absence de pouvoir des femmes, laquelle constitue pourtant un des éléments les plus caractéristique de cette langue. C'est, entre autre, cette constatation qui nous a motivée à étudier l'évolution du langage des femmes en politique au Japon. En effet, au terme de nos nombreuses lectures sur la langue japonaise en général, et sur le langage des femmes en particulier, nous avons conclu que la grande majorité des recherches traitant de ce sujet, privilégiaient le discours de femmes occupant des positions traditionnelles ou semi- traditionnelles. Ainsi, à l'exception de la recherche de Shibamoto¹³⁰ sur le langage des femmes interprétant des rôles traditionnels et non traditionnels au cours d'émissions télévisées, la totalité des recherches que nous avons

¹³⁰ Citée par Hinoko Itakura, Conversation Dominance and Gender: A Study of Japanese Speakers in First and Second Language Contexts, 2001, p. 10.

répertoriées sur le langage des femmes au Japon ont pour corpus le discours de femmes au foyer, d'adolescentes ou de jeunes universitaires.

Or, connaissant l'importance de la variable «pouvoir» dans l'analyse de la relation entre langue et genre, et l'évolution du statut des femmes dans la société japonaise, il nous semble essentiel que des recherches introduisent, dans leur corpus d'analyse, des sujets-femmes qui occupent des places de pouvoir. Selon nous, de telles recherches devraient nous permettre de mieux comprendre le rôle de cette variable et les conflits linguistiques vécus par les femmes lorsque, dans nos sociétés modernes, le pouvoir n'est plus synonyme de masculinité, et la faiblesse synonyme de féminité. Ainsi, nous espérons que le présent mémoire apportera aux études sur la langue et le genre dans le contexte du Japon, des nouvelles connaissances permettant une meilleure compréhension des changements linguistiques actuellement en cours et du rôle joué par la variable «pouvoir».

Toutefois, les limites imposées par notre matériel audio-visuel ne nous ayant pas permis de pousser notre recherche aussi loin que nous l'aurions voulu, nous croyons qu'il serait intéressant, dans le cadre de travaux futurs, d'analyser l'évolution des aspects phonologiques et kinesthésiques du langage des femmes en position de pouvoir au Japon. De plus, les termes d'adresse étant particulièrement révélateurs de la relation sociale liant un locuteur donné avec son interlocuteur ou une tierce personne, nous croyons que l'analyse de leurs différentes formes et de leurs contextes d'utilisation, dans le cadre du discours des politiciens et des politiciennes, serait des plus pertinent à la compréhension de l'évolution du statut des femmes en politique. Finalement, si certaines femmes, dont le nombre est cependant toujours fort restreint, réussissent de nos jours à gravir les échelons dans des entreprises japonaises pour occuper des postes supérieurs, nous croyons qu'il est impératif de procéder à l'analyse des stratégies linguistiques qu'elles emploient face à des subalternes masculins. Ceci afin de mieux comprendre les conflits linguistiques vécus par les femmes et les hommes se trouvant dans un rapport non traditionnel. Il est fort probable que ce soit-là le corpus d'une recherche future.

Bibliographie

Livres et revues :

- Abe, Hitoshi, Muneyuki Shindo et Sadafumi Kawato, The Government and Politics of Japan, 1990, Presses de l'Université de Tokyo, Tokyo, 244 pages.
- Aebisher, Verena, Les Femmes et le langage : représentations sociales d'une différence, 1985, Presses Universitaires de France, Paris, 199 pages.
- Amyotte, Luc, Méthodes Quantitatives : Applications à la recherche en sciences humaines, 1996, Éditions du Renouveau Pédagogique Inc., Québec, 480 pages.
- Bernier, Bernard, Capitalisme, société et culture au Japon, 1988, Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 456 pages.
- Bodine, Ann, «Sexocentrisme et recherches linguistiques», Parlers masculins, parlers féminins, 1983, édité par Aebischer et C. Forel, éditions Neuchatel, Paris, p. 41-72, 197 pages.
- Brown, Penelope, « How and Why Are Women More Polite : Some Evidence from a Mayan Community », Women and Language in Literature and Society, 1980, édité par Sally McConnell-Ginet, Ruth Borker et Nelly Furman, Éditions Praeger, New York, 352 pages, p.111 à 135.
- Cosnier, Jacques, «L'Ethologie du dialogue», Décrire la conversation, 1987, édité par J. Cosnier et C. Kerbrat, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 392 pages, p. 291 à 315.
- Curtis, Gerald L., The Japanese way of Politics, 1988, Presses de l'Université de Columbia, New York, 301 pages.
- Duncan, Starkey Jr., «Interaction Units during Speaking Turns in Dyadic, Face-to-Face Conversation», Organization of Behaviour in Face-to-Face Interaction, 1975, édité par Adam Kendon, Richard M. Harris et Marie Ritchie Key, Éditions Hague, Mouton, 509 pages, p. 199 à 213.
- Eckert, Penelope et Sally McConnell-Ginet, «Think Practically And Look Locally: Language and Gender As Community-Based Practice», Gender articulated, 1995, édité par Kira Hall et Mary Bucholtz, New York, p. 469-508, 512 pages.
- Fasold, Ralph, Sociolinguistics of Language, 1990, Éditions B. Blackwell, Oxford, 342 pages.
- Fishman, Pamela, Conversational Insecurity, 1990, Éditions Routledge, Londres, p. 234 à 241

- Fujimura-Fanselow, Kumiko et Atsuko Kameda, Japanese Women: New Feminist perspectives on the Past, Present and Future, 1995, Les Presses Féministes, New-York, 422 pages.
- Fukatsu, Masumi, «Doi Takako Tackles the Obstacles to Power», Japan Quarterly, Vol. XXXVII, No.1, janvier/mars 1990, Tokyo, Éditions Asahi Shimbun, p. 24 à 30.
- Garon, Sheldon, «Women's Groups and the Japanese State: Contending Approaches to Political Integration, 1890-1945», The Journal of Japanese Studies, Vol. 19, No. 1, hiver 1993, Society for Japanese Studies, Seattle, p. 5 à 41.
- Giroux, Sylvain, Méthodologie des sciences humaines: La recherche en action, 1998, Éditions du Renouveau Pédagogique Inc., Québec, 266 pages.
- Gumperz, John et Dell Hymes, Directions in Sociolinguistics: The Ethnography of Communication, 1986, édité par John J. Gumperz et Dell Hymes, Éditions B. Blackwell, New York, p. 35 à 71, 598 pages.
- Hanaoka McGloin, Naomi, «Feminine *wa* And *no*: Why Do Women Use Them?», Journal Of The Association Of Teachers O Japanese, vol. 20, numéro 1, avril 1986, University Of Pittsburgh, Pittsburgh, p. 7-27, 171 pages.
- Higuchi, Keiko, «Japanese Women in Transition», Japan Quarterly, Vol. XXXVI, No.4, octobre-décembre 1989, Tokyo, Éditions Asahi Shimbun, p. 311 à 318.
- Himes, Dell, «Models of the Interaction of Language and Social Life», Directions in Linguistics, Édité par John Gumperz et Dell Hymes, 1986, Éditions Basil Blackwell, Oxford, 598 pages, p. 35 à 71.
- Imamura, Anne E., Re-Imaging Japanese Women, 1996, Presses de l'Université de Californie, Californie, 358 pages.
- Itakura, Hinoko, Conversation Dominance and Gender: A Study of Japanese Speakers in First and Second Language Contexts, 2001, John Benjamin's Publishing Company, Amsterdam, 227 pages.
- Iwai, Tomoaki, « «The Madonna Boom»: Women in the Japanese Diet», The Journal of Japanese Studies, Vol. 19, No. 1, Hiver 1993, Society for Japanese Studies, Seattle, p.103 à 141.
- Iwao, Hoshii, The World of Sex, Vol.1, Sexual Equality, 1986, Publications Paul Norbury Inc., Kent, 179 pages.
- Iwao, Sumiko, Japanese Woman: Traditional Image & Changing Reality, 1993, Presses de l'Université Harvard, États-Unis, 304 pages.
- Kabashima, Ikuo et Jeffrey Broadbent, «Referent Pluralism : Mass Media and Politics in Japan», The Journal of Japanese Studies, Vol.2, No.2, Été 1986, Society for Japanese Studies, Seattle, p. 329 à 361

- Kishimoto, Koichi, Politics in Modern Japan: Development and Organization, Éditions Japan Echo Inc., Tokyo.
- Kitagawa, Chisato, «A Source Of Femininity In Japanese: In Defense Of Robin Lakoff's «Language And Woman's Place»», Papers In Linguistics, vol. 10, numéro 1-2, été 1977, Linguistic Research Inc., Canada, 508 pages, p.275 à 298.
- Kroskirty, Paul V., «Regimenting Languages: Language Ideological Perspectives», Regimes of Language: Ideologies, Politics and Identities, 2000, édité par Paul V. Kroskirty, School of American Research Press, Santa Fe, 411 pages, p. 1 à 34.
- LeBlanc, Robin M., Bicycle Citizens: The Political World of the Japanese Housewife, 1999, Presses de l'Université de Californie, Californie, 243 pages.
- Lebra Joyce, Joy Paulson et Elizabeth Powers, Women in Changing Japan, 1976, Presses de l'Université de Stanford, Californie, 322 pages.
- Mackie, Vera, Feminism in Modern Japan, 2003, University of Cambridge Press, New York, 293 pages.
- Mochizuki, Michiko, «Male And Female Variants For "I" In Japanese», Papers In Linguistics, vol. 13, numéro 3, 1980, Linguistic Research Inc., Edmonton, p. 453-474, 798 pages.
- Moriyama, Mayumi, What I Saw in the Cabinet, 1991, Éditions M.F.Moriyama, Japon, 74 pages.
- O'Barr, William M. et Bowman K. Atkins, ««Women's Language» or «Powerless Language?»», Women and Language in Literature and Society, 1980, édité par Sally McConnell-Ginet, Ruth Borker et Nelly Furman, Éditions Praeger, New York, 352 pages, p. 93 à 110.
- Ochs, Eleanor, « Indexing Gender », Rethinking Context, 1992, édité par Alessandro Duranti et Charles Goodwin, Presses de l'Université de Cambridge, New York, p. 335-358, 363 pages
- Okamoto, Shigeko, « « Tasteless » Japanese », Gender Articulated: Language And The Socially Constructed Self, 1995, Edité par Kira Hall et Mary Bucholtz, New York, p.297-325, 512 pages.
- Pharr, Susan J., Political Women in Japan, 1981, Presses de l'Université de Californie, Californie, 239 pages.
- Ramsey, Sheila J., «The Kinesics Of Femininity In Japanese Women», Language Sciences, vol.3, numéro 1, 1981, Pergamon Press, Oxford, 214 pages, p.104 à 123.
- Sawachi, Hisae, «The Political Awakening of Women», Japan Quarterly, Vol. XXXVI, No.4, octobre-décembre 1989, Tokyo, Éditions Asahi Shimbun, p. 381 à 385.
- Sharpe, M.E., Voices from the Japanese Women's Movement, 1996, Éditions Ampo-Japan Asia Quaterly Review, New-York, 207 pages.

- Shibamoto, Janet S., «Sex-Related Variation In The Production Of Predicate Types In Japanese», Language Sciences, vol. 3, numéro 2, 1981, Pergamon Press, Oxford, p. 257-281, 374 pages.
- Shibamoto, Janet S., Japanese Women's Language, 1985, Academic Press Inc., Orlando, 190 pages.
- Shibamoto, Janet S., «The Womanly Woman: Manipulation of Stereotypical and nonstereotypical Features of Japanese Female Speech», Language, Gender and Sex in Comparative Perspective, édité par S.U. Philips, S. Steele et C. Tanz, 1987, Presses de l'Université de Cambridge, New York, 333 pages, p. 26 à 49
- Sievers, Sharon L., Flowers in Salt: The Beginnings of Feminist Consciousness in Modern Japan, 1983, Presses de l'Université de Stanford, Californie, 240 pages.
- Silverstein, Michael, «Language and Culture of Gender: At the Intersection of Structure, Usage, And Ideology», Semiotic mediation: Sociocultural and psychological perspectives, édité par Elizabeth Mertz et Richard Parmentier, 1985 Academic Press, Montréal, 394 pages, p. 220 à 259
- Sumisato, Arima, «Can a «Resolute Woman» Save the Socialist Party?», Japan Quarterly, Vol. XXXIV, No.1, janvier-mars 1987, Tokyo, Éditions Asahi Shimbun, p. 24 à 29.
- Tabouret-Keller, Andrée, « Language and Identity », The Handbook of Linguistics, 1997, édité par Florian Coulmas, Éditions B. Blackwell, États-Unis, p.315 à 326, 525 pages.
- Tanaka, Yukiko, Contemporary Portraits of Japanese Women, 1995, Édition Praeger, Londres, 189 pages.
- Thorne, Barrie, Cheris Kramarae et Nancy Henley, Language, gender, and society, 1983, Éditions Newbury House, Rowley, 342 pages.
- Trudgill, Peter, On Dialect: Social and Geographical Perspectives, 1983, Éditions Basil Blackwell, Oxford, 240 pages.
- West, Candace, «La Conversation : Stratégies de la conversation », Parlers masculins, parlers féminins?, édité par A. Aebischer et C. Forel, 1992, Delachaux et Niestlé, Paris, 226 pages, p. 143 à 170

Sources Internet:

Sites traitant de la politique au Japon :

Les Femmes et les élections (langue japonaise) :

<http://www1.jca.apc.org/fem/senkyo/shuugiin>

The Association for Promoting Fair Elections (langue japonaise):

<http://www.akaruisenkyo.or.jp/index.html>

Sites traitant des politiciens japonais :

Le Groupe de soutiens de Tanaka Makiko (langue japonaise) :

<http://www.makiko.gr.jp>

Site du Parti Socialiste : profile de Doi Takako (langue japonaise) :

<http://www5.sdp.or.jp/central/giin/doi.html>

Japan Zone : Business and Politics : Doi Takako (langue anglaise):

http://www.s-abe.or.jp/profile_in_english.html

Site officiel de Moriyama Mayumi (langue japonaise) :

<http://www.mayumi.gr.jp>

Site du Parti Libéral Démocrate : profile de Moriyama Mayumi (langue japonaise) :

<http://www.jimin.jp/jimin/giindata/moriyama-ma.html>

Site officiel de Obuchi Yuko (langue japonaise) :

<http://www.obuchiyuko.com>

Site officiel de Noda Seiko (langue japonaise) :

<http://www.noda-seiko.gr.jp>

Site du Parti Libéral Démocrate : profile de Noda Seiko (langue japonaise) :

<http://www.jimin.jp/jimin/giindata/noda-se.html>

Site officiel de Tsujimoto Kiyomi (langue japonaise) :

<http://www.kiyomi.gr.jp/index2.html>

The Japan Times: "Tsujimoto to run in Upper House election"(langue anglaise):

<http://202.221.217.59/print/news/nn06-2004/nn20040609a9.htm>

Site officiel de Abe Shinzo (langue japonaise) :

<http://www2.s-abe.or.jp>

Profil anglais de Abe Shinzo (langues anglaise et japonaise) :

http://www.s-abe.or.jp/profile_in_english.html

Site officiel de Shii Kazuo (langue japonaise) :

<http://www.shii.gr.jp>

Asia Week Magazine : Dossiers Noda Seiko, Shii Kazuo et Watanabe Yoshimi
(langue anglaise) :

<http://www.asiaweek.com/asiaweek/magazine/99/1105/leader.japan.html>

Autres :

Chambre des Représentants TV (langues japonaise et anglaise) :

<http://www.shugiintv.go.jp/top.cfm>

Bibliothèque de la Diète Nationale (langues japonaise et anglaise) :
<http://www.ndl.go.jp>

Documents audio-visuels:

NHK News: 19 février 1980
13 février 1989
4 octobre 1989

Annexe 1

Politiciens, dates et nature des séances

Époque Showa

森山真弓 (Mayumi Moriyama)

43 pages, 766 lignes

昭和 56 年 05 月 26 日 (26 mai 1981) Séance sur le commerce et l'industrie

昭和 57 年 04 月 21 日 (21 avril 1982) Séance sur l'audit

昭和 58 年 01 月 19 日 (19 janvier 1983) Séance sur l'audit

昭和 58 年 04 月 25 日 (25 avril 1983) Séance sur l'audit

土井たか子 (Takako Doi)

75 pages, 1784 lignes

昭和 55 年 02 月 19 日 (19 février 1980) Séance sur le budget

昭和 55 年 02 月 21 日 (21 février 1980) Séance sur le budget

昭和 55 年 03 月 05 日 (2) (5 mars 1980) Séance sur le budget

昭和 56 年 02 月 28 日 (2) (28 février 1981) Séance sur le budget

昭和 56 年 03 月 02 日 (2) (2 mars 1981) Séance sur le budget

昭和 56 年 03 月 03 日 (2) (3 mars 1981) Séance sur le budget

Début de l'époque Heisei

土井たか子 (Takako Doi)

57 pages, 1266 lignes

平成 01 年 02 月 13 日 (13 février 1989) Session plénière

平成 01 年 06 月 07 日 (7 juin 1989) Session plénière

平成 01 年 10 月 04 日 (4 octobre 1989) Session plénière

平成 02 年 03 月 05 日 (5 mars 1990) Session plénière

平成 02 年 10 月 16 日 (16 octobre 1990) Session plénière

Aujourd'hui

田中真紀子 (Makiko Tanaka)

102 pages, 1410 lignes

平成 13 年 02 月 20 日 (20 février 2001) Séance sur le budget
平成 13 年 05 月 15 日 (15 mai 2001) Séance sur le budget
平成 13 年 05 月 21 日 (21 mai 2001) Séance sur le budget
平成 13 年 05 月 22 日 (22 mai 2001) Séance sur le budget
平成 13 年 10 月 04 日 (4 octobre 2001) Séance sur le budget
平成 13 年 10 月 10 日 (10 octobre 2001) Séance sur le budget
平成 13 年 11 月 13 日 (13 novembre 2001) Séance sur le budget
平成 13 年 11 月 15 日 (15 novembre 2001) Séance sur le budget
平成 13 年 12 月 17 日 (17 décembre 2001) Séance sur le budget

野田聖子 (Seiko Noda)

66 pages, 1136 lignes

平成 10 年 08 月 17 日 (17 août 1998) Séance sur le budget
平成 10 年 08 月 20 日 (20 août 1998) Séance sur le budget
平成 10 年 08 月 21 日 (21 août 1998) Séance sur le budget
平成 10 年 08 月 24 日 (24 août 1998) Séance sur le budget
平成 11 年 01 月 27 日 (27 janvier 1999) Séance sur le budget
平成 11 年 02 月 04 日 (4 février 1999) Séance sur le budget
平成 11 年 02 月 05 日 (5 février 1999) Séance sur le budget
平成 11 年 02 月 17 日 (17 février 1999) Séance sur le budget
平成 11 年 02 月 18 日 (18 février 1999) Séance sur le budget
平成 11 年 02 月 22 日 (22 février 1999) Séance sur le budget
平成 11 年 02 月 23 日 (23 février 1999) Séance sur le budget
平成 11 年 02 月 24 日 (24 février 1999) Séance sur le budget
平成 11 年 02 月 25 日 (25 février 1999) Séance sur le budget
平成 11 年 03 月 02 日 (2 mars 1999) Séance sur le budget
平成 11 年 07 月 16 日 (16 juillet 1999) Séance sur le budget
平成 11 年 07 月 19 日 (19 juillet 1999) Séance sur le budget
平成 11 年 08 月 02 日 (2 août 1999) Séance sur le budget
平成 12 年 04 月 24 日 (24 avril 2000) Séance sur le budget
平成 13 年 02 月 08 日 (8 février 2001) Séance sur le budget
平成 15 年 07 月 18 日 (18 juillet 2003) Séance sur le budget

小淵優子 (Obuchi Yuko)

36 pages, 544 lignes

平成 14 年 04 月 02 日 (2 avril 2002) Séance sur l'environnement

平成 14 年 06 月 13 日 (13 juin 2002) Séance spéciale sur les problèmes concernant les jeunes

平成 14 年 11 月 08 日 (8 novembre 2002) Séance sur l'environnement

平成 15 年 04 月 16 日 (16 avril 2003) Séance sur l'éducation et les sciences

平成 16 年 02 月 25 日 (25 février 2004) Séance sur l'éducation et les sciences

平成 16 年 05 月 20 日 (20 mai 2004) Séance plénière

辻元清美 (Kiyomi Tujimoto)

43 pages, 756 lignes

平成 14 年 02 月 13 日 (13 février 2002) Séance sur le budget

平成 14 年 02 月 20 日 (20 février 2002) Séance sur le budget

平成 14 年 03 月 06 日 (6 mars 2002) Séance sur le budget

平成 14 年 03 月 11 日 (11 mars 2002) Séance sur le budget

平成 14 年 04 月 25 日 (25 avril 2002) Séance sur le budget

Hommes

安部晋三 (Shinzo Abe)

22 pages, 422 lignes

平成 13 年 02 月 13 日 (13 février 2001) Séance sur le budget

平成 15 年 11 月 25 日 (25 novembre 2003) Séance sur le budget

平成 16 年 01 月 26 日 (26 janvier 2004) Séance sur le budget

志位和夫 (Kazuo Shii)

51 pages, 1429 lignes

平成 13 年 02 月 09 日 (9 février 2001) Séance sur le budget

平成 15 年 02 月 07 日 (7 février 2003) Séance sur le budget

平成 15 年 10 月 01 日 (1er octobre 2003) Séance sur le budget

Annexe 2

*Extrait d'une retranscription d'une séance à la
Diète Nationale*

19 février 1980

Séance sur le budget

Chambre des Représentants

Extrait des interventions de Doi Takako

○田村委員長 これにて井上君、上田君の質疑は終了いたしました。
次に、土井たか子さん。

○土井委員 懸案の環境影響評価法案、いわゆる環境アセスメント法案が今国会に上程されるというそういう機運がただいま急テンポにどんどん動いてまいっております。関係省庁の間の詰めや、いままで、そうっては大変失礼でございますが、腰の重かった自民党の方も、非常に積極的にただいま動いておられるという状況でございますが、ただ、アセスメント法案というのはつくればよいというふうなものじゃないはずでございますが、私たち日本社会党の方も、もうすでに早くから法案の準備をいたしまして、国会に上程すること四回、その成立を期していままで努力に努力を重ねてまいりました。急ぐ余り、環境行政がいままで蓄積してまいりましたものをなし崩しにしたり後退させることは絶対認められないと思うわけであります。

そこで、まずお尋ねをしたいことがここにあります。いままで経団連、財界は一貫して健康被害補償制度の見直しを要求してこられた、これは周知の事実でございます。いま世上、環境影響評価法案と財界からの切なる要望である健康被害補償制度との取引があるのではないかということが非常に懸念されているわけなんです。環境行政の上でアセスメント法は一番列車であり、健康被害補償法は二番列車であり、これは単線を走るものであって、大体これをワンセットに考えるというふうな考え方はおとりになっていないはずだと思うわけであります。環境庁長官、いかがでございますか。

○土屋国務大臣 お答えさせていただきます。

業界との間におきまして、さようなことはございません。

○土井委員 業界との間でさようなことはございませんという御答弁はおかしいので、環境庁としての姿勢を私は聞いているわけです。環境庁としてこういう問題に対してどうお考えになっていらっしゃるかというのを、長官もう一たび、ちょっとお答えくださいますか。

○土屋国務大臣 お答えさせていただきます。

環境影響評価の法制化は時代の要請でございまして、歴代大臣も国会へ法律案を出すべく大変努力をなさってまいったわけですが、今日まで日の目を見るに至らなかったようなわけですが、私といたしましては、現在、自由民主党の政務調査会の環境部会、また政府部内におきましても鋭意検討がなされておりますが、関係機関の御了承をいただきまして、一日も早く国会に出し得るように最大限の、最善の努力をいたしてまいりたいと思います。

○土井委員 長官はるるそういう御説明をここでされるわけです。公式の場所、特に国会審議の場においては長官の御答弁は、終始一貫そういうことでいまままでございました。

ところで、環境庁の中で環境アセスメント法案を担当しておられるのは、御承知のとおり企画調整局長を中心にしたメンバーでございます。一月十一日にこの企画調整局長を中心に大阪の関西経済連合会に出向かれまして、そしてそこでこのことに対する説明を文書によってされているわけですが、そのことについてまず局長に確認をしたいと思いますが、いかがですか。

○金子政府委員 昨年アセスメント法案が……。

○土井委員 私は日付をきちっと明示してお尋ねしているのです。もう一度私の質問に対してお答えください。

○金子政府委員 関西経済連合会に環境アセスメント法案について理解をいただくために、確かに一月十一日に説明に参りましたが、その際、公害健康被害補償制度についても言及いたしております。

○土井委員 言及いたしております、そこまでは確認しましたが、そのときの説明のときに文書によつての説明をされているかどうか。

○金子政府委員 そのときは、用意してまいりました三つのテーマについてまず資料を配付いたしまして、引き続き、質問があつたためと思いますが、二つほど資料を配付しております。その中に、公害健康被害補償制度関係が入っていたかどうかは早急に確認させていただきたいと思ひます。

○土井委員 確認をされるということではありますが、確認を待つておつたら切りがないのです。ひとつその資料をまず環境庁から提示していただきたいと思ひますが、ここに私はそのときに配付された資料を手持ちにあるのです。ここで、先ほど公害健康被害補償制度と絡ませないという環境庁長官の御答弁がありましたことから、ひとつこの資料によつて私はもう一度問いただしたいことがございます。

この資料は、一から十まで、読めば読むほど驚くべき中身でございまして、こんなあきれ果てた文書をよくぞ外にお出しになつたと私自身思うわけですが、恐らく説明を聞いた側の財界の人も実はびっくりなさつたのではなからうかと私は思うくらいの中身でございまして。

関係のところについて、その部分を読んでみますと、「昨年以來この問題が」というのは健康被害補償制度の問題が、「患者団体の反発や野党の追及などにより社会問題化し、制度合理化をめぐる情勢が非常に厳しくなつてきた過程において、経団連などが要望している事項については、通商産業省（立地公害局）からの公式の要請もない状況です。環境庁としては、公式の要請があればその時点で、環境行政全般の立場に立つて慎重に検討してまいりたいと考えています。」と、こうあるのですね。そしてしかも、「この健康被害補償制度に対しては、裁判による個別企業のねらい撃ちを避け、企業経営の安定を願う産業界の積極的な要望を受けて創設されたものです。」と、こう書いてあるのです。

そこで、ここでは名指しで書いてある通商産業省にお尋ねをしたいのですが、通産省からの「公式の要請もない状況です。」というふうなこの中身の御期待にこたえて、通産省としてはこの点に対して環境庁に要請されますか、いかがです。

○島田政府委員 お答え申し上げます。

アセスメント法と公健法とはそれぞれ別個に議論が行われるべきものであるというふうに考えておりますので、私どもとしてそのような要求をした事実もございません。

○土井委員 そうすると、これは通産省としては、環境庁と共管事項でございますから、経団連のいままで言われることに対して合理性があるとお考えになっていらっしゃるかどうか重ねてちょっと聞いておきたいと思うのです。

Annexe 3

Extrait du Questionnaire

質問表

性別： 男・女 年齢：20代・30代・40代・50代・60代
出身： _____ 教育：中・高・大・院（専攻： _____）

次の8つの議事録と2つのテレビ番組を読んで、第一印象でそれぞれの発言者が男性であるか女性であるかを書いて下さい。なお、議事録は昭和56年から平成15年にかけてのものである。

議事録 ①：

Aさん：男・女 Bさん：男・女

議事録 ②：

Aさん：男・女 Bさん：男・女 Cさん：男・女

議事録 ③：

Aさん：男・女 Bさん：男・女

議事録 ④：

Aさん：男・女

Bさん：男・女

議事録 ⑤：

Aさん：男・女

Bさん：男・女

議事録 ⑥：

Aさん：男・女

Bさん：男・女

Cさん：男・女

議事録 ⑦：

Aさん：男・女

議事録 ⑧：

Aさん：男・女

Bさん：男・女

Cさん：男・女

Dさん：男・女

Eさん：男・女

テレビ番組 ①：

Aさん：男・女

Bさん：男・女

テレビ番組 ②：

Aさん：男・女

Bさん：男・女

ご協力、ありがとうございました

議事録 ①

○A君 私は、まず保育行政のことについてお伺いしたいと思います。

最近婦人の職場進出が大変著しく見られるわけですが、中でも有配偶婦人、つまり結婚している婦人で就労される方が大変ふえております。昭和五十六年には、約千四百万人の雇用婦人労働者の中で八百万人が既婚婦人ということでございますので、半分以上は既婚者でございます。したがって、婦人労働の対策の中で保育の行政は非常に重要であると考えますが、最近の保育所の整備状況はいかがでしょうか。ざっとお答えいただきたいと存じます。

○B君 保育所の整備状況についてのお尋ねでございますが、昭和五十七年の四月一日現在で保育所施設数は二万二千六百八十四カ所、定員は二百七十七万人でございます。これを十年前の昭和四十七年の四月一日現在と比較してみますと、四十七年の四月一日現在施設数一万五千二百八十九カ所、定員は百三十四万人でございます。したがって、この十年間に施設数で七千三百九十五カ所、定員で八十三万人ばかりの増が見られております。この結果、現在の保育所の整備につきましては、人口急増地域等の一部地域を除きましてはほぼ需要に対応できるような整備水準に到達しているのではないかと、かように考えております。

○A君 数の上ではどうか水準が満足すべきものであるというお答えのようでございますが、確かに十年間で非常に大幅な増加を見ているところからも、数の上では大変向上したというふうにも考えます。しかし、保育所の数が一応整ったというだけでは、実は目的を十分達するわけではございませんで、ただいま局長のお話にも地域別に多少のアンバランスがあるというお話がございましたが、そのほかにも内容をよく見てみますと必ずしも十分でない面が目につくのでございます。

たとえば乳児、ゼロ歳児と申しますか乳児について大変需要が多いにもかかわらず、必ずしもその受け入れ体制は十分でないということを知りたくてでございますが、年齢別にはどのようなようになっておりますでしょうか、それをお聞かせいただきたいと思っております。

○B君 先ほど五十七年四月一日現在で、定員二百十七万人ということで、定員で申し上げましたが、実際に措置されている人数で申し上げますと、これは措置児の全体は同じく五十七年四月一日で百八十九万一千人ばかりでございます。これは就学前児童すべて含まれておるわけでございますが、先生お尋ねの、特に年齢の低い階層、乳児、一、二歳児等について申しますと、ゼロ歳児—乳児は三万二千五百三人、それから一、二歳児は三十三万六千四百七十人でございます。これもちなみに十年前と比較してみますと、ゼロ歳児の場合は四十七年四月一日現在で一万一千二百人ばかり、約三倍にふえております。それから一、二歳児は十七万三千人でございますから、これは約倍近くにふえておるというような状況でございます。

○A君 大変乳児についても努力していただいているということは数字の上から言えるかと思えます。しかし、まだまださらにきめ細かく見ていきますと不十分な点がたくさんあるように思われるわけでございます。保育の需要というものが多様化してまいっておりますのに、保育の内容といいますか、体制が大変硬直的であるというのが一番の問題点ではなかろうかと思うわけです。その一つの大きな結果が、しばらく前に国会でも取り上げられましたベビーホテルの問題として吹き出てきたのではないかと思うわけでございますが、ベビーホテルの利用者の調査、昨年九月労働省が行われました調査を見てみますと、なぜベビーホテルを使うかという質問に対して、近くにあるからというのが五一・七%、そのほかに保育時間が長いからというのが四八・三%、夜間も預かってくれるからというのが四一・五%、低年齢児も預かってくれる四〇・八%、年度途中でも入所可能である三二・九%と、かなりの割合でこのような答えが出ているわけでございます。

ということは、逆に言えば公立の、あるいは認可されている保育所ではこのような需要に対応し切れていないということになるのではないのでしょうか。このベビーホテルの問題が大きく取り上げられまして、児童福祉法の改正が行われたわけでございますけれども、その結果、ベビーホテル対策としてどのようなことが行われておりますか、指導、監督の状況を御説明いただきたいと存じます。

○B君 ベビーホテル問題につきましては非常な社会問題になり、国会におきましても御論議がございまして、おかげさまで児童福祉法の一部改正が五十六年に行われたわけでございます。

それで、このベビーホテル対策といたしましては、児童福祉法の一部改正によりまして、指導、監督等の規制の強化を図るということで、問題のあります施設に実際に立入検査をいたしまして、いろいろ改善措置を講ずる、場合によっては事業の停止を命ずるといったような規制措置がとられました。

それからもう一点、このベビーホテル問題が起きた背景には、先生御指摘のように、どうしてもベビーホテルに預けざるを得ない、やはり保育行政で反省しなければならぬ面も確かにあったわけでございます。

